

— *Hemsterhusiana*, 9 —

Ma toute chère Diotime

1788

François Hemsterhuis

Ma toute chère Diotîme

Lettres à la princesse de Gallitzin, 1788

éditées par Jacob van Sluis

avec la collaboration de

Gerrit van der Meer

& Louis Hoffman



Berltsum ~ Van Sluis

2012

Hemsterhusiana, volume 9

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Universitäts- und Landesbibliothek Münster – *Gallitzin-Nachlaß*
Band 10

ISBN 978-90-816852-4-5

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

Apple Chancery • Junicode • Verdana

24 VI 2012

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après son déménagement à Munster en août 1779 les lettres à la princesse augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

Pour la princesse Gallitzin Hemsterhuis était un conseiller par rapport à l'éducation de ses deux jeunes enfants, et pour elle même Hemsterhuis fonctionnait comme professeur et guide. La princesse était une muse pour Hemsterhuis: leurs conversations lui donnaient de l'inspiration en tant que philosophe et lui conduisaient à mettre ses pensées par écrit en forme de dialogues. Comme chez Platon ces dialogues se déroulent le plus souvent dans la Grèce antique. Dans leurs lettres réciproques ils s'adressent d'ailleurs comme « Socrate » (Hemsterhuis) et « Diotime » (la princesse).

Vraisemblablement il ne s'est pas rendu compte de l'importance du fait que la princesse lui introduisoit dans le monde des gens distingués en Allemagne. Avec cela elle favorisait considérablement la circulation de ses écrits. Encore de son vivant Hemsterhuis entra en contact directement ou indirectement avec des personnages comme Herder, Jacobi, Goethe, et Hamann. Les deux premiers volumes d'une traduction allemande parut en 1782, à l'insu de Hemsterhuis, une troisième en 1797. Ainsi grâce aux contacts intensifs de la princesse, son travail intellectuel a pu influencer énormément l'avant-romantisme allemand.

La plupart des lettres de Hemsterhuis à sa muse est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Des collections moins importantes se trouvent à la Bibliothèque Royale à La Haye et aux Archives d'Etat (Landesarchiv) à Munster. Pour des raisons pratiques cette édition a été divisée conforme à l'ordre

de ces documents dans les archives et leurs collections mentionnées. Ainsi on a gardé à peu près une ordre chronologique. La collection retransmise n'est pas complète malheureusement: dans les années 1781 et 1782 se trouvent des lacunes importantes.

Les lettres sont éditées ici en transcription. L'énorme volume d'environ 1300 lettres nous a fait renoncer pour le moment à une annotation et à des commentaires sur ces lettres; on se propose d'ailleurs d'y pourvoir en quelque forme à l'avenir. Etant donné les possibilités de recherches électroniques sur le site, la création d'un index dans les livres n'a pas été faite. Le très grand nombre de lettres nous a mené aussi à ne pas transcrire les lettres de la princesse à Hemsterhuis: le projet aurait été trop étendu. L'intention existe néanmoins d'éditer de la même façon des lettres de Hemsterhuis à d'autres personnes, comme par exemple sa correspondance avec Madame Perrenot, sa deuxième muse, qu'il adressait comme « Daphne ».

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente. L'orthographe n'est pas conséquent, par exemple: *republicque* à côté de *republique*, *voions* avec *voyons*, *envoier* / *envoier* / *envoyer*, etc.
- Le signe *œ* est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. Hemsterhuis les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais il n'y était pas conséquent (*meme*, *même*). On ne trouve chez Hemsterhuis rarement l'accent grave. Ses accents aigus, là où il faut des accents graves dans l'orthographe moderne, ont été changé en accent grave. L'accent grave ou circonflexe sur l'u par distinction à l'n a été nié.

Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usage des accents.

- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en super script, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au

lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.

- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolades {...}.
- Hemsterhuis se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage par Hemsterhuis dans ses lettres.
- On l'a suivi aussi dans les façons non conséquentes de représenter des citations. Hemsterhuis les rendait parfois soulignées, ou bien entre guillemets (ici indiquées comme « ... »), mais souvent elles ne sont pas du tout marquées.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de la princesse; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

150 lettres de Hemsterhuis ont été publiées récemment dans une sélection avec des commentaires détaillés: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. Dans *Wijsgerige Werken* (« Oeuvres philosophiques »), publiées par M.J. Petry (Budel 2001) on trouve également un nombre de lettres et fragments de lettres avec une traduction en néerlandais; les mêmes ouvrages et lettres ont été publiés dans une édition italienne, aussi avec traduction: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. Les renvois à ces publications, et en l'occurrence à d'autres, se trouvent en bas de page.

La version-web de cette transcription a été conçue de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée au verso de la page de titre.

La transcription a pu être réalisée grâce aux efforts de messieurs Gerrit van der Meer et Louis Hoffman. Leur connaissance de la langue et de la culture française et leur collaboration intensive à l'édition et traduction des « Oeuvres philosophiques » de Hemsterhuis sous la direction de Michael Petry leur permettaient d'entamer ce travail considérable. Reinhold Feldmann M.A., conservateur à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, a donné sa coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux et la préparation de leur publication sous forme digitale. La bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningen, mon employeur, a facilité ce projet, notamment sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Jacob van Sluis

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gezant te Den Haag, Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na haar verhuizing naar Münster in augustus 1779 werden zijn brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Voor prinses Gallitzin was Hemsterhuis een raadgever bij de opvoeding van haar jonge kinderen en voor haarzelf fungeerde hij als een docent en vraagbaak. Voor Hemsterhuis was de prinses een muze: hun gesprekken inspireerden hem als filosoof en leidden ertoe dat hij zijn gedachten in de vorm van dialogen kon opschrijven. Deze dialogen kregen, naar het voorbeeld van Plato, een invulling alsof ze zich in het antieke Griekenland afspeelden. In de onderlinge brieven kreeg dit navolging doordat de prinses Hemsterhuis met « Socrate » aansprak en hij haar met « Diotime ».

Belangrijk voor Hemsterhuis – al zal hij dat toen niet beseft hebben – is dat de prinses hem introduceerde in aanzienlijke Duitse kringen en zo kon zij bewerkstelligen dat zijn filosofische geschriften breed gingen circuleren. Nog bij zijn leven maakte Hemsterhuis rechtstreeks of indirect kennis met grootheden als Herder, Jacobi, Goethe en Hamann. De eerste twee delen van een Duitse vertaling verschenen in 1782, buiten zijn medeweten om; het derde deel volgde in 1797. Mede dankzij de contacten van de prinses heeft zijn denken een enorme invloed kunnen uitoefenen op de Duitse « Frühromantik ».

De brieven van Hemsterhuis aan zijn muze worden voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek te Münster, binnen de collectie Gallitzin-Nachlaß. Kleinere collecties bevinden zich in de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag en in het Landesarchiv Abteilung Westfalen te Münster. Om praktische redenen is er voor gekozen om deze uitgave op te delen overeenkomstig de ordening in de genoemde bewaarplaatsen en hun collecties.

Daarmee is een ruwweg chronologische volgorde aangehouden. De overgeleverde verzameling is helaas niet volledig: binnen de jaren 1781 en 1782 blijken er grote hiaten te zijn. Hier worden de brieven in transcriptie uitgegeven. Door de enorme omvang, ca. 1300 brieven, is in eerste instantie van annotatie en van commentaar bij de brieven afgezien; het voornemen is wel om in de toekomst op een of andere wijze hierin te voorzien. Gegeven de elektronische zoekmogelijkheden op de website kon een register in de boeken achterwege blijven. Het grote aantal maakt ook, dat geen transcripties zijn gemaakt de brieven van de prinses aan Hemsterhuis: het project was dan te omvangrijk geworden. Het voornemen is wel om ook andere door Hemsterhuis geschreven brieven zo uit te geven, bijvoorbeeld de correspondentie met mevrouw Perrenot, die als een tweede muze en onder de koosnaam « Daphne » werd aangeschreven.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was. Hemsterhuis hanteerde de spelling niet consequent, bijvoorbeeld *republicque* naast *republique* en *voions* naast *vojons*.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik.
- Hemsterhuis' gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet hij vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was hij niet consequent (*meme* naast *même*). Het accent grave gebruikte hij spaarzaam. Wanneer hij een accent aigu gebruikte waar in de moderne spelling een accent grave wordt geplaatst, hebben wij gekozen voor een accent grave. Het accent boven de letter-u ter onderscheid van de letter-n is genegeerd.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken om de brieven digitaal te doorzoeken.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Hemsterhuis gebruikte een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd te vermelden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik van Hemsterhuis in de brieven.
- Hemsterhuis is niet consequent in de wijze van aangeven van citaten. Soms zijn deze door hem onderstreept, dan weer geplaatst tussen aanhalingstekens, hier aangegeven met « ... », maar vaak is er geen enkele markering van het citaat. Wij hebben hem hierin gevolgd.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door prinses Gallitzin, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

In een recente bloemlezing zijn 150 brieven gepubliceerd en voorzien van uitvoerige aantekeningen: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. In de *Wijsgerige werken*, uitgegeven door M.J. Petry (Budel 2001), zijn tevens een aantal brieven of fragmenten opgenomen en in het Nederlands vertaald; deze zijn eveneens te vinden in de Italiaanse vertaling: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. In voetnoten wordt naar deze uitgaven verwezen; in voorkomende gevallen ook naar andere publicaties.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

De transcriptie werd mogelijk dankzij de inzet van de heren Gerrit van der Meer en Louis Hoffman. Dankzij hun grote kennis van de Franse taal en cultuur en op grond van hun ervaring met de uitgave en vertaling van Hemsterhuis' *Wijsgerige werken* onder leiding van Michael Petry, waren zij toegerust om deze omvangrijke klus aan te pakken. Reinhold Feldmann M.A., conservator van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Jacob van Sluis

Lettre 9.1 – 1 janvier 1788

La Haye, ce 1 de jan. 1788 • N° 1

Ma toute chère Diotime, mon amie. Commencer une année sans vous écrire, ce seroit ne pas la commencer, ce seroit tronquer mon essence, ce seroit vouloir créer l'absurde et donner un bout à l'éternité.

La commencer par un aussi pitoyable billet que celui que j'ose vous présenter, qui ne sauroit servir qu'à peine d'honnête queue à l'année la plus chetive, est un mal que j'avale à regret. Ce qui me justifie auprès de vous et me sert de consolation à moi même, c'est la bizarrerie du jour, où les benedictions volent comme des mouches et incommode de même: ce jour, que la société paroît avoir institué pour se faire sa propre satire, et montrer ce qu'elle devoit être et ce qu'elle ne sera jamais. Ce jour enfin où l'amitié rougit de benir, crainte de confondre ses voeux sacrés avec les mensonges ceremonielles qui y enpestent l'atmosphère.

Adieu, ma toute chère Diotime divine, mettez moi aux pieds de tout ce que vous aimez, et demain benissez moi.

Σωκράτης |

Couvert: A Son Altesse, Madame la Princesse de Galitzin née Comtesse de Schmettau, à Munster en Westphalie



Lettre 9.2 – 4 janvier 1788

La Haye, ce vendredi 4 de jan. 1788 • N° 2

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je souffre beaucoup d'une goutte dans les deux mains. Je ne saurois écrire que trois mots de suite, et puis, une pause assez longue pour faire évaporer les plus brillantes idées. Il en résulte que tout ce que vous lisez dans mes lettres n'est qu'un tissu de plats commencements de phrases sublimes, dont les profonds refrains pendant ces pauses rentrent dans ma sagesse et s'y confondent avec sa masse sans avoir produit de l'effet. Si vous lussiez, ma

Diotime, tout ce qui ne se trouve pas dans mes lettres, je me persuade que vous en seriez enchantée et que vous verriez la du genie et du beau. Maintenant ce n'est hélas qu'un beau négatif pour vous, dont vous ne pouvez supposer le positif que par grace.

Quelque douloureuse que soit ma goutte, elle m'a moins incommodée que l'état précaire où j'ai vu Camper. Pendant sa glorieuse campagne de Bol Duc, où certainement il a fait tout le bien que d'affreuses circonstances ont pu lui permettre de faire, il fut attaqué d'une colique extrêmement dangereuse et la violence des medecines dont on a dû se servir pour le rendre à la vie avoient | étrangement ebranlé son système. Depuis son retour ici il se remit, et hier il est sorti. Ce qui augmente un peu ses peines, c'est de voir ce qu'a souffert sa superbe collection physiologique, qu'on a dû enterrer à la hâte pendant la nuit, pour la soustraire en partie à la fureur des sclerats en Frise.

J'ai achevé enfin le petit memoire pour le Duc de Gotha concernant son binocle, et cette misère m'a coûté dix fois plus de peines qu'elle ne meritoit. Il est honteux que des choses pareilles puissent influer sur la tranquillité et le repos d'un homme. Il me reste trois affaires encore de moindre inportance, et celles là finies je retourne à mes anciennes etudes s'il me reste encore un peu de l'huile dans ma lampe.

J'avois déjà commencé à relire mes reflexions politiques et mes rêves sur la psychologie et les songes, mais une lecture m'a arretée depuis trois jours. Il vient de paroître une traduction hollandoise d'un livre allemand que je ne connoissois pas. C'est une dissertation sur les songes et les somnambules par Mr. Hennings, conseiller et professeur de Jena. Je ne me souvien pas l'avoir vu pendant notre sejour dans cette ville. Il paroît avoir écrit beaucoup. Comme je n'ai lu que la moitié de son ouvrage, j'ignore à quoi ses raisonnements vont aboutir, mais j'oserois assurer que c'est un intellect d'un autre trampe que ceux des fibrilaires | ou des materialistes de nos jours. Si vous sçavez quelque chose de cet homme et de ses ouvrages, vous me feriez grand plaisir de m'en informer.

De nos affaires je ne vous parle pas à cause de la richesse de la matiere. Il nous auroit falu des les premiers jours de la revolution beaucoup plus tôt un Dracon qu'un Solon pour faire renaître une autorité quelconque dans l'Etat. Le traité d'amitié intime avec l'Angleterre, qui est sur le point de se conclure, va reparer

du moins en partie cet équilibre en Europe, que la sceleratesse françois étoit parvenue à la fin à détruire; mais cette Europe se sentira long temps encore des violentes secousses que nous avons reçues.

Bons Dieux, quelle société! où les caracteres de *deux vauriens Cesar et le Roi de Prusse*¹ decident du sort de l'Europe et par conséquent du monde entier.

Ma Diotime, on ne se console de cette idée, qu'en contemplant un monde de fourmis qu'on écrase avec le pied.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, on se console assez bien encore, en se sentant tenir non au temps mais à la durée. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui vous est chère.

Σωκρατης |

de deux vauriens Cesar et le Roi de Prusse.



Lettre 9.3 – 8 janvier 1788

La Haye, ce mardi 8 de jan. 1788 • N° 3

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 4. C'est la première de l'année courante. Vos travaux me fatiguent et le rhumatisme de Mr. de Furstenberg aggrave le mien. Une année qui commence un peu mal vaut souvent mieux qu'une année qui debute par des roses.

Dans ma dernière je crois vous avoir parlé d'un livre de Mr. Hennings, prof. à Jena, sur les songes et les somnambules. D'orenavant je ne parlerai plus de livres qu'après en avoir achevé la lecture. Ce livre est assez sagement écrit pour les $\frac{3}{4}$, mais sans vanité, nous avons couru un peu trop cette carrière vous et moi, pour que ce soit un livre pour nous.

Traiter une matière de cette importance sans faire aucun pas en avant dans la psychologie, c'est travailler pour les commençants.

1 En chiffres: 23,6,10,63. 8,26,62,14,19,29,31,12. 59,34,16,11,52,57. 70. 15,16. 18. 75,55. 56.

Le songe et la veille fournissent le seul cas où on peut comparer l'âme avec elle-même, et par conséquent le seul où on pourra se flatter de trouver des lumières par rapport à sa nature; c'est le seul où on peut parvenir à une équation. | Toutes les expériences que l'auteur donne et expose assez bien, sont toutes connues et communes depuis long temps, et leurs explications sont très faciles, quelque système qu'on adopte pour l'activité et la passivité des nerfs, soit d'un fluide nerveux, soit d'harmonie, soit etc.

Mais il ne parle pas un mot des deux expériences sans comparaison les plus riches et les plus fécondes, sçavoir:

1° celle où il s'agit de l'absurde absolu, et
2° celle ci, qui est aussi commune que difficile même à exposer, qu'on voit en songe tout présent avec son passé, et tout extérieur avec son intérieur, de même que pendant la veille. C'est à dire, lorsqu'en veillant j'entre dans ma maison par exemple que j'ai habité pendant plusieurs années, je n'ai pas seulement l'idée et la conviction de toutes les modifications de cette maison qui s'offrent actuellement à ma vue, mais encore de plusieurs de celles qui ne s'offrent pas actuellement à ma vue. Je sçai que dans telle sale il manque une fenêtre, il y a une planche rompue, que dans tel coin de la cave se trouve tel ou tel ustensile etc., et je me rappelle à quelle occasion et en quel temps ma maison a acquise ces différentes modifications.

Or dans mes songes j'entrerai de même dans une maison, qui ne ressemble souvent en rien à aucune de toutes celles que j'ai jamais vu en veillant, et cependant j'aurai souvent de même la connoissance parfaite de plusieurs de ses modifications internes que je ne vois point, et de | leur histoire; et tout cela exactement de la même façon que pendant la veille.

Pour la première de ces deux expériences je ne doute pas où j'en sçai la cause, qui consiste comme je crois vous l'avoir dit, dans l'activité éternelle de l'âme, même sans conviction, dans les cas qu'elle manque d'organes. Mais pour la seconde expérience je vous avoue, ma Diotime, que jusqu'ici elle fait ma torture, et que sa cause me paroît de tous les problèmes à proposer, le plus difficile, et peut-être sans comparaison le plus important. Cependant je sens quelques fois vaguement que ce prodigieux problème n'est pas indissoluble, même pour l'homme.

Mais quittons les songes et passons au pasteur Armand dont je vous ai déjà parlé. Grâce à ses soins nous possédons déjà un bacquet Mesmerien ou magnetique. Nous avons eu déjà des dames pâmées et en foiblesse pendant plusieurs heures, des delires, des guerisons et des miracles, marque certaine du gallicisme d'une nation laquelle certainement n'étoit pas faite pour les petites maisons.

Les folies Françaises ont quelque chose de plus vilain que les autres folies. Elles sont plus contagieuses, et la raison n'en seroit pas difficile à trouver.

Je compte pourtant que le bacquet, le pasteur et son grimoire seront remis bien tôt à leur place à Paris.

Je vous avois prié de me dire quelque chose de Mr. *Stamford*² si vous le pouviez, puisque cela m'intéressoit plus ou moins, et cela | le fait encore.

Adieu, ma tout chère Diotime, mon amie, je ne {sçau}.

Voilà m'arrive la vôtre du 31 de dec., que j'avois tant désirée, mais il paroît par le port, qu'elle a bien courru. J'enrage de ce qu'ayant à peine le temps de la lire, je suis hors d'état d'y repondre et de me mettre decenmant aux pieds de ma charmante Mimi.

Vous ferez bien de m'envoyer la liste dont vous parlez. Je ne serai pas ingrat, et je vous la payerai par une autre bien plus eternelle de questions restées sans aucune reponse. Chez les Anciens il n'y a pas d'exemple d'une divinité qui se tait, et refuse son oracle à l'honnête questionneur. C'étoit reservé à ces jours de tribulations, de detresse, et de la decrepitude du monde!

Je verrois volontiers le livre de Spartacus. C'est un maitre homme. Je m'imagine qu'un bel esprit pourroit composer un dialogue fort interessant entre lui et Rousseau. Que cette idée ne vous paroisse pas trop legère ou trop vague. Croyez vous que ces deux hommes ne seroient pas souvent d'accord? Et cela à force de n'être qu'hommes ou animaux si vous le voulez.

Vous vous trompez au sujet du crayon rouge si vous croyez qu'il soit commun. Le beau s'entend. Si je possedai tout le crayon rouge que Picard et Boucher ont possédé pendant leur vie, je m'acheterois d'abord un petit royaume pour mon amusement. Pourtant vous en aurez.

2 En chiffres: 12,42,26,65,1,9,5,23.

Adieu, ma toute chere Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 9.4 – 11 janvier 1788

La Haye, ce vendredi 11 de jan. 1788 • N° 4

Ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai qu'un moment pour vous écrire aujourd'hui; occupé et désolé de rhumatisme je ne vauz rien. Je me tiens chez moi autant que je puis et le mal diminue.

Vous avez vu dans ma dernière l'impossibilité de répondre à la vôtre du 31 de dec., que je n'ai reçu que le 8 de ce mois. Il y est parlé de l'envoy de f 150. Si cet envoy n'est pas fait encore, il vaudroit mieux qu'il ne se fit pas, car si ma bonne fortune m'amène à Munster, il vaudra mieux de recevoir cette somme en argent de votre país chez vous.

Pour des crayons, ma Diotime, comptez que vous en aurez pour autant que je puisse en avoir du bon.

Marquez moi, je vous prie, combien d'estampes vous avez de l'ouvrage suisse de Henzy. Je vous rendrai cette collection complète et plus que complete, et dans la suite vous recevrez regulierement chaque livraison à mesure qu'elles paroîtront.

S'il etoit possible que je pusse avoir le beau livre de Spartacus, j'en serois fort aise. |

Le fils de Camper est fait pensionnaire de la Brielle. C'est la dernière voix des Etats de Hollande. Pour le moment c'est une situation très heureuse pour favoriser le debut d'un jeune homme. Il a beaucoup de talents de ceux qu'il faut pour cet employ, mais aussi quelques uns lui en manquent. Pendant les horreurs passées nous l'avons essayé dans des affaires tres inportantes. Nous l'avons trouvé très entendu, ferme et hardi sans ostentation, et parfaitement composé pour

garder un secret. Ce qui lui manque c'est l'éloquence visible et intellectuelle. Mais les memes choses manquoient à Demosthene en commençant.

Votre Hogendorp est devenu pensionnaire de Rotterdam. Pour celui la, il fera parler de lui un jour. C'est de ces hommes qui cherchent cela par dessus de tout. Il peut devenir un excellent homme.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, pardonnez moi cette lettre maigre comme la Sybille de Cumes.

Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης



Lettre 9.5 – 15 janvier 1788

La Haye, ce mardi 15 de jan. 1788 • N° 5

Ma toute chère Diotime, mon amie, la vôtre du 7 ne m'arriva vendredi passé qu'un quart d'heure après le depart de la poste, ainsi je n'ai pu y repondre.

J'attends le chou aigre avec respect et concupiscence.

Pour le specifique de Mr. Hoffman, il exige de la veneration, pas tant encore comme fleau de la douleur la plus célèbre qui ne paroit faite que pour les gens comme il faut qu'en qualité de nouvelle aiguillon de l'un de nos sens le plus negligé, quoiqu'il manifeste un côté de l'Univers très important et très riche, et qui de meme que le côté sonore avoisine plus le côté moral que ne fait le visible. Voila un fait qu'on puise dans le fond de la plus profonde psychologie. J'espère d'y revenir un jour et de mettre le nez à son rang et à sa place dans la riche composition de l'homme.

Pour ce qui regarde le traité dont vous parlez, je veux bien croire qu'on sera bientôt obligé d'en venir à quelque chose d'approchant, mais jusqu'ici je ne sçai rien de precis la-dessus. Aussi-tôt que j'en sçauerois, vous en aurez la nouvelle. |

Ma Diotime, ce n'est pas moi qui abandonne la philosophie. C'est elle qui se degoute des cheveux gris; ainsi je ne l'applique plus à quoique ce soit. Du reste, dans sa qualité de theoretique universelle de tout ce qui est déterminé, elle est

très applicable à la politique moderne, qui est la branche la plus honnête de la cléptique, ou de l'art de voleur de grand chemin, art déterminé autant qu'aucun autre. Pour ce qui regarde les cas pareils à celui de Belgrade, ils doivent se trouver dans le chapitre de bonhommie universelle. Un Caesar qui attaque sans déclarer la guerre est un Caesar plus chrétien que celui qui la déclare; il épargne le sang chrétien et il tient la porte du paradis ouverte pour quantité de pauvres musulmans, qui tués dans les batailles auroient brûlés sans faute au fin fond des enfers.

Votre réflexion à l'occasion du binocle du Duc de Gotha est très juste, et je puis vous jurer en réponse, qu'on est occupé actuellement à Leide à adapter un pied comme il faut, à la lunette, que je vous destine. Personne au monde ne sauroit vous en offrir jusques ici une meilleure en tout sens, c'est à dire qui fait voir de la façon que j'appelle voir, clairement, distinctement et sans equivoque, car pour les miracles de Mr. Herschel, je vous en ai écrit je crois. Je les respecte en aveugle. Je suis né misérablement incrédule, et avec cela j'avois un père qui ne s'est pas trop évertué à me guerir de cette maladie dans ma plus tendre jeunesse. C'est pourtant l'âge qu'il faut pour cela. C'est l'heure du berger pour inoculer une foi coriace et à l'épreuve des brusqueries de la raison. C'est enfin de la que je tien cette incommodité, qu'un évangéliste, un patriarche ou un prophète doit être bien du bon et du fin dans son espece, pour que je le croye comme cela tout uniment sans crier.

Ce que vous me dites au sujet du Duc de Gotha et de Spartacus m'a affecté d'une façon que je ne saurois vous exprimer. Je n'ai pas lu l'apologie de Spartacus, ainsi je ne puis pas juger ce personnage avec précision, mais l'autre livre ayant paru, me paroît suffissant pour interdire provisionnellement à tout prince de se laisser approcher par Spartacus.

Ma chère Diotime, je vien de recevoir la vôtre du 11. Votre songe est vraiment du neuf pour moi. Qu'une pensée ait parue belle et sublime pendant le rêve, et qu'elle l'ait parue de meme apres, dans l'état de veille, sans qu'on y aye rien racommodé cependant, est une expérience nouvelle et inportante pour moi. Pour des pensées géométriques ou simplement vraies, roulant sur des objets arithmétiques, géométriques ou strictement déterminés, j'en ai des exemples.

Ce que vous me dites au sujet de Mr. Stamford me fait plaisir. Je puis le croire aisément. Je le sçaurai bientôt car je tacherai de me lier avec lui. Il est mathématicien dans toute la force du terme. |

Voilà que m'arrivent deux exemplaires françois de l'Alexis avec une lettre du cher Jacobi. Je ne sçauois mieux faire que de vous l'envoyer, avec prière de me la rendre tout de suite. Je ne sçai ce que je dois des tendres soins de vous deux pour mon pauvre Alexis qui me tint cependant à coeur. La traduction allamande est admirée par ceux qui l'ont vue et qui peuvent en juger. Je n'en ai pu en distribuer encore beaucoup, faute de mon relieur. Je l'ai lue plusieurs fois. C'est une sensation singuliere. Souvent je m'enorgueuillis de sçavoir ecrire ainsi en Allemand.

Vous prendrez autant d'exemplaires que vous le desirerez. Il ne m'en faut qu'une centaine ou une vingtaine de plus. Je les bonifierai tous au libraire. J'en ecrirai au cher Jacobi.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, je vous baise la belle main avec reconnoissance. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Nagel est nommé ministre en Angleterre et part bien tôt.
Mad. Dirpink me sollicite votre protection et celle du Grand
Homme. J'avois oublié de vous le dire.



Lettre 9.6 – 18 janvier 1788

La Haye, ce 18 de jan. 1788 • N° 6

Ma toute chere Diotime, mon amie. Il faut me pardonner aujourd'hui que je ne vous fais que ce petit billet uniquement pour vous dire que ma santé est passable, mais je suis excessivement occupé d'une affaire dans ma famille, la plus compliquée et la plus delicate que j'ai vue jamais dans des dissensions de particuliers, sans que les finances y entrent pour rien. Il y a trois personnes de caractères tôtelement differentes, dont les interets se croisent etrangement. Il est

impossible que ces personnes se puissent parler, et plus impossible encore que chacune d'elles dise aux autres la vérité de ce qu'elle veut et sent. Tout ce qui me reste à faire c'est de porter ces trois personnes à se choisir un confident commun, qui s'oblige par serment de garder les secrets et de régler ensuite les affaires despotiquement suivant ses lumières et sans motiver, quoique je sache de science certaine que le choix d'un confident, par impossible, ne sauroit tomber que sur moi, et que l'optimum possible à produire dans cette affaire paroitra necessairement un pessimum à ceux qui ignoreront tous les secrets. Notez que dans | cette affaire il s'agit de l'amour, de la jalousie, et de la vanité de toutes les espèces imaginables. Plaignez mon sort, ma Diotime, et sentez combien il est dur d'être obligé de descendre dans une arène où de nécessité absolue il n'y a point de lauriers à cueillir.

Lorsque l'affaire sera finie le moins mal que cela se pourra, je la decrirai sous des noms empruntés pour sa singularité. Racommoder les relations de deux caractères diametralement opposés, cela peut se faire encore, mais une pareille operation sur trois est un problème cent fois pire que celui des trois corps.

Ce que nous appellons des affaires en general sont les effets des relations reciproques entre les parties de tout genre et de toute espèce qui composent l'Univers. Lorsqu'on considère la multiplicité infiniment infinie de ces relations, il est visible à l'oeuil le moins exercé, que si Dieu n'avoit pas donné une loi generale et eternelle à toute sa creation, loi qui n'est qu'un ton peut-être que l'Univers tient de la majesté de son auteur, l'existence de cet Univers pour un atome de temps seulement, seroit d'une absurdité infinie.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse et qu'il nous fasse tellement remarquer cette loi, qu'à la fin elle paroisse se confondre avec nos volontés les plus libres.

Σωκράτης

Lettre 9.7 – 22 janvier 1788

La Haye ce 22 de jan. 1788 • N° 7

Ma toute chère Diotime, mon amie. Ce ne fut que samedi que je reçus la vôtre du 22, contenant une dissertation physio-psychologique comme on n'en voit guère de nos jours. C'est une pièce d'étude sur tout pour moi, non seulement en qualité d'apprentif psychologue, mais comme connoisseur de près et de trop près de cette inertie dont vous parlez, de cette situation où vous dites que la liberté est le plus grand tourment. Plus j'y pense, plus je me persuade que ce défaut tient uniquement au physique. Cet état d'inertie approche infiniment de celui d'un sommeil, où toute la correspondance entre l'âme et les organes est entièrement coupée, ce que nous exprimâmes autre fois par obstruction dans le cordon qui lie l'âme à son placenta ou le cervelet. Je me persuade encore que dans chaque individu il y a un certain optimum, entre le maximum et le minimum de la velocity du mouvement de son sang, qui donne à son activité toute la perfection dont sa nature est susceptible, c'est à dire, qui met sa composition precisement entre ce qui est folie | et entre ce qui est imbécillité pour lui. Je me persuade que le travail le plus utile pour tout individu est d'épier par nombre d'experiences quel est le degrez de velocity dans la circulation de son sang qui lui convient le mieux, pour projeter, se resoudre et agir, car je sçai qu'il y a des heros, des sages, des sçavans, des poètes, des musiciens, des peintres etc., excellents hommes etant yvres, et gens de rien etant à jeun, et qu'au contraire il y en a d'autres, dont il faut ralentir le mouvement des fluides pour les mener à leur perfection.

Il ne faut pas croire, ma Diotime, que par ceci je pretende que les hommes ne different les uns des autres que du côté de leur physique. Ceux qui connoissent bien ce qu'on appelle admirablement la trêmpé des âmes, qui se manifeste souvent independamment des obstacles ou des facilités que fournissent les compositions de leurs corps, qui modifient pour la vigueur ou la mollesse leurs actions visibles, ne m'en soupçonneront pas. Je pourrois être long sur cet article, mais dire sur cette matiere des choses que vous ne sçavez pas, me paroit impossible. Cependant, je ne repond pas que ma plume, de temps en temps babillarde et bavarde à l'exces, ne vous en etourdisse un jour.

Si je prend en somme tout ce que vous me dites et tout ce que je sçai sur le petit homme en question, et que j'y ajoute tout ce | que je sçai sur des modifications pareilles, je ne sçaurois que vous feliciter du fond de mon coeur, car quoiqu'il soit possible que la composition de son physique ne changeant pas, l'empêche de devenir premier acteur, il est indubitable qu'il sera un de ces heureux seconds qui font toute l'exellence et tout l'eclat du premier.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, je dois finir, et ce n'est pas seulement mon inertie qui me travaille, mais encore des occupations indignes même de combattre cette heureuse inertie.

Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous attache à ce monde.

Σωκρατης

Il faut que les chemins soyent horribles, car je reçois constamment vos lettres un ou deux jours trop tard.

Depuis long temps vous ne me parlez pas d'Amelie.



Lettre 9.8 – 25 janvier 1788

La Haye, ce 25 de jan. 1788 • N° 8

Ma toute chère Diotime, mon amie, depuis la vôtre du 15 je n'ai pas de vos nouvelles, ce qui m'inquiette, et ce n'est proprement que pour vous le dire que je vous écris, car ma tête est si singulierement affectée de l'horrible ouragan qu'il fait, que j'ai pris de l'opium pour y conserver une espèce d'ordre.

Vous sentez bien qu'une telle situation ne doive pas vous faire craindre un tableau de nos affaires, qui ne seroit pas riant; et je m' imagine qu'un jour on se repentira trop tard de n'avoir pas profité des premiers instants de la revolution qui offrirent une medecine certaine. Croiriez vous bien que depuis peu de jours quelques centaines de bourgeois de Haerlem ont osés presenter une requête aux Etats pour les prier de leur conserver leurs anciens magistrats qui sont tous patriotes. La requête sera rejetée comme de raison, mais il y a trois mois que la requête fut impossible. A Leide les choses ne vont pas mieux. Vous voyez du

moins que le parti ne manque pas d'esperances | dans des forces invisibles, ni meme de hardiesse. Apres Canna, Hannibal marchant à Rome, rendit Zama impossible. Lorsque la fortune jête aux gens un bonheur inprevu, elle ne leur paroît que rentrer dans le devoir, et ils la traitent en esclave.

Hier je me suis amusé à la lecture, ce qui m'arrive rarement, et c'étoit encore dans un journal. Quelqu'un m'envoya l'Esprit des Journaux decembre 1787. Tâchez de vous procurer ce volume pour un quart d'heure. Vous trouverez à la page 327 la description d'une grotte près de Ganges dans les Cevennes. Vous y remarquerez que lorsque les hommes de nos jours rencontrent du neuf inposant, ils ecrivent encore comme des Xenophons, et c'est ainsi dans tous les siècles. Trop occupés de voir pour farder leurs idées, ils ne sçauroient dire que la verité. Les pilôtes hollandois du seize et dix-septieme siècle sont les meilleurs historiens du monde.

A la page 119 du même volume vous trouverez annoncé un livre anglois, qui prouve geometriquement l'innocence de la malheureuse reine d'Ecosse, Marie Stuart. De tels phenomènes dans l'histoire prouvent ce qu'elle vaut, et combien l'homme est sôt qui modifie ses actions pour briguer une belle histoire de sa vie. Cependant j'oserois parier que Jule Caesar fut dans le cas.

Ma toute chere Diotime, je n'en puis plus. | En attendant le remède contre la goutte, je prie Dieu qu'il nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

Est-ce que le cher Jacobi compte de venir à Munster? Et quand?

Lettre 9.9 – 29 janvier 1788

La Haye, ce 29 de jan. 1788 • N° 9

Ma toute chère Diotime, mon amie, heureusement c'est jour ou plus-tôt heure de poste, heureusement je souffre d'une sciatique violente et d'une rebellion atroce de ma main contre le soi disant sceptre de ma velleité, car sans ces affections accidentelles je doute que j'eusse la conscience d'une existence quelconque.

J'avois resolu au fond de ma sagesse passive de ne pas manier des plumes aujourd'hui, mais la vôtre du 21 qui ne m'arrive qu'aujourd'hui et me peint cruellement notre sympathie aussi douloureuse que glorieuse, les fait trotter par instinct.

Je remarque avec bien de la peine que le mauvais temps et les chemins qui en resultent, influent furieusement sur notre commerce de lettres. Et cette remarque affligeante m'a fait venir l'idée d'un probleme que j'examinerai une autre fois, lorsque j'aurai de la tête et du temps, savoir quel pourroit être le resultat d'un commerce entre deux amis dont l'un demeureroit au fond des Indes et l'autre au beau milieu de l'Europe, et qui s'écrieroient regulierement | trois fois par semaine. Je suppose que toutes leurs lettres arrivent à leurs addresses avec la même regularité. Je demande combien il leur faudra du temps, pour que leur commerce soit sur un tel pied, que les pensées de l'un aient une influence effective sur les actions de l'autre, ou bien s'il est impossible qu'ils parviennent jamais à se diriger mutuellement? Je suppose la distance entre eux deux de deux mois de chemin, et que l'un commence à écrire deux mois avant l'autre. Dites moi, je vous en prie, ce probleme, peut-être moins futile qu'il ne le paroit au premier abord, est-il soluble ou non?

Hier j'ai passé la matinée chez le Corps que j'ai trouvé très bien portant, et plus content de sa maniere actuelle d'exister que depuis longues années. Le Corps et Camper sont constamment liés ensemble, ce qui fait beaucoup de bien au Corps et le maintient dans le chemin de la physiologie.

Nagel va en Angleterre en debutant par le titre d'ambassadeur, mais il y continuera comme envoyé. Il aura pour secretaire le second des Fagel qui est à

Vienne, ce qui fera du bien à tous les deux. Nagel vient de perdre sa fille unique, enfant charmant, ce qui m'a fait bien de la peine à cause de la pauvre mere.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, si vous trouvez des folies dans ce billet, transeant cum caeteris je vous en prie. Que le seul Dieu nous benisse.

Σωκράτης |

Je promet ici l'Alexis françois à des amis, qui se moquent de moi et me disent, que cela ne sçauroit être qu'une traduction de l'ouvrage de Jacobi. |

Couvert: A Son Altesse Madame la Princesse de Galitzin née Comtesse de Schmettau, à Munster en Westphalie



Lettre 9.10 – 1 février 1788

La Haye ce vendredi 1 de fevr. 1788 • N° 10

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pas encore de vos lettres depuis celle du 21 du mois passé, apres laquelle je soupire. J'espere qu'elles me peindront votre santé retablie, qu'elles me rendront celle du cher Jacobi, et qu'elles me diront quelque chose par rapport à son sejour projectté à Munster. C'est avec ces lumieres que je serois en etat de me former un plan de conduite, apres avoir combiné tous mes possibles. Je me propose de faire certainement une petite course vers vos contrées. Le moment en dependra entierement de vos commodités, pour autant que cela pourra se faire. Il y a plus de deux ans que nous ne nous sommes vus. Cela n'est pas sans exemple, et d'ailleurs jamais nous ne nous sommes écrits avec plus de zèle et de regularité, jamais cependant deux années ecoulées ne m'ont parues aussi monstrueusement longues que les deux dernieres, marque certaine de la prodigieuse richesse d'evenements, et de l'heterogeneité singuliere de ma situation individuelle pendant ce temps. Il me semble que j'ai vecu un siècle. | Peut-être un autre siècle se prepare, ce qui dependra de l'orient. Cependant pour l'interne, l'influence du nouveau Grand

Tresaurier et Grand Pensionnaire et de quelques autres personnes que je vous ai nommé, se manifeste déjà, et malgré les terribles difficultés à vaincre on s'achemine vers l'ordre.

Pour le premier, il offre un phénomène aussi édifiant que rare. Depuis qu'il est obligé de manier les affaires les plus importantes et les plus difficiles de la République, cet homme se porte beaucoup mieux, il est gay et content, il est parfaitement à son aise, et il ne paroît pas occupé. Voilà le grand privilège de l'homme qui est et qui se sent à sa place dans toute la force du terme. Ayant tous les data sans exception que demande le poste qu'il occupe, il est exempté de cette crainte rongante de faire des fautes, puisqu'il est persuadé dans sa conscience qu'aucun homme par impossible ne sauroit faire aussi bien que lui il fait, quasi par instinct et sans peine à cause de l'harmonie parfaite de son composé et de ses devoirs. Il est bien possible qu'un tel homme ayt des ennemies, mais il extorque necessairement la consideration et le respect à tous et cela suffit.

Une République où tout individu fut à sa place et où tout citoyen peut ce qu'il doit, seroit bien tôt la seule Puissance du monde. C'est par un semblable moyen que Dieu gouverne et soutient tout le physique de l'Univers. |

Adieu, ma toute chère Diotime, que ce Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère et le sera dans toutes les categories.

Σωκράτης



*Lettre 9.11 – 11 [= 5?] février 1788*³

La Haye, ce mardi 11 de fevr. 1788 • N° 11

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai très bien reçu la vôtre du 28 de janvier, contenant votre excellentissime dissertation sur les Romains, dans laquelle j'ai trouvé avec un grand etonnement un parallèle raisonnable non seulement, mais

3 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 376-379 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 388-390 (fragment).

admirable, d'un homme et d'un état. Cependant jamais il n'en resultera si je ne me trompe, qu'un état quelconque puisse devenir un être moral, à moins que tous les états du monde formassent une seule république humaine, et acquissent par là, à très peu près, la qualité d'individus homogènes; chose impossible sans l'apparition de quelqu'ange restaurateur. Mais je compte que sur cet article nous sommes parfaitement d'accord, et que vous conviendrez aisément, que la République Romaine, quoique dans ses beaux jours l'état le plus robuste et le plus parfait, ressembloit le moins de tous à un homme en tant que moral, et le plus de tous à un homme en tant qu'intellectuel.

Ma chère Diotime, si j'avois de la tête et du temps, votre lettre seroit précisément faite pour me ramener dans une | carrière que j'ai quitté depuis du temps. Mais gâté dans l'étude de cette branche particulière de la politique, qui n'est proprement que l'économique d'un peuple isolé, on perd ce coup d'oeil que demande la grande politique qui embrasse l'économie du genre humain.

Cependant, les mains me demangent pour vous parler un jour d'une façon un peu détaillée sur les quatre gouvernements remarquables que je connoisse, savoir des Juifs, des Chinois, des Spartiates et des Romains. Athènes ne mérite pas d'être nommée. Elle ressemble beaucoup à la République des Sept Provinces, du moins en ceci, qui ni l'une ni l'autre n'ait jamais été un état; mais l'une et l'autre en a eu souvent les apparences dans ces moments heureux qu'elles eurent de grands hommes en place. Ce qui a fait l'illusion à Athènes, c'est le prodigieux nombre de grands hommes qui se succédèrent depuis Marathon jusqu'à Philippe. Ce qui a fait l'illusion dans cette République c'est son heureux local, la stabilité de sa gloire maritime, et celle des relations reciproques des puissances qui l'entourent.

Les législateurs des Juifs, de la Chine, de Sparte et de Rome, sont les seuls proprement qui ont pensés à former des états. Ils ont eu en commun deux idées très essentielles pour leur but: 1° d'isoler leurs nations autant que possible, 2° d'y | empêcher le mouvement progressif de lumières. (Remarquez par parenthèse, que le gouvernement de la République Chrétienne, si différente des autres, avoit pour base, en tant que politique, ces mêmes idées). Ils se sont servis pour cela de moyens différents. Le Chinois a donné ou laissé à son peuple des lois sages, et une langue qui dut rendre nécessairement l'individu bête pour

toute l'éternité, puisque pour l'apprendre il faut beaucoup plus de temps que la durée d'une generation. D'où il resulte que la sagesse nationale en bloc reste toujours la même. Or vous sçavez que la sagesse tient plus à la bêtise qu'aux lumieres.

Moyse fit connoître à son peuple le seul Dieu, qui n'amoit rien que ce peuple qu'il dirigea par sa Loi et ses prophètes, et au delà il ne put y avoir de la science. Il en resulta que ce peuple devoit être toujours haï, envié, ou meprisé de tous les autres.

Lycurgue defendant à Sparte de faire des conquêtes, prevint cette haine et ce mepris, et en faisant des originaux de ses Spartiates, d'ailleurs esclaves d'une loi despote, dure et outrée, il les rendit risibles comme individus, mais tres respectables en bloc.

Chez les Romains calqués sur Sparte, les sciences etant meprisées, il n'y eut point d'individu. L'ensemble etoit un tout robuste et vraiment un etat.

Sparte devoit finir par succomber à cause de sa petitesse, et Rome, en adoptant souvent ses vaincus comme citoyens, devoit finir par être tout et puis rien. Cela devoit arriver | à Sparte et à Rome dans la supposition meme que ces deux Republicques eussent continuées de vivre religieusement suivant les institutions et les vues de leurs legislateurs.

Mais finissons ces misères. Dieu a créé l'homme individu; vouloir en faire un tout de plusieurs et en former un seul animal, c'est la sottise de Hartzoeker, lequel ayant fondu ensemble au foyer de ses verres caustiques plusieurs beaux petits diamants, ne retira de son creuset qu'un gros cailloux laiteux sans eau, sans feu et sans vie.

Voilà la vôtre du 1 de fevr. Je ne parle pas d'amis dans mon problème proprement, mais de deux personnes qui corresponderoient ensemble avec assiduité, tellement qu'il y eut entre les demandes et les reponses un laps de temps d'un mois. Quel temps leur faudroit-il pour être assez à l'unisson pour que leurs idées leur pussent être reciproquement utiles dans les affaires de la vie? Je n'ai pas le temps de vous developper mon probleme, qui pêche du moins par être plus fol encore peut-être que vous ne vous imaginez.

Votre sciatique passée diminue la mienne et va la terrasser.

Ce que vous dites sur l'amour des corps exprime dans le moindre temps et la moindre espace possible tout notre grand systeme sur les articles d'attraction et de desirs.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans les mondes.

Σωκρατης



Lettre 9.12 – 8 février 1788

La Haye, ce 8 de février 1788 • N° 12

Ma toute chère Diotime, mon amie. Encore huit ou dix jours et alors je compte que j'auerois fini tant bien que mal toutes les misereres auxquelles une legereté puerile à promettre m'avoit assujëtti. Il y a des moments deja que je flaire de loin cet air de liberté et de loisir, qui fertilise le sage et sterilise le fôl. Comme depuis mon enfance je n'ai fait que papillonner entre ces deux etats, avec une pente preponderante helas 'vers le dernier', l'usage que je vais faire de ce loisir futur, qu'on adore dans le lointain et que souvent present on meprise, est une chose aussi problematique que j'en connoisse.

Voila qu'on m'apporte la vôtre du 3, ma cherissime Diotime, qui me determine à faire partir ce pauvre billet. J'ai resolu de vous voir cette année quelque part, ne fut ce que pour un couple de jour. Deux années d'un desordre affreux ont entamé ma composition, ainsi il me faut une course, petite à la verité, mais qui secoue. D'ailleurs il est assez naturel que je soupire apres le moment d'entretenir le Grand Homme sur nos belles choses passées, et sur l'aurore du moment. Si la situation de l'Europe nous est propice, il y aura | moyen de nous remettre avec assez peu d'eclat; cependant il nous faudra necessairement une autre armée.

Lorsque vous sçaurez quelque chose de positif au sujet de Jacobi, de son sejour dans vos environs et de sa durée, je vous supplie de m'en avertir, afin que je puisse m'y conformer autant que possible, sans quoi je passerois un jour à

Dusseldorff pour rendre les graces dues à ce galant homme de tout le bien qu'il m'a fait. Vous ne sçauriez croire l'acueil qu'on fait ici à l'Alexis allemand.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, je ne bougerai pas d'ici vers vos contrées sans que vous en soyez averti auparavant.

Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Sçavez vous ce qui m'occupe derechêf? Les deux Princes veulent apprendre d'une façon un peu suivie le beau, l'art, l'antique, etc. Or je n'ai jamais pensé à ces choses qu'un peu à la volée par bonds et par sauts et sous vos auspices; et c'est à peu près le cas de tout ce qui pourrois s'appeler science dans ma figure.

Dites moi, je vous prie, s'il est possible de faire quelque chose de serieux dans ce genre sans trainer inpitoyablement les élèves à travers ces epines metaphysiques, qui forment le redoutable enclos de tout ce qui peut s'appeler science parmi les hommes?

J'irai chez mon ami Boas.



Lettre 9.13 – 12 février 1788

La Haye, ce mardi 12 de fevr. 1788 • N° 13

Ma toute chère Diotime. J'ai bien reçu la vôtre du 8. Quoique je sois parfaitement persuadé que nous sommes entierement d'accord au sujet de la grande politique dont il s'agit, je n'en desire pas moins une petite dissertation de peu de lignes de votre main, car pour nous communiquer nos idées nous n'avons pas besoin de faire un livre.

Je ne vous écris que pour vous dire que je me porte assez bien à present, et que j'ai été singulierement affecté du sort de la ville qui m'a donné le jour. Cette ville se glorifie n'aguere de deux statues de vierges ou de pucelles sur chaque porte: pucelles un peu singulierement groupées à la verité, mais dont les attitudes indicquoient que la ville s'etoit conservée pure et intacte malgré le nombre de ses

amants depuis plusieurs siècles. Par une sentence de Messeigneurs les Etats de la Frise cette ville est changée en bourgade. On lui a ôté toutes ses portes. On a retiré les fonds qui servoient pour l'entretien de ses fortifications et de ses remparts. On a suspendu à de grosse chaînes dans le choeur de l'église | les barrières qui avoient servis aux portes principales. On medite à lui ôter son Université et à la placer dans la capitale. C'est la detruire. Voila un phenomene qui dans la Grèce n'auroit pas surpris, mais qui me paroît infiniment curieux et digne de contemplation dans notre siècle.

Vous voyez, ma Diotime, qu'à vous et moi ce phénomène donne un horrible soufflet, car il montre que non seulement une société d'hommes est moral et susceptible de pêcher et de punitions, mais un tas de pierres et de briques même. Je compte que cette affaire donnera lieu à de sçavantes dissertations de docteurs, non seulement ici, mais en Allemagne; et à la verité elle les merite. Si j'admet les idées de Messrs. les Etats, la sentence me paroît juste, et ils auroient dû faire pendre la ville qui certainement est fort coupable. Mais encore, supposons que je n'eusse point de tête, et que mon moi ne consistoit que dans le collectif de mes bras, de mes jambes etc., aurois-je bonne grâce non seulement à faire pendre ma jambe, mais en aurois-je le droit? Voila une question que j'ose proposer à mon cher Mitri, et qu'il ne pense pas que ce problème soit risible, car sa solution decideroit ce que c'est qu'une republique federative et en indiqueroit les loix naturelles.

Adieu, ma toute chère Diotime, je suis occupé encore des plus grandes ou plus-tôt des plus petites miseres. Les Danaïdes | ne versoient pas avec plus de zèle leurs eaux eternelles dans leur eternel tonneau que les importuns ne jetent leurs bagatelles eternelles dans ma pauvre tête petite, que je vais cribler d'orenavant avec soin. Alors ils trouveront à qui parler.

Adieu, mon amie, je n'en puis plus; que le seul Dieu vous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Je pense bien à l'Université de Munster et ses armoiries.



Lettre 9.14 – 15 février 1788

La Haye, ce 15 de fevr. 1788 • N° 14

Ma toute chère Diotime, mon amie. Le 8 de mars prochain sera un jour très distingué. Independement des illuminations universelles, chaque quartier de la ville aura un arc de triomphe, et il y aura un grand feu d'artifice au Buitenhof. Il y a des quartiers où on a refusé les contributions des patriotes, ce que je crains leur donnera un peu trop de distinction dans cette nuit. Quoique tout cela soient des folies, il me semble cependant qu'il auroit été moins dur qu'inprudent de frustrer le peuple en ceci de son attente. Il faut au peuple des epoques bruyants, qui sonnent dans les familles jusqu'au neveux de leurs neveux. Heureusement on m'a consulté trop tard. Cependant j'avois des raisons pour communiquer le plan que je m'étois formé. J'aurois interdit toute espèce d'illumination; mais j'aurois erigé au milieu du Buitenhof ou du Tournoy veld une colonne de 150 pieds de haut, richement illuminé par dehors et en dedans, et décoré à l'entour des annales de la Republique mises en tableaux. Je sçai bien que j'aurois trouvé dans l'exécution des difficultés à vaincre, mais aucune d'invincible, car j'y ai | pensé autrefois. L'une des raisons pourquoi j'ai divulgué cette idée, c'est pour familiariser les gens avec elle, et qu'ainsi j'aye plus de fondement encore pour me flatter qu'un tel projet se realise à une certaine occasion prochaine, d'une façon plus eternelle et plus sôlide. D'ailleurs je m'imagine qu'une nation apres avoir reçu d'aussi terribles secousses que celle ci vient d'essuyer, est plus aisée à mêner vers le grand qu'apres un demi siècle de flêgme.

Ma chère Diotime, j'ai beaucoup de mal à la tête, je suis fort enrhumé, je suis mal à mon aise, melancolique, hypochondre, fôl, sans sçavoir pourquoi. Voulez vous bien croire que je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde pour avoir sçu à 25 ans notre theorie des facultés. Mon trêffle auroit été un bijoux de perfection si vous voulez m'en croire. Racommer son trêffle entortillé dans des cheveux gris et gâté par les fôlies d'un intellect indompté, est un travail plus dur que ceux de Psyche et d'Hercule. Cependant, ma Diotime, cette heroïne et ce heros nichent dans mon imagination et m'agaçent sans cesse à regarder les belles

fins de leurs pèines, et si ces illustres modelles ne suffisent pas à me diriger, mettez vous à leur tête, ma Diotime, et sauvez moi! |

On vient de me promettre un petit livre alleman que j'ai eu déjà dans la main où on prouve à la fin que le Roi de Prusse est entierement adonné au Spartacisme. Lorsque je l'aurai lu je vous en dirai d'avantage; il m'appartiendra et par consequent à vous si vous ne l'avez pas.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai pas encore de vos lettres. Je finis la mienne puisque l'Aurore qui ouvra les paupieres des gêns sâges et réglés apêsentit les miennes.

Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce que nous est chère.

Σωκρατης



Lettre 9.15 – 19 février 1788

La Haye, ce 19 de fevrier 1788 • N° 15

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre noire du 15, dont la sciatique quarre la mienne. J'en ai dans tous les os et dans toutes les jointures, et chaque fois que j'envoye mon ame faire la ronde le long de mon corps, il n'y a point d'articulation où elle ne trouve la sciatique en faction pour lui defendre le passage, la tourmenter et la menacer souvent, même de la mettre dehors. La pauvrete aux abois grimpe son cordon, regagne son thrône et s'y place dans elle meme, d'où elle regarde un peu bêtement le desordre de ses sujets. Si c'est la le tableau de votre situation, je vous plains du fin fond de mon coeur, car je ne fais rien, je ne sçaurois rien faire; je n'ecris à personne, car mes lettres à Diotime je ne les compte pas, puisque vous ecrire est pour moi ce que respirer est pour d'autres; or vivre et respirer sont ici bas des synonymes.

Dans votre penultieme lettre vous parlez du Grec, Dieu merci. Dans peu vous aurez le catalogue désiré. Pour des | editions toutes nouvelles et en meme temps bonnes de Thucidyde, de Platon et de Xenophon, j'avoue que je ne les connois pas. De Thucidide il y a une edition assez bonne de Drakenburg, de Platon je

n'en verrai pas de ma vie, de Xenophon il y en aura une avec le temps, ouvrage de feu Mr. Valckenaer, ce qui sera tout ce qu'on peut souhaiter sur cet auteur interessant. Il y a un Suisse à Amsterdam qui travaille sur Plutarque. Il faut que cet homme soit bien assuré de son siècle de vie, en lui supposant même six fois plus d'érudition qu'il en a réellement. C'est un terrible projet.

Pour les ouvrages qui tiennent à Pytagore et à son ecole, sans doute ils sont très interessants, ce que Platon sçavoit déjà parfaitement. On en trouve principalement dans Stobae, auteur qui n'est pas traduit que je sache. Je crois vous avoir dit que 4 ou 5 ans passés Rhunkenius par son sçavoir faire et ses depenses a decouvert à Rome un MSS grec de Stobae tout autre que celui que nous avions. J'y ai lu plusieurs lambeaux d'Archytas et entr'autres celui des garçons et des filles auxquels il veut donner la meme education. Lorsque je vien à Leide je vous le traduirai. J'y ai lu des vers sublimes des tragedies du bel Agathon, l'ami de nos amis etc. etc. Je compte que la traduction que vous aurez lue, sera celle des poësies de Theognis, de Solon, de Pytagore et de Phocilides etc. Si le Theognis s'y trouve, je vous prie de m'indiquer le titre et la date du livre, | je ne le sçavoit pas traduit. C'est un long poëme qui n'est presque qu'un tissu de sentences morales où il n'y a point de suite, du moins dans l'etat où nous l'avons. Vous sçavez que Platon et Xenophon citent des vers de cet auteur avec respect, mais il paroît que dans leurs exemplaires ces vers etoient autrement disposés. L'entrée de ce poëme m'a toujours plu infiniment par une elegante simplicité qui sent bien son siècle. Il s'y voue à Apollon, à Diane, et aux Muses. Il dit entr'autres à Diane: lorsque je te prie, ecoute moi et delivre moi du mal, car pour toi, ma Deesse, c'est si peu de chose et pour moi c'est beaucoup. A ces enseignes vous verrez bien si vous l'avez lue.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, je dois fermer ma lettre et ecrire à Jacobi. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër.

Σωκράτης

Il paroît ici et à Londres un journal Novi-Jerusalemite. C'est si execrablement sôt et d'un serieux si degoûtant, que notre siècle se doit cacher le visage devant les siècles les plus barbares. Cependant en Angleterre cela prend furieusement.

Lettre 9.16 – 22 février 1788

La Haye, ce 22 de février 1788 • N° 16

Ma toute chere Diotime, mon amie, pardonnez moi cette lettre qui n'est rien derechef. Je suis occupé des plus miserables bagatelles. J'écris tant et plus et rien qui vaille. Ma tête et ma main sont aux abois.

Je vien d'écrire au cher Jacobi de partager les Alexis françois qu'il a entre vous et moi si cela vous agrée. Je vous en fournirai quelques uns de bien reliés. Que ne vous dois je de vos soins maternelles pour cet enfant! Si on en dit du mal en Allemagne, je vous prie de me l'apprendre.

Hier j'ai été chez le Corps qui se porte à merveille. Il s'occupe à present à traduire un ouvrage russe qui vient de paroître sur la Crimée. Il le fera imprimer, ce qui réellement sera un bienfait au public, car il y a des choses fort curieuses.

Thulemeyer vient de partir. Je l'ai vu beaucoup vers la fin, mais à la fin des fins il a pris congé par un billet malgré sa promesse. Il en a de même agi avec le Corps. Le Corps et moi nous avons tout fait, chacun de notre côté sans fruit, pour le faire passer par Munster, puisqu'en allant à Mynden c'étoit dans son chemin. Nous n'en sçavons pas la raison ou bien peut être nous la sçavons. | Il est peu regretté ici par tout, si ce n'est par des gens qui étoient sur le meme pied avec lui que je l'étois. Cependant j'aurois bien souhaité que vous et le Grand Homme vous l'eussiez entendus sur de certains articles. Je crois pouvoir conclure de tout ce qu'il m'a dit, qu'il ne s'attend pas à un sort bien riant. Il est parti d'ici le matin du jour du bal, ce qui marque au moins de l'humeur. Je ne connois pas son successeur encore. Dites m'en quelque chose si vous le pouvez.

Nos deux Princes font depuis plusieurs semaines tous les samedis leurs antiquités avec moi et avec succes. A cette heure ils le veulent tout de bon et je ne sçai pas trop comment m'y prendre. Je sens bien que la science des antiquités et des arts est susceptible d'un cours complet comme toute autre science, mais pour en faire il faudroit y penser assez long temps. Enfin nous verrons.

Plus je vois Mr. Stanford, plus il me plait. C'est un homme à peu près dans le goût de notre ami Blankenberg. Tous les deux ont fait de fort rudes campagnes et s'en ressentent. Blankenburg est l'un des plus sçavants grecs d'Allemagne, et

celui-ci est certainement excellent mathématicien; avec cela il m'a lu de ses fables en vers qui sont charmantes.

Vous ne sauriez croire les préparatifs qu'on fait pour le 8 de mars prochain. Je vous ai dit je crois, que j'avois parlé de monuments public, car c'est toujours ma manie; maintenant | on ne parle par la ville que de colonnes et de statues de bronze etc. J'en suis fier, et je regarde cela comme un bien. Cela marque une elevation nouvelle dans la nation, qui n'en eut pas de ce côté. Si la consolidation solennelle de la constitution presente ait lieu, comme je n'en doute pas, je ne desespère pas de proposer avec succes un monument superbe, qui nous fasse respecter de la posterité.

Je vien de recevoir les choux, j'en ai mangé et jamais je n'en ai goûté d'aussi bons.

Je languis apres vos nouvelles, dans l'esperance d'y apprendre votre reconvalescence. En attendant, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec tout ce qui vous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Nagel part jeudi pour Londres en qualité d'ambassadeur, mais ensuite il y reste comme ministre.



Lettre 9.17 – 26 février 1788

La Haye, ce 26 de fevr. 1788 • N° 17

Ma toute chere Diotime, mon amie. J'ai reçu la vôtre du 19 quelques heures apres le depart de ma derniere. Si les ecoulements naturels de votre plume produisent toujours une liqueur d'une sève aussi veloutée et picquante en même temps que cette lettre nous le manifeste, votre psyche pourra d'orenavant se reposer à son aise et confier sans scrupule à ce nouvel hipperéne toute sa gloire poétique et litteraire. Ainsi vous sentez qu'en m'adressant avec de pareils temoignages à la magistrature de Delft pour y briguer de votre part les salutaires appartements dont vous parlez, cet acte seul les feroit adjuger à ma propre

personne, sans parler encore de mon état actuel, qui se trahit dans un extérieur, où se déploie un droit exclusif sur tout le bâtiment.

Lorsque je vous parle de mon état, ma Diotime, plutôt aux Dieux que ce fut en badinant! Ma tête est ronde comme les autres et voilà tout. Quelques fois j'y aperçois encore un vieil atelier, où règne le désordre et la poussière, où quelques vieux outils usés et émoussés attendent la fin de leur peines de l'activité de la rouille éternelle, mais l'ouvrier y agonise.

Sçavez vous bien en quoi diffère votre cervelle et la mienne? La vôtre est un tissu de ressorts qui se bandent et se debandent sans cesse et sans fin; c'est le palais de l'élasticité. La mienne est un morceau de boue molle qui mène chez tout passant l'honneur d'avoir une figure.

Mais brisons la dessus. Une autre fois je vous parlerai un peu plus longuement de mes passivités internes. Aussi voilà la vôtre du 22, hélas! qui me peint encore ma Diotime affairée et souffrante. Mais y a-t-il mortel ou mortelle depuis la lune qui ne se trouve dans ce cas? Je jure que jamais je n'en connu aucun et si la sage Phaenarète n'eut accouchée de ce fils impertinent, l'humanité ignorerait encore son cousinage avec les immortels, et une vanité trop souvent infructueuse ne se seroit pas ajouté à ses peines.

A ce propos il faut que je vous dise que le Roy de Prusse vient à Loo au mois de juin et que Mad. la Princesse l'y recevra; et qu'on ne s'occupe ici qu'à publier des amnesties et des pardons de péchés avec promesses d'un gibet irrévocable pour quiconque pêchera de nouveau. Dites moi si chez les Catholiques une absolution n'est pas un pardon tout court, qui laisse le futur in statu? Cela étant, c'est plus doux et plus sage et periclite moins l'autorité. |

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Il se pourra que vendredi je ne vous écrive pas, devant peut être accompagner le nouvel ambassadeur jusqu'à Hellevoetsluis. Dites moi je vous en prie si c'est la même oreille qui juge en musique que celle qui juge en éloquence? Ou si ce sont deux oreilles de différente espèce? J'ai besoin de cela.

Lettre 9.18 – 4 mars [sic] 1788

La Haye, ce mardi 4 de fevr. 1788 • N° 18

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je ne vous ai pas écrit l'ordinaire passé à cause des occupations dont je vous ai prevenue si je ne me trompe. Pour les ouvrages grecs, vous donner une liste des meilleures editions qu'on en a est une chose impossible dans une ou deux semaines. Il est certain que je vous en ai faite une, il y a deux ou trois ou quatre ans.

En general je puis vous dire par rapport aux historiens qu'il faut avoir l'Herodote de Wesseling folio, le Thucidide de Draekenburg folio, le Diodore de Sicyle de Wesseling folio, Dion Cassius de Reymarus folio, Flavius Josephus de Havercamp folio, le Polybe deux volumes octavo. Pour Plutarque et Xenophon il faut se contenter des anciennes editions chez Wechel, ou chez les Etiennes, Plutarque deux volumes in folio, et Xenophon un volume, plusieurs traités de ces deux auteurs sont imprimés à part en Angleterre, en Allemagne et ici, et ces editions valent infiniment mieux que les Anciennes dont je vien de parler, qui contiennent tous les oeuvres. Comme par exemple de Plutarque on a les Apophtegmes, les Traités sur Osyris, sur les fleuves, sur le visage dans la lune etc. etc., et de Xenophon les *Απομνημονευματα*, la Cyropaëdie, l'*Αναβασις* ou les dixmilles, le Symposium, l'Agésilas etc. etc. et la plupart de ces ouvrages sont dus aux soins de Hutchinson ou d'Ernesti, et sans de nouvelles decouvertes on ne doit pas s'attendre à du meilleur. On peut dire des auteurs grecs que le sort des plus precieux tableaux de l'école hollandoise les attend, qui à force de nettoyage comme on dit et de nouveau vernis n'offriront à la fin que le squelette aride de l'artiste divin qui y respiroit autrefois.

L'Athenée de Casaubon in folio est excellent. L'Aristote est tout grec, et la meilleure edition en est de Syllburg chez Wechel 11 volumes in quarto. Il n'est pas cher, puisque de nos jours très peu de personnes lisent et comprennent cet écrivain, dont la juste autorité fut si grande, que les Chrétiens et les Mahometans tâcherent à l'envi de se mettre à l'abri sous l'ombre de cet intellect incarné. Il est certain que pour ce qui concerne les facultés purement et strictement intellectuelles, aucun mortel ne sauroit être mis à ses côtés. Transporté dans nos siècles ç'aurait représenté le carré d'un Bacon, d'un

Neuton et d'un Leibnitz. C'est de lui seul qu'on sçait ce qu'est et ce que peut l'intelligence humaine.

Pardonnez moi, ma Diotime, cet eloge modeste d'un homme, qui heureusement n'exige pas de liquider avec le genre humain, sans quoi | nous serions mal, car la petite planète que nous habitons ne sçauroit fournir la quantité de marbre et de bronze requise pour former seulement les statues qui lui reviennent. Comme je n'aime pas l'hyperbole, lorsqu'il s'agit simplement d'évaluer les gens, je laisse là l'Aristote et ne dirai pas un seul mot du Platon que vous connoissez d'ailleurs aussi comme un homme d'esprit. La meilleure edition de ses ouvrages est celle de Seranus in folio et il n'en faut pas en attendre de meilleure à moins que des MMS nouvellement deterrés nous éclairent.

Lorsque je vous ai parlé d'un cours d'antiquité, je n'y ai pensé qu'à une chose servant à contenter des jeunes gens qui demandent une occupation amusante et plus ou moins utile si cela se peut. Mais lorsqu'une Diotime me demande d'un ton serieux l'explication de cette expression, elle devient si gigantesque à mes yeux, que j'en fremis. Cependant je crois un tel cours systematique possible, et comme avec tout autre j'ai le droit d'aspirer à tout possible; j'entamerai la chose et vous en rendrai compte dans peu. Je vous suis très obligé de m'y avoir forcée pour plusieurs raisons.

A propos de ceci. Il y a quelques jours que Stamford, que j'aime et que j'estime à mesure que je fais sa connoissance, vint chez moi et me dit qu'on avoit dessein pour plusieurs excellentes raisons, de separer les deux frères, que lui il feroit un voyage avec l'ainé d'un an et demi, et ensuite il me demanda si je voudrois bien continuer de voir le cadet pendant son absence avec quelque assiduité. | J'ai répondu que si on desira des leçons determinées, j'étois parfaitement inutile, ce qui est vrai, mais que si on permettoit des conversations libres et familiares sur toute sorte de sujets, je pourrois être quelque chose pour ce jeune homme, que je sens que je pourroit aimer. Ceux qui pretendent qu'il y ait une grande difference entre les facultés intellectuelles de ces deux ont certainement tort; il se peut que l'un ait un peu plus d'énergie que l'autre, mais pour l'imagination et l'intellect (les seules choses dont je sçaurois juger un peu) ils en sont très richement pourvu tous les deux. Que tout cela reste entre nous, je vous en entretiendrai mieux dans la suite peut-être.

Je vous félicite de votre Amélie. Si elle m'eût dit la même chose, je crois que je lui aurois disputé sa vérité par les arguments les plus robustes des Materialistes, ne doutant pas qu'étant tellement en train, elle n'eût enervée tous mes arguments avec facilité, et que nous serions parvenus aisément ensemble à mettre pour jamais hors d'atteinte, je ne dis pas la sensation, mais l'idée de l'identité du moi dans tous les temps, dégagée de toute idée de succession. C'est à dire que nous serions parvenus dans une tête aussi jeune jusqu'à un point, où on n'arrive souvent qu'avec beaucoup de difficultés dans de vieilles têtes dures et aguerries des philosophes de nos jours.

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir la vôtre admirable | du 29, où les catachrèses, les synecdoques et les euphémies m'ont cassé les dents tout de suite. Je suis au désespoir de ne pouvoir y répondre d'abord, à cause d'une douleur violente dans la main droite, qui crie et pleure pendant que mes autres parties s'apprêtent à raisonner. D'ailleurs on est obligé de recevoir une foule de gens, attirée ici par les jouissances extraordinaires que le 8 de mars nous prépare. On est obligé même de s'ennuyer chrétiennement avec eux. Ce jour passé, je serai plus en état de digérer les excellentes choses que vous dites sur les oreilles et sur les éloquences de toute espèce. Ce sont des clefs qui montent mon automate singulièrement.

Je vois dans la première partie de votre lettre, sans affliction, que j'ai dû dire quelque sottise dans l'une de mes précédentes que je ne me rappelle pas. Cela n'a aucun droit à mon étonnement, car à la fin je commence à me connaître.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατικός

Dans l'instant on m'envoie je ne sçai d'où, les oeuvres de Goethe
4 volumes in octavo, jolie édition à Leipsick.

Harris se fera ici ambassadeur pour quelques jours, comme Nagel
doit faire à Londres.

Lettre de Diotime à Socrate – 29 février 1788

Copie d'une lettre à Mr. Hemsterhuis

Munster, le 29 de fev. 1788

Si vous me disiez, mon cher Socrate, que tout mortel est un être souffrent ou en pouvoir, où en effet je n'auroit pas le mot à dire contre cette antique et respectable verité – mais vous ajoutez en jurant que tout mortel aussi est affairé – Or j'avoue que c'est la une verité (car puisque vous en jurez il faut bien l'adopter pour telle) toute nouvelle pour moi, qui n'ai vu les 25 premieres années de ma vie que des gens (troupe illustre dont j'avois l'honneur d'être) qui etoient malade à force de n'avoir rien à faire. Mais passons la dessus; peutêtre usiez vous de la liberté poetique des figures à la quelle vos lettres toutes poetiques ont tant de droit. Dans ce cas je supposerai que vous m'honoriez la d'une catachrèse, ou d'une synecdoque, ou bien peutêtre etoit ce une allusion pour me signifier benignement, ou pour mieux dire euphemiquement, que la repetition de mes affaires et de mes meaux vous ennuie! Hela mon cher Socrate, cela seroit bien dure, car en verité je n'use la que d'un droit dont tant de gens usent à bien moins juste titre, puisque au moins je ne vous ennuaie que pour vous mieux faire comprendre que je vous ennuerois bien davantage sans | mes meaux et mes affaires; vous conviendrez donc que cetoit pas pure bonté d'ame. Mais je veux bien me corriger, pourvu qu'une fois pour tout vous daignez en voyant des lettres trop longues peutêtre pour vous, mes trop courtes au gré de mes desirs, ou si vous n'en voyez point, vous souvenir qu'étant homme ou mortelle au moin je suis sujet à ce fleau universel du genre humain, dont vous parlez à cette condition les mots de sciastique et d'affaires ne brilleront plus dans mes lettres. Tout au plus je me souscrirai cousine-issu de germaine des Dieux immortels. Adieu, mon cher Socrate, puissiez vous vous ressentir de plus en plus de ce parentage du beau côté.

P.S. Quant à l'oreille, autant que mon cousinage me permet d'appeler reflexion ce que je puis penser la dessus – il me paroît que l'éloquence est plus susceptible d'être jugé à travers le même oreille que la musique, 1^o en tant qu'elle est plus eloquence de mots que de pensées, c'est à dire plus relative à l'harmonie des mots qu'à celle des pensées et 2do selon l'idiome – Le Latin par exemple est susceptible d'une harmonie forte et douce – l'Italien plus de la derniere – l'Allemand d'une harmonie forte, peu ou pointe de la douce – le François d'apres mon | oreille d'aucune. L'Anglois peu, etc. etc. Les {2} 1ères seront le plus susceptibles de musique, si j'en excepte le Grec dont nous ne pouvons plus juger que par reflexion, puisque assurément Agathon croiroit entendre du scythe en entendant le soi disant mellieur grec de notre siecle – mais en general il me

semble qu'il-y-a une harmonie des sentimens et des pensées qui n'agit point à travers l'oreille, que juger de l'harmonie des sons, que l'harmonie des sons n'est cependant susceptible d'une impression profonde, forte, qu'autant qu'elle reveille dans l'ame une harmonie de pensées et de sentimens, qu'il puisse (malgré votre respectable opinion j'ose le dire) y avoir des oreilles qui jugent avec finesse et justesse de l'harmonie des pensées, et des sentimens, sans être fort sensible à l'harmonie des sons, mais que (par la raison susdite) on ne sauroit être profondément sensible à l'harmonie de sons sans être plus ou moins juge – (supposé meme que les termes pour bien exprimer les jugemens manquassent) de l'harmonie des pensées et sentimens – peut-être, mon cher Socrate, de tous ce que je dis la n'y a-t-il – pas un mot de raisonnable, mais du moins c'est ce que je sçai de mieux prima vista et sans preparation.



Lettre 9.19 – 7 mars 1788

La Haye, ce vendredi 7 de mars 1788 • N° 19

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jamais La Haye n'aura été aussi brillante qu'elle le sera demain, pourvue que le temps affreux qu'il fait à present se change et nous devienne propice. Je serois bien charmé lorsque ces trois ou quatre jours seront passés sans desordre. Beaucoup de maisons et d'hôtels seront superbement illuminées. Les illuminations dans les rues coutent 10 sols par pied, sans compter une cinquantaine d'arcs de triomphe de toute guise, dont quelques uns sont assez bien, mais dans d'autres la pauvre architecture et Vitruve sont si horriblement torturée, que les Gôts n'ont jamais produit quelque chose d'approchant. Je voudrois que vous et vos enfans pourriez les voir pour un instant seulement, puisqu'en verité cela donne des idées nouvelles très interessantes et très instructives pour la philosophie universelle. J'ai vu un arc très orné comme en A, mais je ne comprend pas encore par quel mecanisme ce qui fait l'arc, est attaché aux obiliques, et soutenu par eux, quoique je l'ai examiné long temps et de près. |



Le feu d'artifice et les illuminations de la société d'Orange sur le Buitenhof seront belles. On dit qu'à Amsterdam et à Leide il y a de très belles choses à voir dans ce genre. Enfin, l'argent trôte, ce qui est toujours un bien pour la totalité.

Ma chère Diotime, vous ne devinerez pas aisément l'une des raisons du petit volume de cette lettre. Je vien de lire d'un bout à l'autre Gots vom Berlichingen, qui me remplit d'admiration et d'étonnement. D'admiration par les grandes beautés qui s'y trouvent, d'étonnement par son originalité. Ce n'est ni Schakespear, ni notre Vondel, ni Lopes de Vega. Pour ce qui est du pur dramatique on peut comparer Goethe à Diderot, que je crois le premier de tous depuis Menandre dans cette partie. Pour une connoissance profonde du coeur humain ce sont tous les deux des grands maitres s'il y en eut jamais. A mon avis Diderot s'exprime avec plus de simplicité et d'une façon plus intelligible pour tout le monde. Goethe emploje un grand nombre de touches qui ne sont proprement bien sensibles que pour ses pairs. La façon dont il peint la nation et le siècle de Gotz me paroît sans exemple.

Aussi tôt que j'aurai un moment de temps je lirai son Iphigenie. Je veux croire aisément qu'il y attrappe à merveille le ton de l'antiquité en general, mais si j'y trouve le vrai ton des Grêcs du siècle de Troye ou d'OEdeipe, je dois lui supposer une lecture immense, que je ne lui connoissois pas, quoiqu'à la verité un genie et un tact tels que les siens n'ont besoin que d'une lecture fort petite | mais bien choisie. Souvent les grandes lectures leurs nuisent, et ils sentent beaucoup mieux la verité par la force de leur nature que la plupart des ecrivains ne la racontent.

Ma Diotime, vous sentez bien que je ne suis pas ni assez vain ni assez fôl pour m'eriger en juge d'un Goethe, l'un du très petit nombre d'auteurs originaux des siècles modernes, et dont la langue meme ne m'est pas assez familière, mais pour ma propre instruction ce ne sera pas la dernière fois que je vous parlerai de ce grand et beau genie. Son ami que j'ai vu ici à la fin tous les jours, et qui partit d'ici un peu malade, n'est pas encore de retour chez lui; il est à Frankfort. Cet excellent homme, tant du côté du coeur que de l'esprit, n'avoit pas jeté encore toute foiblesse. Il emporte d'ici un petit souvenir qui l'incommodera assez long temps à ce que je crains. (Rajez ces lignes je vous prie.)

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, ma main se ressent peu des jouissances du jour, mais horriblement de ses frimats et de ses orages. Que le seul Dieu vous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Je reçois une lettre infiniment polie du Duc de Gotha. Oserai-je lui parler de Spartacus?

•

Lettre 9.20 – 11 mars [sic] 1788

La Haye, ce mardi 11 de fevr. 1788 • N° 20

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous ai écrit le 7 pendant un temps affreux et si affreux, que les patriotes disoient hautement qu'on y voyoit le doigt de Dieu qui maudissoit le huit suivant, avec toutes ses jouissances. Par curiosité j'allois feuilleter mon grimoire et j'instituai mon calcul avec le plus grand soin, suivant une theorie ancienne à moi, et qui m'a rarement trompée lorsque je ne la maniois pas à la légère. Calcul fait, j'ai proposé à la face des vents, de la neige et de la grêle un pari de 1 contre 5, que le soir même du 7 il feroit le plus beau temps du monde. Malheureusement l'éclat inoposant de ce ton naturel de prophète, que vous me connoissez, enrichi encore par quelque apparence d'impudence que la vanité, ou plus tôt le sentiment du vrai ajouta à mon éloquence ordinaire, fit que personne n'osa soutenir la gageure. Enfin le 7 à 9 heures du soir, la fuite des nuages, le sommeil des vents et tous les corps célestes sans exception, s'empreserent à l'envi de célébrer ma sagesse et ma gloire. J'avoue, ma Diotime, que c'est un beau moment lorsqu'on peut s'imaginer avec tant de justice que la nature entière s'amuse à s'entretenir de nous. | Si vous jugez que je prend un ton un peu haut en parlant de ma propre personne, vous pourriez en tout cas rayer ce passage, quoiqu'il me semble qu'il vaut tout autant que cela reste.

Le jour du huit, le soleil, la Cour, la parade et le cercle se disputèrent l'air de foire le plus brillant, et le soir ce jour celeste fit place à un jour d'enfer, plus petillant et plus picquant encore.

Je conçois que les appartements de Proserpine la bas sont tout de même, et cela étant, je vous proteste que cette fille fit trop la petite bouche, la précieuse et l'enfant, lorsque Pluton la visita dans son jardin à Enna. Chacun son goût, mais si j'étois fille! Reine d'un tel enfer seroit un poste qui m'accomoderoit assez.

Enfin notre enfer fut charmant, et quoique j'ai vu autrefois des illuminations fort couteuses, je n'en ai jamais vu qui m'ait fait autant de plaisir. Il s'y manifesta une chose qui me paroît de bon augure; il y eut assez peu de maisons qui brilloient avec une magnificence individuelle, on avoit mis ensemble une somme d'argent très considerable. Vis unita major. On avoit mis des arcs de triomphe ou des pyramides dans toutes les rues, et des berceaux de lumiere et de feu menoient de l'un à l'autre sans interruption. Il n'y eut presque point d'endroit dans toute la ville qui n'offrit un coup d'oeuil étrange et ravissant et cent endroits apprirent au spectateur, que l'art d'illuminer sçait deployer des beautés sublimes, qui ne tiennent en rien au mauvais goût, ou à la delicatesse de l'architecture, qui leur sert de squelette ou de charpente. Ce qui étoit le plus beau dans cette fête, c'étoit l'exellence de la police qui sçut ecarter tout desordre et tout malheur. On n'entendoit au milieu d'une telle cohue que le bruit de danses, de chants et de ris, representant beaucoup plus tot l'allegresse parlée et parlante d'une nation qui se sent à son aise, que la petulance etourdie d'un parti qui se sent trop avoir le dessus.

Ce soir nous avons le feu d'artifice auquel je souhaite le meme succes.

A la fin on m'a parlé d'un monument serieux. Si LL.HH.PP. peuvent se procurer la souveraineté parfaite d'un très petit terrain à La Haye, je leur promet de m'évertuer à dire dans leur nom un petit mot signifiant aux races futures.

Ma chère Diotime, je vien de recevoir la vôtre du 7. J'y ai senti d'abord que dans ma precedente j'ai parlé un peu trop vigoureusement d'Aristote à votre avis, mais songez je vous prie que lorsque vous angelifiez vos amis, il m'est permis s'il vous plait de minervifier un peu un fils de Platon, petit fils de Socrate. Il faut vivre et laisser vivre comme on dit.

Je comprend parfaitement ce que vous entendez par profondeur d'ame, ou plutôt j'en sens toute la richesse; mais il faut que j'avoue que la première reflexion que je fis en lisant cette expression fut un peu aristotelique. Je me dis à moi-même qu'il | seroit honteux pour vous et pour moi, auteurs de la théorie lumineuse du Simon, si nous quittions la terre sans laisser aux mortels un petit trésor de signes déterminés, précis, et distincts, pour exprimer toute idée et toute sensation qui concerne la psychologie pure à toute tête oreillée, avec le même succès que le mot boeuf dit un boeuf à Neuton comme au plus misérable goujat dans les rues. Je vous supplie d'y penser.

Pour vos rajons pénétrants, ou réfléchis, ils sont tout à fait homériques et j'ai le droit de vous demander à mon tour comment, après vous avoir imbibée de toute la Minerve, vous vous jetez encore à corps perdu dans les bras d'Apollon? Vous avez raison, ma Diotime, et jamais je ne saurois penser à ces deux divinités sans les grouper dans mon imagination à la façon de Salmacis et de son amant.

J'ai écrit à Jacobi il y a 15 jours, mais je n'ai pas reçu encore les Alexis français.

Pour mon passage à Munster, il ne sauroit avoir lieu de ce mois. Il aura lieu, car je meurs d'envie de vous voir avec le Grand Homme et vos enfants. Mais je vous écrirai auparavant.

Il se peut que je ne vous écrive pas jeudi.

Adieu, mon unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tous nos trésors.

Σωκράτης



Lettre 9.21 – 14 mars 1788

La Haye, ce vendredi 14 de mars 1788 • N° 21

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous fait ce petit billet en vous demandant pardon d'avance de sa nullité. C'est ainsi le sort du jour et la suite nécessaire des événements, à laquelle le fils de Saturne lui-même, quelque

puissant et bruyant qu'il soit, est obligé de se soumettre. Ce billet étoit même annoncé dans le gros livre du destin comme non existant, et être lue à zero net.

Cependant j'ai violé le destin pour vous envoyer l'incluse que je reçu du Corps avant hier. J'ai répondu que vous aviez été pour quelques jours à la campagne pour vos affaires, et que d'ailleurs il m'étoit arrivé deux fois déjà de recevoir vos lettres 8 jours trop tard, ce qui est à peu pres la verité je crois. Si vous êtes coupable, je ne sçauois qu'y faire. Je suis tellement embarrassé de mes propres pêchés, que si je me chargeois encore de ceux d'autrui, quelque chretien que cela soit, je succombe et j'auois chaud la bas. Il me suffit d'avoir versé un beaume anodyne dans l'ame d'un Prince contre les cruels effets d'une tendresse exorbitante. |

Nos choeurs et nos danses ont finis hier au soir. L'Olympe a été grandement de nos fêtes et aucun nuage n'a osé l'empêcher de se mêler purement avec nous.

On ne remercie pas les Dieux de nous avoir donnés un soleil, puisque nous en jouissons tous les jours sans façon. La meme raison fait que je ne vous remercie pas du Zaurkrautt, egalement soleil dans la categorie du gout, où la langue est ce qu'est l'oeuil dans la categorie des visibles.

Voila deux idées assez éloignées et accouplées, cependant avec le plus grand succes.

Vous voyez, ma Diotime, que le Greffier qui tient le gros livre, sçait evaluer les billets. Adieu, que le ciel nous protège avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκράτης



Lettre 9.22 – 18 mars 1788

La Haye, ce mardi 18 de mars 1788 • N° 22

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu provisionnellement la vôtre du 11. Le temps a favorisé singulierement notre feu d'artifice qui étoit très bien, à proportion de la depense et du temps qu'on eut pour le construire. Celui à

l'occasion de la paix d'Aix de la Chapelle étoit plus beau, mais il couta *f* 90.000 à l'Etat et on mit un an pour le bâtir.

Ne jugez pas nos arcs de triomphe, je vous en prie, sur le petit dessein que je vous ai envoyé. Il n'y en eut qu'un dans ce goût, et cela est bien assez, je l'avoue.

Mais dites moi, ma Diotime, d'où vient-il que, tandis que l'architecture est sans comparaison celui de tous les arts qui cache le plus au philosophe la nature de sa beauté, il soit celui de tous qui est le plus exposé à l'intolérance des hommes?

Non seulement cette question me paroît assez difficile à résoudre, mais elle me paroît encore assez intéressante à plusieurs égards, pour mériter les recherches les plus sérieuses et les plus pénibles d'une philosophie, qui attache une idée très riche et fort sublime au mot sçavoir. | Il est très vrai que tous les arts libéraux ont pour base l'imitation de la nature et pour but la perfection et la beauté.

Analysons ceci. La peinture et la sculpture imitent les choses visibles et tangibles et se proposent même de les embellir. La musique en fait de même de tout sonore. La rhétorique imite et embellit cette marche naturelle de l'intellect qu'on appelle le raisonnement. La poésie imite et embellit la marche naturelle de l'imagination (par parenthèse, ma Diotime, cette façon de voir ces arts ne diffère en rien foncièrement de celles que j'ai employé ailleurs). Mais l'architecture, art mixte et monstre, qu'imite-t-elle? Et qu'est ce qu'elle embellit?

L'art de l'architecte, quoique plus étendu par son object, est proprement de la même nature que celui du tailleur. Tous les deux imitent, embellissent et perfectionnent la nature non en tant qu'objet étranger, elle affecte seulement l'homme, mais en tant qu'elle sert à l'usage ou à l'utilité des hommes, et jusque là, ces deux arts ne tiendroient purement qu'à la mécanique. L'art du tailleur imite et perfectionne la peau des hommes et des animaux pour l'utilité de l'homme individu. L'art de l'architecte imite et perfectionne les antres et les bois pour l'utilité des hommes. N.B. Il faut considérer un bâtiment comme la peau de plusieurs hommes. |

C'est donc dans le physique, dans la figure de l'homme et des hommes, que ces deux arts puisent leurs premiers éléments, sur lesquels ils doivent être jugés dans le fond. Pour les ornements, le luxe naturel et souvent un peu déréglé de notre riche composition oblige ces arts à en chercher ailleurs et à en emprunter, ce qui

doit rendre le beau dans ces arts plus preciaire et plus ou moins sujet à la mode. Dans les beaux arts purs, les ornements defluent de leur propre nature.

Il me paroitroit assez facile de deduire de ce que je vien de dire, assez obscurément à cause que je n'ai ni du temps ni de tête, la solution du probleme que je vien de vous proposer; cependant j'avoue qu'il y ait une verité, dont le developpement me semble être beaucoup au dessus de toutes mes forces, c'est la beauté constante, eternelle et indestructible des trois ordres en architecture. Ce phenomene etonnant justifie nos esperances, qu'un jour quelque grande reine de France porte une pareille stabilité dans le grand art des coiffeuses et des tailleurs.

Croiriez vous bien, ma Diotime, que les belles choses que vous venez de lire occupent dans mon enorme cervelet un volume gros comme celui du destin dont je vous fait grâce?

A propos de nos fêtes. Vendredi Mr. Harris fit sa premiere visite solemnelle en qualite d'ambassadeur chez le Prince. 12 jeunes filles vêtues de blanc lui jeterent des myrthes, des lauriers et des fleurs, depuis | son hôtel jusqu'au Binnenhof, où les Turfdraggers les relevèrent en continuant la meme galanterie jusqu'à la Cour. Le retour fut de même. Le lendemain le Prince rendit la visite. 24 jeunes filles etc. jonchèrent son chemin de fleurs. Ce qu'on jetera sur Mr. de St. Priest lorsqu'il vient, c'est incertain, quoiqu'il y ait de l'aparence que le regne vegetale ne sera pas de cette fête.

J'ai lu Stella, Clavigo, Gotz de Berlichingen et l'Iphigenie dans la Tauride. Je vous en parlerai apres en detail. Pour l'Iphigenie, je ne conçois pas comment Goethe a sçu attrapper aussi parfaitement le ton d'Euripide, à moins qu'il n'ait eu un temps dans sa vie, où il a lu le Grec comme sa langue. Sa pièce vaut mieux que celle d'Euripide, et il a sauvé bien des sottises à Thoas. Je voudrois qu'il entra en lice avec Euripide dans une Iphigenie en Aulide. Cette pièce est infiniment plus belle que l'autre et la seconde tragedie aparenment qui existe, en prenant l'Oedipe Tyran de Sophocle pour la premiere. Dans le Gotz il y a des scènes d'une adresse etonnante.

Pour Diderot, jamais de sa vie il n'eut fait une Iphigenie. Il n'avoit rien de grec dans le caractère ni dans l'esprit. Lorsque je dis que de tous les hommes il approche le plus de Menandre, plus même que Terence qui le traduit, j'ai dit qu'il etoit le Menandre en France. D'ailleurs Menandre a plus peint les hommes

que les Grecs, et Diderot a fait de même chez lui. Je met Diderot beaucoup au dessus de Moliere et même au dessus de Mr. Bruys sous le nom de Palaprat. Il est dialogiste admirable et je ne sçai ni ancien ni moderne qui ait eu une connoissance plus profonde de la theorie de la poésie dramatique. Je vais le relire pour voir si je juge encore ainsi. Je vous le dirai, car rien n'est plus | curieux que la différence de la façon dont les meilleurs auteurs même nous affectent souvent, apres un laps de temps considerable, ou dans de différentes positions morales. Platon et St. Simon sont peut-être les deux auteurs les moins sujets à ces sortes de viscissitudes. Homere, Sophocle et Theocrite ont aussi quelque chose de cette dure et pierreuse propriété, par laquelle ils restent ce qu'ils sont comme des blocs.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protege avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

Dans peu je compte ecrire à Mr. de Furstenberg et mettre quelque repentance solide à ses pieds. Je vous jure que je ne perd pas beaucoup de temps avec le Duc de Gotha. Cependant comme astronome et chretien il est mon frère.

Dans l'évaluation des Princes, ma Diotime, je crois que nous nous servons exactement des mêmes formules. Je trouve presque toujours $p = P$, mais je ne sçai pas le moyen de les faire evanouir. Pas encore de vos lettres.



Lettre 9.23 – 21 mars 1788

La Haye, ce vendredi 21 de mars 1788 • N° 23

Ma toute chère Diotime, mon amie, voici un miserable billet. J'ai dû diner hier quelque part, où j'ai dû rester un peu plus qu'à l'ordinaire et apres je fus obligé à quelques visites; mais la vraye raison de son pygmeïsme, vous ne la devinez pas aisement. Avant hier, jour de jeune, j'étois fort incommodé de rhumatisme et je

passois délicieusement la journée à lire le volume de vos lettres de 1784. Hier je me mis à vous écrire, et n'ayant pas de vos nouvelles depuis le 11 de ce mois, à laquelle j'étois assuré d'avoir répondu, je me trouvai la tête si richement remplie des occupations de la veille, que je ne pouvois me defaire de l'accablante idée, que j'avois à répondre à tout ce que je venois de lire de si fraîche date.

Metaphysique, psychologie, politique, littérature vinrent fondre sur une tête passive et de rien, tellement que le plus cruel desordre s'y mit. Je jettai plume et papier et gagnois mon lit, où je fis enfin la decouverte de mon erreur.

A present je | ne vous écris que pour vous annoncer Mad. Danckelman agonisante. Avant hier il lui prit une foiblesse qui la mit hors de connoissance. S.A.R. et deux domestiques la deshabillerent et la mirent au lit. Elle reconnût un instant sa maitresse, mais retomba bien tôt dans le même etat. Cependant on lui appliqua hier encore des vezicatoires au dôs, mais rarement les vezicatoires ôtent des années à ceux qui en ont trop. D'ailleurs cette dame n'a pas eu un moment de santé depuis l'abominable aventure de la Princesse.

Votre Prince se porte à merveille. A 25 pages près il a achevé sa traduction de l'ouvrage russe, dont je vous ai parlé. Comme il souhaiteroit beaucoup de le voir imprimer sous ses yeux, je tacherai de lui trouver ici un libraire qui voudra s'en charger, ce qui apparemment nous fera jouir plus long temps de sa presence à La Haye. Quelque pause que cela puisse vous faire, ma Diotime, songez cependant que chacun est un peu pour soi dans ce monde.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης |

Voilà la vôtre du 14 apres un voyage de 7 jours. J'avoue que je ne comprend rien aux anomalies de vos lettres. Celles de ces astres qui s'appellent publiquement des vagabonds, ont beaucoup plus de regularité dans leurs courses.

Votre raillerie amère au sujet de mes propheties a fait un mal infini aux races futures, car orgueilleux de mes succes eternels, j'avois formé le plan d'établir à l'exemple du peuple juif, des ecoles de profètes. On y auroit trouvée un gagne-pain de plus pour les pauvres, et on auroit eu les verités plus crues et plus fraîches, et

avant d'être amorties par l'événement. Il est vrai qu'apprentif du temps des Rhooons, j'ai manqué quelque fois, mais jamais que je sache sans leurs payer richement en impudence, ce qui put manquer au succes par hazard. Voila ce que vous auriez pu ajouter etant juste, mais il y a long temps qu'Astrée a passé son perihelie! Bons Dieux n'en parlons plus sous le regne de Hecathé.

Pour le reste, il n'est pas dit en bonne philosophie, que lorsque je convoite ce qui est à Proserpine, j'aime Proserpine. C'est un des apophtegmes d'or dont il pleut sur l'Olympe lorsque les Dieux sont de bon humeur et se divertissent ensemble.

Adieu, ma Diotime!



Lettre 9.24 – 25 mars 1788

La Haye, ce 25 de mars 1788 • N° 24

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir la votre du 21, où je vois avec la plus douloureuse surprise que vous n'entrez pas gaillardement et sans trop d'examen dans cette porte nouvelle que j'ai ouverte aux humains, afin de les faire penetrer dans ce reduit obscur, où le luxe de l'imagination et la necessité engêndrèrent cet art-monstre charmant dont, le premier des hommes, je vien de dévoiler la naissance et le berceau.

Vous raisonnez trop, ma Diotime, pour un siècle aussi éclairé que le nôtre. Songez que la philosophie de nos jours imite sagement la justice, en admettant des fractions de preuves pour deterrer les verités. Si la geometrie daigne en faire de même, nous pouvons aspirer à voir un jour des triangles quarrés.

J'allois continuer dans ce beau style à proteger les jolis enfants de ma penetration, lorsque je m'aperçois qu'il se pourroit bien que vous ne m'eussiez pas comprise, puisque je trouve par tout dans votre lettre les mots sculpture et sculpteur au lieu de ceux d'architecture et d'architecte. |

Le sculpteur n'imité la peau de l'individu qu'en tant qu'elle lui offre sa figure: imitation absolument parfaite dont je ne parle pas.

Le tailleur imite la peau de l'homme en tant qu'elle le couvre, l'échauffe, ou se plie au mouvements de son corps.

L'architecte imite les antres et les bois, comme les peaux d'un certain nombre d'hommes, et qui les couvre, les echauffe, tempérant la lumiere et la chaleur, et se plient aux mouvements et aux promenades qu'ils pourroient faire ensemble sans s'exposer aux inportunités d'un atmosphère inconstant.

Bientôt le tailleur et l'architecte ont desirés les ornements, par le principe à nous connu, et ils les ont dû chercher dehors. Le tailleur sage a pris dans les ailes des oiseaux, dans les nagoires des poissons, dans tout ce qui orne le regne animal, ses pans de robe, ses manches, ses parements, qui à la verité ajoutent souvent aux grâces des mouvements du corps humain; et je vous jure qu'un grand tailleur thaïtien n'eut pas paru pedant en donnant quelquefois sur les doigts à Promethée, en tant qu'occupé seulement à sa plastique. (Voyez les planches de Cook). Si Promethée eut vu ces planches! Amour, amour, que ta monarchie auroit été puissante!

Le sage architecte a dû puiser ses ornements dans les regnes fossils et vegetal, comme sources primitives des grands objets de son imitation. Lorsqu'il les cherche dans l'animal, dans le vivant, dans le mouvant, il pêche, autant que le tailleur, qui demanderoit aux bois et aux rochers d'enjoliver son art.

L'art du tailleur me doit représenter la legèreté, la velocité et l'aisance, attributs essentiels d'un être vivant.

L'art de l'autre me doit représenter la solidité et la vastitude des cavernes, ou bien le sombre repos d'un bois de chênes antique et eternel. L'un couvre un être prêt à changer de forme et de local à tout instant, l'autre couvre des êtres qui se reposent, pensent et delibèrent ou s'entretiennent secretement avec un Dieu.

Voilà, ma Diotime, en peu de mots la concordance et la discordance de deux arts que j'avois osé mettre en parallèle sous vos auspices, dans la frèle esperance d'y trouver à poser le pied dans la recherche interessante de la source et de l'esprit de l'architecture, cet art qui me tourmente toujours. Pour tous les autres arts je comprends parfaitement leur nature et toutes leurs allures, mais celui ci me confond. Je suis très persuadé maintenant que les antres et les bois ont fait naitre les temples des Dieux. D'autres côté, lorsque j'applique notre principe incontestable du beau aux objets de l'architecture, je trouve la cette application

aussi absolument parfaite que par tout ailleurs. Cependant ces deux verités ensemble ne me mènent pas la où je veux, sçavoir à la connoissance du chemin qui a conduit les hommes à ces trois ordres dont la preeminente beauté est éternelle. Tout ce que j'ai lu ou entendu sur ce sujet est preciaire, fable ou folie. J'avois cru | pouvoir trouver dans la comparaison de deux arts mixtes ma verité désirée, mais comme vous voyez c'est encore folie. Indiquez moi si vous le pouvez un autre art mixte encore, j'essayerai de nouveau la comparaison, afin de parvenir s'il se peut à une equation finale, qui me donne la valeur de mon x. Si derechef c'est sans succes, plus d'architecture dans ma tête debile.

Un de mes amis va donner un assez grand ouvrage sur les arts et le beau. Je l'ai lu à mon grand regret. Il y a beaucoup de sçavoir et d'erudition dans ce livre. L'auteur sçait presque tout, exepté tout ce qui concerne le sujet qu'il traite. Deux choses vous le feront connoitre: 1° Il nie la preeminence des trois ordres en architecture, 2° Il soutient et prouve (comme vous jugez) que le beau dans tous les arts n'est absolument qu'une affaire de convention parmi les hommes. Vous ne me demandez pas j'espere si cet ouvrage est écrit avec goût, ni si l'auteur est musicien et poëte. Je tacherai d'empêcher l'impression de toutes mes forces, et je vous jure que c'est beaucoup moins par jalousie que par amour.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, pardonnez moi cette lettre! elle est écrite en vous lisant et cela n'est jamais le moyen pour bien repondre.

Que le seul Dieu nous protège avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Je doute si je pourrois vous écrire vendredi.



Lettre 9.25 – 1 avril 1788

La Haye, ce mardi 1 d'avril 1788 • N° 25

Ma toute chère Diotime, mon amie. Vendredi passé je ne vous ai pas écrit. Je vous en avois prevenu, craignant que je n'en aurois pas le temps. J'eu le temps, mais toute ma composition fut tellement delabrée, que lorsque j'entendai par les

oreilles les mots que ma bouche prononçoit, et qui n'étoient que les effets physiques des mouvements accidentels d'une imagination agonisante, il me sembloit entendre la voix et le galimathias d'un autre homme.

Embarassé de ma figure, qui n'étoit transportable qu'avec beaucoup de difficulté, je sorti cependant et je couru chez le Corps et ailleurs pour me chercher moi même. Ce que je vous dis est l'exacte verité. Devant les autres je trouvai un nouvel embarras, etant obligé de faire des efforts prodigieux d'attention, non pour ecouter ce que les autres me disoient, il n'en fut pas question, mais pour ecouter les reponses qui tomboient machinalement d'entres mes lèvres, afin d'epier s'il y eut par hazard de trop grosses sôtises parmis, que je pusse masquer, voiler, ou detruire dans la suite de cette belle conversation.

Il est impossible que vous ayez jamais l'idée d'un tel etat, | mais si nous eussions des annales exactes de tout ce qui se passe dans l'interieur des petites maisons, mon recit paroitrait n'avoir rien d'extraordinaire. Je vous demande, ma Diotime, s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir point de tête du tout que d'en avoir une pareille, qu'on ne sçaurait gouverner et qu'on doit toujours corriger apres coup. Si j'étois plus au fait de ce que c'est qu'une tête, il me semble que je n'hesiterois pas un instant sur le choix.

J'appris chez le Corps l'etat critique de Mlle Marieke avec une vive douleur, car je sçai ce que valent des pertes semblables.

De retour, non chez moi, mais à ma maison, je trouvai la vôtre du mardi passé, qui fut de l'eau de carme et me remit un peu. Je sentis toute l'horreur de ne vous avoir pas ecrit, et je fremissai à l'idée du Prince de faire imprimer son ouvrage à Munster, puisque cela auroit entraîné certainement un sejour un peu eternel dans cette ville. A present je puis vous rassurer la dessus, car cela s'imprimera ici, et j'ai promis de l'aider à soigner les epreuves pour autant que ma presence, mes facultés et ma santé me pourront le permettre.

Hier j'ai reçu la vôtre du 28 de mars. J'ai deja mis dans votre precedente architecture pour sculpture etc. Ce n'étoit qu'une faute de doigts ou de plume, mais vous sçavez que depuis Adam les enfants et les sages triomphent lorsqu'ils croient trouver la perfection même en default. Je me souvien que père ou mère cassant quelque chose, c'étoit une foire dans le menage pour plusieurs jours. Voila l'homme! |

Je ne me souvien pas que feu notre ami Horst ait parlé d'antres et de bois. C'est MOI qui en ai parlé dans la Lettre sur la Sculpture, mais d'ailleurs c'est ce cher MOI qui le premier des mortels a sçu voir une peau dans un edifice, et cette grande idée je ne la cederois à ame qui vive, à moins que ce ne fut à vous, ma Diotime, si vous me l'enviez trop. Elle vaudroit une statue, et ne me vaudra que les petites maisons.

Vous avez bien devinée l'auteur du Traité sur le beau. Je pleure de cette affaire. Cependant je me flatte encore de pouvoir effectuer quelque chose. Plaise au bel Apollon que cela soit! et qu'il ne songe pas à renouveler de nos jours la cruelle scène du Marsyas! Qu'on soit heretique sur le beau et qu'on ecrive mal, passe, j'aime la tolerance; mais qu'on rende le beau degoûtant, cela ressemble à l'affreux misotheïsme de nos jours.

J'ai reçu 137 Alexis françois, mais la planche etoit oubliée. Je l'ai fait graver ici. Si vous l'aviez reçu de même sans planches, je pourrois vous en envoyer d'ici par le chariot, et vous seriez plus tôt servie peut-être. Je vous enverrai quelques exemplaires relies, allemand et françois.

Ma chère Diotime, je vien de lire un des plus excellents livres qui existent et certainement le plus utile qu'on sçauroit offrir à ce siècle. Il est intitulé De l'importance des opinions religieuses par Mr. Necker, imprimé à Liège. Quelques ouvrages de cet auteur concernant les finances m'avoit donné une grande opinion de lui, mais j'étois fort éloigné de lui supposer une philosophie aussi nourrie et lumi|neuse que celle qu'il deploye dans cet ouvrage, lequel peut-être nous vient trop tard. Il etoit facile aux philosophes physiciens rompus dans la haute metaphysique, de detruire le frêle echafaudage du système de la nature, mais etant obligés d'employer un idiome inconnu au vulgaire, les quatre auteurs du systeme les laissoient crier à leur fantaisie, contents de triompher du peuple par cette eloquence insidieuse de l'intellect. Mais Mr. Necker, en traduisant cet idiome des philosophes en langue vulgaire, le decore de l'eloquence victorieuse d'un être moral et previent effectivement les dangereux effets de cet ouvrage inpie. Il me semble que feu notre Dentan m'a dit que Necker est Genevois; cela etant tâchez de comparer un tel homme à son compatriote si fôllement celebré.

La lecture de ce beau livre m'a fait faire de nouveau encore une reflexion sur la langue françoise. C'est qu'actuellement il n'y a point de nation sur la terre plus

inepte à tirer de cette langue tout le parti possible que la nation françoise. Si cela vous paroît un paradox, nous en parlerons apres. (Je serois charmé d'apprendre votre opinion et celui du Grand Homme sur le livre en question. Si vous ne l'avez pas chez vous, je pourrois vous l'envoyer.)

J'avoue qu'il est dur de taxer le genie d'une nation au dessous de celui de sa langue, puisque rien ne marque plus le comble de la corruption, mais je ne sçaurois qu'y faire.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège.

Σωκράτης

Le temps ici est affreux.



Lettre 9.26 – 4 avril 1788

La Haye, ce 4 d'avril 1788 • N° 26

Ma toute chere Diotime, mon amie, dans ma derniere si je m'en souvien, j'ai laché quelque chose par rapport aux langues, un peu vaguement enoncé. Il est fort naturel que les differentes nations se servent de differents idiomes, et la cause en est très facile à trouver pour vous et pour moi. Mais tous les idiomes, soit qu'ils tirent leur richesse du nombre de leurs signes primitifs ou de leurs substantifs, soit qu'ils les tiennent de la phraseologie ou des differents emplacements des mots, sont riches à proportion des lumieres generales du peuple qui s'en sert; et il s'ensuit que la pluspart des idiomes en Europe sont foncierement à peu près de la meme richesse. Mais proprement il y a autant de langues à mon avis, qu'il y a des têtes réellement pensantes ou des genies. Un genie est obligé par sa naissance, par son local, ou par d'autres accidents, d'adopter un idiome quelconque, qu'il rend analogue autant que possible à la composition de sa tête, afin d'en tirer le meilleur parti possible pour exprimer avec clarté ses idées et rendre ses sensations comprehensibles pour d'autres hommes. | Dans les temps qu'une nation est fertile en genies, sa langue acquiert des forces et des perfections tirées de son propre fond, et elle reste susceptible de

progres continuel. Mais aussi tôt que le germe du genie est deséché, pourris ou sterile chez cette nation, il ne lui reste tout au plus que de l'esprit, cet ennemi, cet indigne rival du genie, qui pour l'empêcher de renaitre sous le pretexte d'enjoliver l'idiome, l'enchaîne à des règles ridicules et l'asservit à ses petites vues.

C'est la si je ne me trompe le cas où la France se trouve, et la nation françoise si horriblement dechue, si elle aimait sa langue, devrait chasser sa pedante Academie, et adopter avec respect ce que le genie etranger a daigné faire de temps en temps en sa faveur.

Voila, ma Diotime, ce que j'ai voulu dire en vous parlant de l'excellent livre de Mr. Necker etranger, et en disant qu'actuellement les françois me paroissent les moins faits de tous les hommes pour tirer du sein de leur langue toute l'énergie dont foncierement elle est susceptible.

Je me flâte d'être en etat une autre fois de vous entretenir d'une façon plus détaillée sur ces articles très interessants et fort curieux. Je me l'étois proposé aujourd'hui, mais d'un côté le triste etat de ma main qui ne sçait que ramper, et de l'autre le violent orage qu'il fait ici, et qui a beaucoup plus d'influence sur ma tête debile que de coutume, me l'interdisent.

Cette semaine la guarantie reciproque de la constitution actuelle sera conclue et signée par les Provinces, ainsi que les Traités avec l'Angleterre et la Prusse.

On me demande de toute part des medailles à ces augustes occasions, mais je m'en excuse le mieux que je puis. Cependant j'en ferai une pour LL.HH.PP. sur la solidification de la Republicque, quoique j'aimasse mieux qu'ils me donnassent provisionnellement les deux cent mille flôrins pour ma grosse colonne que j'ai dans la tête et qui m'y pèse fort. Pourtant je ne desespère pas absolument de leur fair faire cette noble folie. Nos finances ne sont pas delabrées au point de ne pas pouvoir supporter une pareille bagatelle.

Ma Diotime, voila la vôtre du 31 avec la nouvelle que j'attendai. Elle m'affecte extrêmement, quoique je n'eusse jamais pensé que la bonne Marieke eut vecu si long temps. La description que vous faites des circonstances est admirable, et cela ne sçauroit être autrement. Si l'ame de l'historien qui nous rapporte des faits, pût être aussi intimement presente à l'évenement qu'il decrit, l'histoire seroit, à une seule près, la premiere et la plus respectable de toutes les sciences.

J'ai vu mourir tant de personnes, et même des plus tendrement chéries dans mes bras ou sous ma main, avec l'attention la plus scrupuleuse (car dans ces circonstances un effort inconnu dans toute autre circonstance, me rend contemplateur tranquille au suprême degré, tant du mourant que de moi-même). J'y ai observé constamment deux choses:

L'une | c'est le moment précis de la mort même, qui ne dure pas deux ou trois secondes, c'est l'événement physique visible le plus parfaitement décisif que nous voyons dans la nature. C'est la seule séparation visible qui se manifeste au parfait dans l'une des parties qui composent le total. Si nous eussions des yeux pour voir l'autre partie, cette séparation ne s'y manifesterait pas moins je pense. Vous me comprenez, on voit assez de séparations dans le physique, mais on n'y voit que séparer: changement local des choses qui se séparent.

L'autre, c'est le phénomène après la mort sur la physionomie, dont vous parlez. Il est constamment vrai que tous les morts gagnent en beauté de physionomie, relativement à ce qu'elle était dans les derniers temps de la vie. Mais ce qui est curieux, c'est que jamais une physionomie parle aussi parfaitement vrai que dans cette circonstance. L'homme ordinaire, médiocre ou vaurien y gagne en ayant perdu ses rides, mais on n'y voit qu'un mort sans intérêt. Mais c'est dans la physionomie d'un mort dont l'âme, connue ou non connue, a été foncièrement bonne, excellente et élevée, que le peintre devrait puiser ses traits pour représenter un héros, un ange ou un Dieu.

Rappelez-vous Robert mort, c'était Robert mort.

Si je me rappelle la physionomie de mon père après sa mort, je vous jure que je ne puis me faire une idée d'une beauté plus élevée et plus sublime. Je le voyais trois fois par jour avec la plus piquante volupté. Nous parlerons encore de ces choses infiniment curieuses et infiniment instructives peut-être.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous bénisse avec tout ce qui nous est cher.

Σωκράτης

Lettre 9.27 – 8 avril 1788

La Haye, ce 8 d'avril 1788 • N° 27

Ma toute chere Diotime, mon amie, jusqu'ici je n'ai pas de vos nouvelles, ce qui me rend inquiet à cause de la fièvre dont vous parliez, et des fatigues que le deces de Mlle Marie vous a dû causer naturellement.

Je reçu la vôtre peu de temps avant que la mienne devoit partir, ainsi ma main toujours souffrante n'étoit pas en etat de vous dire ce que j'auois dit apparemment dans des dispositions plus favorables.

Je suis charmé qu'à cette occasion si long temps prevue et physiquement necessaire, vous ayez observée et sentie à votre manière le phenomène le plus interessant qui s'offre à nos yeux dans cette vie. Si nous pussions regarder ces sortes de phenomènes relativement à la durée eternelle de notre essence, comme nous sommes obligés maintenant de les regarder relativement à ce que nous appellons du temps, ces developpements nous seroient si communs et si familiers, qu'on n'y regarderoit pas plus qu'à un enfant dont les dents tombent pour qu'il s'en poussent de nouvelles etc.

Il y a encore une observation assez curieuse à faire dans le moment qu'on voit mourir quelqu'un de nos connoissances. | C'est un instant voluptueux, ou heureux plus tôt, des plus riches que je connoisse, mais cela ne dure qu'un instant (car aussi tôt que cela devient l'effet du raisonnement, ce n'est plus cela). C'est qu'au moment de la mort on sent la delivrance de toute peine dans le mourrant, et dans le meme temps la delivrance dans nous même de toute anxieté et de toute crainte, et si apres les reflexions sur la famille, sur les enfants du mort, sur nos relations avec lui etc. (produits de la societé!) ne vinrent pas troubler la fête, cet instant dont je parle seroit une consolation finale et absolument parfaite.

On en voit des traces chez les peuples barbares, où la societé n'a pas portée encore ses ravages, et c'est la dessus que, philosophes à la moderne, nous osons conclure que ces peuples sont des bêtes sans organe moral, comme les Troglodytes.

On peut encore se faire une idée de cet instant dans les accouchements et dans les cures douloureuses qui guerissent certainement, comme tirer le cors d'un

ped, ou une grosse dent qui menace de la gangrène. Les peines du patient et l'anxiété de l'ami cessent à la fois.

Je vous dirois bien d'autres choses sur cet article, mais comme je me propose de traiter de la mort et de ces allures serieusement dans quelque dissertation ou dialogue, comme cela vous plaira le plus, je n'en dirai plus rien ici.

Il faut que je vous dise cependant, ma Diotime, que la mort de Mlle Marie, ou plutôt votre façon de la relater, m'a fait un bien inespéré, | car ce n'est que depuis votre lettre, que j'ai senti pour la première fois durant les deux années d'horreurs écoulées, la faculté de fixer de nouveau tout de bon mon attention sur des objets philosophiques. Dieu veuille que nous en voyons les effets.

Ne pouvant pas sortir vendredi, j'ai communiqué votre lettre au Prince, qui me l'a renvoyée avec ce billet que j'ai cru devoir vous faire parvenir, ne fut ce que par curiosité. Il m'écrit le dernier paragraphe, puisque depuis deux mois et demi il n'avoit pas été chez moi. Il n'en faut pas conclure, ma Diotime, que nous soyons mal ensemble. Le contraire est vrai, et toutes les fois que je vien chez lui, il m'accueillit avec plus d'ouverture et plus de tendresse que jamais.

Il y a trois semaines qu'il m'envoya le cinquieme volume de l'Histoire des Mineraux de Mr.de Buffon, qui vient de paroître, avec l'espèce d'éloge que vous voyez dans cet autre billet. J'ai lu cet ouvrage avec plaisir, 1° par ce qu'il y a quelques traits d'orthodoxie, où je me flatte que Sophyle ait quelque part, et 2° puisque je n'ai jamais lu ailleurs une exposition aussi ingénieuse et aussi probable de l'identité des effets de l'aimant et de ceux de l'électricité.

Avez vous attrapé le livre de Mr. Necker, lequel si je ne me trompe meritera complètement l'approbation de vous et du Grand Homme?

Dans cet instant le Prince me tire de mon inquietude en me communiquant la vôtre du 4. Je sens bien vivement, ma chère Diotime, la perte que vous venez de faire, et qui doit vous peser d'autant plus encore par l' | absence du Grand Homme.

Notre vie est une étoffe dont la chaîne est du bien et la trame du mal. Si nous sommes assez fôls d'en écarter la trame dans l'esperance de n'avoir que du bien, ce qui en resulte c'est qu'il n'y a plus d'étoffe, et c'est assez l'état de tout l'Univers pour autant qu'il se montre à nos yeux.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Rappelez moi au Grand Homme à toute occasion. |



Un billet du Prince de Gallitzin

Je ne regretterois pas Marie, que la lettre de ma femme m'attendriroit sur cette perte. Mais je la regrette pour elle même: c'étoit une excellente fille et dont je connoissois parfaitement l'honneteté.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma bien sincère et tendre amitié, et plaignez moi d'être continuellement dans ce grand monde, de faire toujours le contraire de ce que je voudrois, et de ne pouvoir m'en tirer.

[Fürst Gallitzin an Hemsterhuis, kurz vor 8. April 1788]



Lettre 9.28 – 11 avril 1788

La Haye, ce 11 d'avril 1788 • N° 28

Ma toute chère Diotime, mon amie, depuis longues années je dois vous rendre compte de ce que je fais, fôlie ou non fôlie.

Hier, en feuilletant un des ouvrages de l'excellent Jacobi, je tombai par hazard sur ce célèbre soi disant axiome, qu'aucune chose ne sauroit venir de rien et qu'aucune chose ne sauroit devenir rien. J'avoue que cet axiome m'a paru des ma jeunesse un soufflet etourdissant, et depuis, lorsque je le rencontrai quelque part, je l'évitai toujours comme un mechant chien que j'avois peur d'approcher. Hier j'ai levé le baton et j'ai trouvé que c'étoit fort peu de chose.

1° On s'est imaginé que l'une de ces assertions peut être la suite de l'autre. Or si je disois le noir ne peut pas devenir blanc, par consequent le blanc ne peut pas devenir noir, ce seroit un singulier syllogisme.

Mais 2° On a pris ces deux assertions comme si elles étoient de la même nature, c'est à dire, que l'inconcevabilité du passage de non être à l'existence étoit égale à l'inconcévabilité de celui de l'être au neant. |

Or je prouverai la vérité absolue de la seconde assertion, mais je ne saurois prouver celle de la première.

Toute substance produite ou non produite est éternelle.

Démonstration.

La durée est une, sans commencement, sans fin, et sans parties (car le temps n'est qu'un mot, qui exprime les relations successives qui dérivent des changements dans les choses), elle est la suite nécessaire de l'existence de la Cause première, du Dieu, du Tout, comme on veut.

Tout existant tient par sa nature à la durée éternelle et une, sans parties.

Par conséquent toute substance produite ou non produite ne sauroit être qu'éternel.

Il en résulte que l'inconcevabilité du passage de l'être au neant, réside dans son impossibilité absolue.

Voyons l'autre passage.

Rien de déterminé ou fini ne sauroit exister par soi même.

Démonstration.

Existant par soi même, il auroit dans soi la raison de son existence. Par conséquent il auroit dans soi la raison de ses bornes.

Or la raison d'une borne réside dans la chose bornée et dans ce qui n'est pas la chose bornée.

Par conséquent n'ayant pas dans soi la raison de ses bornes, il n'a pas dans | soi la raison de son existence.

Corollaire.

Il s'ensuit que l'être infini seul sans bornes a sa raison dans soi et existe par sa propre nature.

Tout ce que nous connaissons et connaissons jamais est déterminé et fini.

Par conséquent tout ce que nous connoissons et connoitrons jamais est produit, et necessairement produit par la premiere cause ou l'être infini.

Ainsi l'inconçevabilité du passage du neant à l'être ne reside que dans notre ignorance de ce que c'est que cet être infini.

Vous voyez par la, ma Diotime, qu'il s'en faut de beaucoup que ces deux assertions soyent de même nature, ou que l'une put être la suite de l'autre. Il est curieux que de la premiere assertion on doit conclure directement à la Creation et au Createur.

Ce qui est plus curieux c'est que depuis tant de siècles on a avalé ce bel apophtegme comme un axiome, tandis qu'il y a grande apparence que ce n'est qu'un dicton decoulé par hazard de la bouche de quelque poëte philosophe, dans la langue duquel les mots qui l'exprimoient, etoient agreablement sonores.

Je ne doute pas où en cherchant dans la metaphysique on trouveroit bien d'autres beautés de la même espèce que nous avalons comme axiomes sans grimacer. |

Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose d'obscurément enoncé pour vous dans cette lettre. Si je me trompe, vous aurez la bonté de m'en avertir.

Je compte que tout homme qui pense sent l'unité absolu de la durée, et le successif et la divisibilité du relatif que nos appellons temps.

Je compte de meme, qu'on sent qu'il n'y a de borne que parce qu'il y a du dehors et du dedans.

Si quelqu'un me demande si Dieu ne pourroit pas aneantir une substance, la plus sage reponse seroit je ne le sçai pas, mais j'oserois ajouter je ne le crois pas, puisque lorsque Dieu a voulu l'existant, il a attaché sa nature à quelque chose qui derive de sa propre essence, sçavoir à la durée une et indivisible.

Voila la vôtre du 8. Si elle etoit arrivée un couple d'heures plus tôt, vous n'auriez pas été obligée d'avalé le griffonnage que vous venez de voir, dont la raison suffissante ne reside que dans la decence qu'il y a de remplir plus ou moins chaque portion de la durée eternelle par quelque brin de l'activité de notre composition actuelle. Ce mot de portion, il ne faut la prendre qu'au figuré s'il vous plait.

J'aurai soin du Necker et du Metastase le plus-tôt que possible. Je croyois le Grand Homme deja sur son retour.

Quoique Chretien, je vous envie un peu notre Jacobi. Mettez moi à ses pieds et à ceux de sa famille. Adieu, ma toute chere, unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans les mondes que nous connoissons.

Σωκρατης

Je me porte assez bien, la tête, les mains et les pieds exeptés.



Lettre 9.29 – 15 avril 1788

La Haye, ce 15 d'avril 1788 • N° 29

Ma toute chère Diotime, mon amie, ma lettre doit partir sans que j'aye de vos nouvelles. Je me console en attribuant votre silence à la presence des Jacobi et aux redoublement de vos occupations depuis le deces de Marike. Attribuez le volume de celle-ci à une sciatique trop eloquente et aux caprices d'une main qui ne marche plus qu'à pas de tortue, lorsque j'exige d'elle des caractères lisibles. C'est un mal dont je n'ai jamais soupçonné la valeur. Lorsque ma tête folle en est deja à sa douzieme pensée, ma main en est encore au griffonnage de la premiere. Cela est horrible, car la tête subordonnée à la paresse d'une pesante main se fatigue comme un petit chien qui accompagnant son maitre meditatif, court et recourt sans fin et sans cesse et consume son energie en ne faisant cent fois que le meme chemin.

Plaise aux Dieux que je puisse faire mieux vendredi prochain, quoique j'en doute puisque je dois être absolument à Leide.

Ma chère Diotime, on raconte ici de vingt differentes façons | l'histoire d'un grand prince dans votre voisinage, qui auroit rossé publiquement un officier de ses armées, et qui sommé de faire une petite reparation, l'auroit rerôssé d'inportance, et que cet officier auroit été philosophe assez inbecile pour se tuer lui même avant que d'avoir tué le rosseur afin de prevenir des indecences pareilles. Si vous sçavez quelque chose de positif sur cet article, je vous supplie de m'en dire quelque chose si cela se peut.

Louis XIV très mediocre même parmi les *P*,⁴ ayant la gouste, un officier mit par malheur son pied sur le pied sacré de l'oinct du seigneur; l'oinct pressé, par la douleur, donne un coup de canne au malfaiteur qui se met à genoux. Le Roy le relève, lui demande pardon et le fait chevalier. Cela sent cependant son Prince. S'il eut été possible que Louis fut né le moment avant cette action, et mort le moment apres, ce Louis eut passé avec justice pour l'un des plus grands et des plus expérimentés princes dans la connoissance du coeur humain qui eut été au monde. C'est dommage qu'ayant vecu avant et apres, cette belle action se denonce comme fille de la plus sôte vanité.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon ami, sacrifiez à Harpocrate qui de concert avec le temps vous sauve d'un plus long babil.

Σωκράτης



Lettre 9.30 – 18 avril 1788

La Haye, ce 18 d'avril 1788 • N° 30

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je suis tellement et si profondément enrhumé que j'avois pris la ferme resolution de ne pas vous écrire aujourd'hui. La distance depuis le bout d'ame imperceptiblement petit qui me reste jusqu'à celui de ma plume inutile, me paroît si effroyablement immense, que j'ose defier les fougueux coursiers de Neptune de la franchir d'un pas, et c'est cependant suivant Homère, la bonne moitié de la largeur de l'Univers.

Aujourd'hui 18, je reçois dans le moment la vôtre du 11, apres laquelle le Prince et moi nous avons tant soupirés. Quoiqu'il en soit, elle ranimeroit un mort plus mort que moi. Elle racourcit pour un instant le frêle fil qui me tient à mon placenta, et paroît y retablir une espece de circulation.

Pour votre systeme au sujet des changements dans les corps morts, j'adopte plus tôt celui que vous aviez deployé dans votre penultieme, où vous vous ecriez O passions, O passions! Le moment de la mort est infiniment decisif et visible. |

4 En chiffre: 56.

C'est celui où cette vraie lividité plombée se manifeste et denonce l'état stagnant de tous les fluides. Les changements en beau qui viennent après, sont les effets physiques des muscles et des nerfs qui se remettent successivement dans leur équilibre naturel. Or si vous daignez vous rappeler mes démonstrations de jadis, que dans la mère le corps se forme sur l'âme et non l'âme sur le corps, il resultera de cette grande vérité, que le corps mort remis en équilibre, est le vrai représentatif de la beauté foncière de cette âme afranchie, lorsqu'elle n'avoit pas encore tâté des événements, de la douleur, des passions et du brouillard empoisonné de la société. Ajoutez y que tous les corps ne s'embellissent pas. Voyez dans Saluste, Suetone etc. les physionomies de Catilina, de Neron etc. après que leurs vilaines âmes avoient été gobées par le redoutable Béalzebub.

Pour le dialogue en question j'en aurai soin, pourvu que ma tête me reste, sans quoi je pourrais avoir l'agrément de l'achever sous les yeux même de Socrate, d'Homère et de Platon.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Pardonnez moi ce billet, où il n'y a que des mots; mais cela suffit pour le brillant état où je me trouve. |
Je crois que je réussirois à prévenir la publication d'un certain livre sur les arts que vous sçavez. Si un Nyctologue en étoit l'auteur j'en féliciterois l'édition autant que je pourrois, car je crois qu'heureusement pour les sciences et pour les arts, il y ait deux manières presque également instructives pour les enseigner, l'une positive et l'autre négative. Il est très remarquable que cette dernière méthode n'est jusqu'ici presque connue ni employée que des géomètres et des arithméticiens dans leurs fausses suppositions; et je crois que maniée par le génie avec adresse, elle seroit applicable à toute science. Ce seroit une méthode toute autre que des arguments qui mènent à l'absurde. Pour ne pas vous paroître totalement absurde, je finis, car actuellement l'absurdité elle même est l'autocréatrice de mon cerveau.

Dites moi, je vous prie, ce que le cher Jacobi juge du livre de Mr. Necker. Vous l'aurez.



Lettre 9.31 – 22 avril 1788

La Haye, ce mardi 22 d'avril 1788 • N° 31

Ma toute chère Diotime, mon amie. Que cette lettre reste absolument entre nous (le Grand Homme toujours excepté).

Je vous avoue que la lettre que je vous renvoie me paroît très peu philosophique, ayant beaucoup plus le ton de l'auteur comme nous le vîmes il y a 7 ou 8 ans, que celui qui se manifeste dans quelques endroits de ses ouvrages que je connois.

Elle me paroît mener non au scepticisme qui est très raisonnable et fort socratique, mais au pyrrhonisme et à l'ignorance acquise.

Si les hommes par la nature de leur composition actuelle, étoient dans le cas de devoir parvenir à la fin de leur recherches, à ne rien sçavoir, si les démonstrations métaphysiques ne fussent que des jeux de mots et enfin telles que l'auteur les décrit, je conçois aisément qu'il ne reste rien à l'homme que le croire, qui est rien à mon avis, à moins que d'avoir quelque sçavoir pour base.

Le croire seul ressemble beaucoup plus à l'ignorance qu'au sçavoir.

Ma Diotime, tous les hommes acquièrent des sciences ou des connoissances, ou soi disantes ou réelles, à proportion de leurs facultés et des circonstances où ils se trouvent dans le monde.

Des différents collectifs de ces connoissances naissent des systèmes innombrables de philosophie.

Les hommes, ordinairement plus vains de la quantité de ce qu'ils ont appris que fiers du peu qu'ils sçavent bien, deviennent eclectiques.

Je prend quelque chose de Pythagore, de Platon, de Zenon, d'Epicure, de Leibnitz, de Neuton, d'etc., et j'en forme ma philosophie. Vous en faites de même et nos voisins aussi. Chacune de ces philosophies est sans contestation la meilleure, exceptée cependant (soit dit entre nous avec vos permissions) la

mienne, qui est la seule claire, sçavante, profonde et où tout superlatif reside naturellement en personne.

Vous sentez bien, ma Diotime, qu'une si grosse infinité de connoissances et de perfections fournit assez de quoi nous amuser pour tous les siècles. Mais vous sentez en meme temps que la philosophie tout court ne sçauroit naitre de tels cahos.

Que tous les êtres pensants sur la terre, parvenus à leur force, se rendent libres, et jettent sans misericorde tout ce qu'ils ont appris, en conservant cependant cette agilité de leur intellect qu'ils ont acquise en apprenant, et que chacun se demande à soi meme ce que c'est qu'une idée, ce que c'est qu'une perception, ce que c'est qu'une sensation, quelle est leur valeur reciproque, s'il y a une verité, | qu'elle elle est, ce qu'elle vaut, etc. etc. etc. Je veux être pendu si tous ne seront pas d'accord, et si leur philosophies, la vôtre, la mienne et celles de nos voisins, ne seront pas toutes exactement les mêmes, pour l'essentiel s'entend, car je sçai bien qu'un philosophe fier de quelques verités qu'il vient de decouvrir pousse souvent ses recherches au dela des bornes de ses facultés, au lieu de montrer sagement et genereusement lui meme ses colonnes d'Hercule. Mais ce surplus n'est pas un mal, menant visiblement ou à rien, ou à des vues nouvelles. Je veux être pendu si tous ne parviennent à un certain nombre de verités, petit à la verité, mais qu'ils reconnoissent tous egalemeent pour inbranlables et indestructibles.

Je convien aisement que je n'ai aucune idée d'une creation, d'une production, d'un être existant par soi même etc. Mais les choses dont j'ai des idées parfaitement claires et distinctes me forcent d'avoir, bon gré mal gré, la perception de l'existence absolument necessaire de toutes ces choses.

Je n'ai aucune idée de l'infini, mais l'idée distincte que j'ai du fini me force d'avoir la perception de l'existence necessaire de l'infini.

Je n'ai aucune idée de l'amour ou de la bienveillance de mon ami, ni de la haine de mon ennemi, mais j'en ai des sensations dont le langage est aussi clair et eloquent du moins que celui des idées que je reçois par mes organes soi disant physiques. Il est vrai que ces sensations se reduisent aisement en perceptions, et même en quelque façon en | idées, en appliquant à ces sensations des effets physiques visibles et palpables, comme par exemple que mon ennemi m'attaque, que mon ami me sauve de ses mains etc.

Je ne comprend pas que cette proposition: Tout ce qui se fait se fait de rien puisse paroître beaucoup plus philosophique que cette autre: Tout ce qui se fait se fait par quelqu'autre chose.

Tandis (N.B.) qu'elles reviennent à un jeu de mots comme toutes nos demonstrations metaphysiques, dont le grand secret consiste dans ce que nous etc. ...

Notre cher auteur sçauroit-il bien qu'il donne ici la description du grand secret, non seulement de l'algèbre, mais de la geometrie elle-même, dont certainement il n'y a pas des illusions à craindre qui exigent les heureux efforts de votre patrie?

Ma toute chère Diotime, vous sçavez combien j'aime, je revère et je respecte cet excellent homme, mais pardonnez à mon etonnement que je vous demande ce que vous en pensez, et si sa marche philosophique ordinaire n'a pas plus de fermeté? J'ai cru m'en appercevoir plus ou moins dans quelques endroits de ses ouvrages, où il y a d'ailleurs des passages excellents et excellenment bien exprimés.

Heureusement vous me rappelez l'ancienne lettre sur le Fatalisme. J'en ai la copie. Je vais la relire le plus-tôt possible avec soin, car je me rappelle qu'en la relisant il y a 5 ou 6 ans, j'y rencontraï pour la premiere fois un endroit qui me deplut, soit par un air sophistiqué, soit par une obscurité qui exige des expressions plus claires, soit par un sophisme réel. La grande inportance du sujet et son abstraction, qui n'est pas pour toute tête, | jointe aux grandes verités qui se trouvent d'ailleurs dans cette lettre, exigent de vous et de moi de l'examiner chacun de son côté, avec le plus grand soin. Je vais le faire du mien en Aristarque inexorable. Vous en sçauvez d'abord le resultat. Que Dieu nous benisse, ma Diotime!

Σωκράτης

Lettre 9.32 – 25 avril 1788

La Haye, ce 25 d'avril 1788 • N° 32

Ma toute chère Diotime, mon amie. C'est la première fois depuis long temps que je vien de recevoir la vôtre du 21 d'une façon un peu réguliere; car j'en ai eu quelques fois de l'âge de 6 ou 8 jours sans que je pouvois deviner par quels chemins elle me parvenoient. Le Prince qui se porte à merveille, s'en plaint de même, et il est certain que cette irregularité ne tient pas au bureau de poste ici à La Haye.

Je suis bien mortifié que des occupations assez desagrees m'obligent d'être court aujourd'hui.

J'ai relu avec beaucoup d'attention la Lettre sur le Fatalisme. Elle est honnettement abstraite et il est evident qu'il ne faut pas la faire lire à des personnes qui ne comprennent rien au livre de Necker. Je n'y ai pas trouvé l'ombre de sophisme, mais j'avoue qu'il y a des passages qui exigeroient plus de clarté et plus de detail pour des têtes qui ne sont que mediocrement routinées dans la haute metaphysique. D'ailleurs, vers la fin, le paragraphe qui commence par Pour celui qui veut prendre la peine etc. et qui finit par du profond et malheureux Spinoza, il devroit être tourné autrement, sur tout à sa fin, quoique tout y soit vrai; et je m'imagine même, qu'on pourroit dans cet endroit tirer de ce qui précède une demonstration à toute epreuve de l'existence réelle et necessaire de velleités ou de volontés subalternes. Je tacherai de donner à cette lettre toute la clarté dont elle me paroît susceptible.

Ma chère Diotime, à l'occasion de cette lettre j'ai relu plusieurs de nos lettres ecrites vers ces temps, car alors j'avois la coutume encore de garder copie de celles des miennes qui me parurent plus ou moins interessantes. Je vous avoue qu'elles m'ont singulierement frappées et je crois que leur lecture en frapperoit bien d'autres. Aussi la coexistence de deux têtes aussi richement en effervescence que l'étoient les nôtres dans ce temps, est une chose assez rare si je ne me trompe. Je ne connois rien de plus voluptueux, de plus picquant, ni de plus instructif qu'une lecture qui nous ramène, non par des exemples etrangers ou des ressemblances quelconques, mais directement dans les moments mêmes de notre plus riche existence. Ces moments, presents, je l'avoue, étoient

naturellement plus énergiquement sensibles, mais ce n'étoient que des lambeaux cousus ensemble, qui se succedèrent, tandis que cette lecture offre un tableau qui fait total, et où les plaisirs et les peines n'ont précisément que ce degré d'intensité qu'il le faut pour les rendre maniables pour ainsi dire, et objets de contemplation pour l'intellect.

Si nous eussions l'histoire de notre vie future sur cette terre, ce | seroit une lecture bien plus insipide que celle de l'histoire du passé. Si quelque bon prophète nous donna l'histoire de plusieurs siècles futurs, ce seroit un livre qu'une folle curiosité feroit acheter, mais que l'ennuy et le manque d'interet feroit bien-tôt perir dans les boutiques des droguistes.

Chère Diotime, ma tête qui n'est qu'une fluxion universelle dans ce moment, est hors d'état de vous developper ici ses idées. Il est heureux que je n'écris qu'à vous, car d'autres m'adresseroient leurs reponses aux petites maisons.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu, dont la sagesse et la bonté nous a caché pour jamais le futur, nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Vous aurez le Metastase, mais pas avec le Necker. Je vous ai dit que ce livre est condamné en France, et je ne m'etonnerois pas qu'il soit bien-tôt decrié par tout, ou comme mauvais, ou comme insipide comme de raison.



*Lettre 9.33 – 29 avril 1788*⁵

La Haye, ce 29 d'avril 1788 • N° 33

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 25 à l'heure indiquée par la nature, lorsque les chemins sont bons. Je suis ravi de l'heureuse influence de l'air de la campagne sur votre santé. Pour ce qui regarde l'inconvenient qui resulte de vos stations hors de la ville par raport à notre

5 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 141, p. 475-478.

commerce, il y auroit un moyen infaillible d'y remedier, sçavoir de repondre toujours à ma penultieme, en cas qu'elle exige une reponse, et alors l'accusation de la derniere se pourroit trouver à la fin, exprimée seulement par le mot Reçu. Ceci soulageroit encore une memoire agonisante pour laquelle une penultieme est deja un siècle passé, et remettrait d'ailleurs de la coherence et de l'ordre dans une correspondance entre des têtes aussi metaphysiques que les nôtres.

Vous me ferez un plaisir infini en me communiquant entre nous ce que vous pensez sur la tête et la philosophie de notre ami que vous sçavez.

Je suis charmé du retour du Grand Homme, sentant parfaitement ce que son voisinage est naturellement pour vous. Ma chère Diotime, depuis que vous m'avez rappellée ma | Lettre sur la Fatalité du 27 jan. 1776, j'ai lu et relu cette pièce en Aristarque, et comme je vous ai dit dernièrement je n'y ai pas trouvé de sophisme, mais elle et son sujet m'ont parus si interessants et si propres à indicquer distinctement les bornes de la metaphysique, que j'ai resolu de disserter un peu la dessus, ce qui demandera du temps, mais sur tout une attention très profonde. J'ai resolu d'y applicquer ma methode, dont je me suis toujours servi avec fruit, sçavoir de pousser tout raisonnement, toute demonstration, toute consequence aussi loin qu'elles peuvent aller, jusqu'à ce que j'arrive à l'absurde s'il se peut, et ensuite de retourner sur mes pas et de chercher les causes de ces absurdités, qui ne sçauroient être qu'aparentes s'il n'y a point de vice dans l'operation. Ces causes trouvées m'indicquent infailliblement le point où j'ai passé les bornes de l'intelligence et des facultés humaines.

Vous sentez bien, ma Diotime, que dans une lettre du volume de celle ci je n'entamerai pas une pareille besogne; pourtant en voici un echantillon raptim et un peu en desordre.

La lettre dit qu'une cause produit son effet sur quelqu'autre chose qu'elle-même, ce qui est vrai.

Il est evident qu'aucun present ne puisse agir sur un autre chose que sur un present, et que par consequent aucun futur ne sçauroit être consideré comme l'effet d'un passé. Ainsi il n'y a point de succession de causes et d'effets. Il faut qu'il n'y ait qu'une cause et un effet qui coexistent suivant la demonstration des fatalistes et celle de l'auteur. |

Il est facile de pousser ceci à l'absurde. Il l'est déjà (en apparence). Il faut donc qu'il y ait quelque vice caché, car les opérations sont bonnes. Il faut donc examiner 1° ces trois expressions cause, effet et suite d'événements.

Cause est ce qui produit un effet, et je ne saurois rien ajouter à ce qui en est dit dans la Lettre. Cause derive d'un rapport entre deux choses.

Effet n'est pas la suite de sa cause, il coexiste avec elle.

Suite d'événements n'est qu'un phénomène qui derive de la nature de la composition actuelle de l'homme.

C'est ici que commence à se développer la plus grande difficulté de toute la métaphysique, et qu'on ne sauroit vaincre parfaitement dans cette vie, mais dont il faut connoître la source.

Lorsque j'ai raisonné en pur métaphysicien sur la cause et l'effet, simplement comme cause et effet, sans les appliquer à des événements ou à des choses sensibles, il devoit bien en résulter la coexistence de toute cause et de tout effet. Raisonnement et conclusion qui doivent nous paroître bien absurdes, mais dont cependant la vérité se fait sentir à l'intellect exercé: je suis parvenu à une vérité réelle, mais que je ne saurois concevoir.

Mais pourquoi cette conclusion nous paroît-elle absurde sans l'être? C'est que je ne pensai pas que dans ces raisonnements sur des sujets aussi parfaitement simples, il ne s'agit que de la durée éternelle ou de l'espace | infini qui sont des unités, et nullement de distance ou de temps qui sont des nombres, et qu'ainsi l'expression de coexistence, soit local, soit temporaire, qui n'appartient qu'à temps et à lieu, et nullement aux unités de l'espace infini ou de la durée éternelle, ne sauroit être employé dans des cas pareils.

Le mot coexistence n'appartient qu'à notre catégorie présente, mais ne dit rien dans d'autres catégories que nous ignorons jusqu'ici. Ce mot suppose des non-coexistences, qui sont absurdes relativement à la durée une et éternelle, qui derive de la nature du Dieu Tout-présent.

Tout être borné quelconque dans l'Univers tient par son essence à la durée éternelle, mais par sa façon d'être, de sentir, de jouir, d'acquiescer des idées, des connaissances etc. il tient à succession, précisément puisqu'il est borné par tout ce qui n'est pas lui, et parcequ'il ne reçoit ses perceptions, sensations, et idées que par des moyens. Il n'y a que l'Être inconcevable et sans bornes pour qui tout

existe, et c'est une de ces verités où l'homme ne doit pas toucher à moins de se déclarer fôl.

C'est de cette maniere d'être amphibie de l'homme, par laquelle il nage dans la durée et rampe dans le temps, que derive cette confusion de cause et de suite d'évenements, et plusieurs autres choses apparemment encore.

Adieu, cherissime Diotime, que le Dieu Tout present nous benisse avec vos chères enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Pensez un peu s'il vous plait sur la difference enorme qu'il y a entre faux ou absurde, et entre verité inconçevable où l'intellect sain et bien exercé nous mène très souvent, même en geometrie.

Cependant ces deux choses ont été confondues bien des fois par les metaphysiciens, et ils ont jeté souvent des verites tres essentielles, quoiqu'inconçevables pour nous, comme absurdités, dont on auroit pu tirer peut-être un grand parti.

Lorsqu'un jour j'aurai de la tête et du temps, j'examinerai cette affaire. Je ferai toute une collection de ces verités inconçevables, et j'essayerai si en les composant je ne parviendrois pas à des nouvelles verités conçevables mais jusqu'ici inconnues. Je vois du moins que dans la haute analyse cela se fait avec le plus grand succes.

Dites moi si vous avez compris tout mon galimathias. |

Vous aurez les planches de l'Alexis françois la semaine qui vient.

Adieu.

Pardonnez moi cette lettre, qui exigeroit un Havikhorst pour explicateur, c'est tout dire. Vendredi aparemment je ne pourrai pas vous écrire.

Lettre 9.34 – 1 mai 1788

La Haye, ce 1 de may 1788 • N° 34

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 29 d'avril, et je ne vous fait ce mot que pour vous en marquer ma reconnaissance. Je souffre de rhume et de rhumatisme au dela de toute expression, et d'autant plus pendant le plus beau temps du monde et à la veille de la foire la plus brillante. Ainsi ne craignez pas de la metaphysique d'un être dont le physique est si precaire.

J'aurois dû aller demain avec le Prince et Camper passer deux jours à Haerlem, où on vouloit nous montrer la puissance de la plus grande machine electrique sans comparaison qui est dans le monde. Son etincelle simple et vierge telle qu'elle sort du verre des le premier mouvement, fait plus le Jupiter que la plus redoutable machine qui avoit parue jusqu'ici, armée de quarante huit bouteilles de Leide. Je crains que les hommes ne tourmentent à la fin à tel point la | nature, qu'un beau jour elle ne se fâche en reduisant ce globe en poudre, pour se debarasser de l'insolence des indiscrets et comment alors?

Je ne me rappelle plus mes questions au sujet de notre ami. En general j'étois desireux de sçavoir le ton actuel de sa philosophie, et s'il a fait quelque chose en mathematique depuis que nous l'avons vu chez lui.

Je veux mourir si jamais je vous ai soupçonné être sortie de la cuisse de Jupiter. Pour sa tête c'est autre chose. Je veux mourir si je sçai une histoire des prophetes et des corbeaux.

Pour le Necker, vous devez en jouir maintenant. Le Corps m'a proposé d'aller avec lui par Munster à Dusseldorff. Pour le present il est occupé à soigner l'impression de son livre, et à composer un index russe et françois, je ne sçai pas de quoi.

Adieu, ma toute chere Diotime, que Dieu nous protège avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης |

Couvert: A Son Altesse Madame la Princesse de Galitzin née Comtesse de Schmettau, à Munster en Westphalie

Lettre 9.35 – 9 mai 1788

La Haye, ce 9 de may 1788 • N° 35

Ma toute chere Diotime, mon amie. La raison pour laquelle je ne vous ai pas écrit l'autre jour est la meme qui m'empêche d'être de la partie de Haerlem avec le Prince et Camper: c'étoient des maux physiques et metaphysiques qui exigèrent des medecines des deux espèces. Les premieres ont reussies assez puisqu'une drogue guerit un autre qu'elle meme. Eclaircissons ceci. Posons exempli causa, que le quinquina fut susceptible de fièvre, le quinquina en guerissant tous les fiévreux n'en resteroit pas moins tremblottant dans son lit. La figure est un peu hardie, mais elle peint bien nos differentes philosophies individuelles, qui font souvent des merveilles sur les folies des autres, mais ne sont pour la plus part du temps pour leurs propres folies qu'un quinquina fiévreux. Je dis ceci seulement entre nous, pour dire que je ne me sens pas tout à fait guerit encore.

Le Prince et Camper sont stupefaits de ce qu'ils ont vu à Haerlem, et moi des echantillons d'effets qu'ils m'en ont apportés. A l'instant meme du mouvement des verres, le fluide | naturel produit en sortant du conducteur le bruit et les efforts d'une grande tempête. L'or coule au moment meme en gouttes liquides grosses comme de la dragée ordinaire, et puis se calcine, se vitrifie, etc. On n'a rien vu de semblable dans le monde. Il y pleut de lettres de tous les coins de l'Europe, avec des prières d'essayer telles ou telles experiences. Il semble que les professeurs preposés à cette redoutable machine ne la questionnent pas jusqu'ici avec toute l'avidité qu'une curiosité, coupable peut-être, exigeroit bien, et qu'ils craignent de sa part des reponses trop energiques et trop divines. Plus sages que l'orgueilleuse mere de Bachus ils se contentent d'un Jupiter un peu humanifié.

Je brûle d'envie de voir cette merveille de près, car il me paroît impossible, fait comme je me sens, que cette vue ne me donne ou des idées, ou des perceptions, ou de sensations bien au dela de notre cathégorie ordinaire.

Voir la nature de toutes les choses physiques qui nous entourent, que nous touchons, que nous manions, que nous caressons, que nous inhumons, porter dans son sein des forces si epouvantables qu'elles paroissent pouvoir la detruire elle même, indicque bien un Dieu qui la bride, et une force au dessus de tout effet. |

On dit que le temple oval, dans lequel cette prodigieuse machine est posée, et qui est très spacieux, est d'une architecture excellente, ornée en dedans d'une collonnade admirablement executée. Il a couté plusieurs cent mille florins.

Imaginez vous, ma Diotime, que le fondateur de cette fondation, qui regarde uniquement la physique, est un simple bourgeois de Haarlem, nommé Teyler, mort depuis huit ans, homme bizarre, meprisé et avare au dela de toute expression. Vous pouvez juger de ses richesses, non seulement que les curateurs, les professeurs et leur gens sont richement salariés, mais on a net par an *f* 60.000 pour acheter des machines et faire des experiences. Il n'y a point d'endroit au monde où la physique ait un tel hopital. Personne en Europe ne peut acheter comme eux, et Mr. Van Marum, le premier professeur, ami et disciple de Camper et tres grand physicien, est un homme pour epargner une année afin de donner cent mille florins d'une pièce curieuse. Aussi inspirent ils deja du respect et de la jalousie aux sociétés etrangeres.

Une autre fois je vous parlerai de la fondation à Middelburg, que Mr. Van der Perre, que vous avez connu premier noble de Zelande et qui est rien à cette heure, modifie actuellement lui même à ses propres fraix. C'est une toute autre etendue, et regarde toutes les sciences et principalement l'education. | Il m'ecrit qu'il y a actuellement deja 40 dames vieilles et jeunes, qui etudient les sciences exactes dans son palais, ce qui ne lui fit pas plaisir parcequ'il avoit fixé le nombre des femelles à 30. Cet homme simple, très poli, éclairé, mais un peu trop ce qu'on appelle devôt, à mon gré, puisque cela retrecit un peu son vaste plan, n'a point d'enfants et est fils unique d'un directeur general des Indes, qui lui a laissé bien des millions.

J'ai connu un bourguemaitre de Zierikzee qui s'appelloit Mogge, l'homme le plus avare dont l'histoire fait mention, qui fit un lég à sa ville de *f* 800.000 pour fonder une academie qui y subsiste depuis 16 ans.

Dans la seule Nord Hollande je pourrois vous citer vingt exemples de fondations pareilles, quoiqu'à la verité moins eclatantes. Vous connoissez en partie celle de Madame de Renswoude à Utrecht, à Delft et à La Haye, qui lui a couté pres de cinq millions.

On peut en conclurre qu'il n'y a point de nation sur la surface de la terre où les sciences soyent plus adorées et cultivées que dans cette Republique, et je ne

crains pas d'exagerer en disant que ce culte de Minerve occupe ici un fond de 80 à 90 millions.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

Voilà votre admirable lettre du 4, à laquelle je ne sçaurois repondre aucun mot à present.



Lettre 9.36 – 13 mai 1788 /

La Haye, ce 13 de may 1788 • N° 36

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pas de vos nouvelles depuis celles du 4 de ce mois, qui contient une justification ulterieure de l'identité des cuisses et des têtes parmi les dieux, système insoutenable à mon avis, à moins que cuisse et tête dise autre chose en langage olympique que dans le nôtre. Or cette supposition devient absurde lorsqu'on reflechit à mille traits d'histoire qui manifestent l'homogenéité reciproque de cuisse ou tête mortelles et immortelles, à laquelle nous devons la formation affective de tant de demi dieux et de heros.

Ainsi, ma Diotime, s'il en est temps encore, jetez l'heteroclite idée avant qu'elle devienne preponderante dans notre philosophie robuste.

Pour le livre du Prophète et du corbeau, je l'ai lu à la verité. Je n'y ai rien compris. Je n'en ai jamais dit du mal ni ne le ferai de ma vie. Ces sortes de livres il faut les respecter pour leur utilité, et pour la même raison il ne faut jamais tacher d'y decouvrir un sens ou un total quelconque. J'admire et benis ceux qui l'y trouvent. | C'est la pierre philosophale qui ne se manifeste qu'à peu d'adeptes. Lorsqu'on pense attentivement à ces sortes de livres, la possibilité saute aux yeux d'un pareil livre, qui ne seroit pas un tissu de lambeaux de toutes sortes de couleurs où la pierre philosophale se trouveroit tout préparé par tout, et dont l'utilité seroit par consequent bien plus universelle. Malheureusement cette reflexion n'a pu se faire qu'apres l'existence de plusieurs de ces livres, ce qui est

un peu tard. Mais heureusement ceux qui existent, suffisent du moins pour les bons. Que les mechants se fassent bons, chacun pourra se contenter du livre qu'il a et s'épargner les fraix d'un nouveau.

Ce que Socrate a dit du livre d'Heraclite m'a toujours donné un desir extrême de le voir. Le très petit peu qui nous en reste me fait penser qu'au lieu que Pytagore etoit obscur dans les choses par système, et puisque cela convenoit à son plan, Heraclite l'etoit dans ses expressions, à cause d'une ame très haute, et d'une tête trop riche, qui manquoit presque totalement de cette heureuse faculté qui sçait deployer avec aisance toute la magnificence de ses idées.

Platon lui meme est très souvent obscur et dans les choses et dans ses expressions par politique, mais lorsqu'il veut, vous sçavez ce qu'il sçait faire.

Je suis charmé que vous ayez Lucien (trois volumes in quarto s'entend); je le serai bien plus encore lorsque vous sçavez le lire | dans sa langue, et que vous serez stupefaite et indignée de l'inbecilité des modernes qui lui comparent un Rabelais, un Swift, et même un Fontenelle.

Il est mon auteur favori depuis plus de 40 ans. Il est infiniment éclairé. Il est plus grand dialogiste que Platon. Il est beaucoup plus fin satyrique qu'Horace et Boileau et Pope etc. C'est une tête qui se plie à tout. Il a presque tous les styles dans la plus grande perfection, et en cela il approche le plus de Platon lui même, qui les employe souvent avec moins d'aisance que lui. Enfin, dans l'art d'écrire, le plus beau siècle d'Athenes fournit très peu d'auteurs à côté de Lucien et de Gallien. Enfin il n'y a point de livre au monde qui contienne une plus grosse masse de bon sens. Enfin je ne dois pas parler de Lucien où je ne finirois pas. Cependant tout finit, ce que nous voyons par notre foire, dont le dernier rayon nous luit. Elle a été plus gaye que magnifique ou brillante. On m'y a vendu avec peruque, pour trois sols. Oh, lampe d'Epictète!

Je languis apres le dialogue de Seuthes ou du Monarque.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

Au premier jour je serai plus long.

Lettre 9.37 – 16 mai 1788

La Haye, ce vendredi 16 de may 1788 • N° 37

Ma toute chère Diotime, mon amie. C'est dans l'instant que je vien de recevoir la vôtre du 14. J'y vois avec peine l'homogeneité de nos maux. Mais ne prenez pas à la rigueur je vous prie toutes les incongruités que la folle petulance d'une plume sans frein et sans guide, repand de temps en temps à la charge de la philosophie divine. Lorsqu'elle veut bien faire la mechante, elle pulverise les maux. Souvent elle s'en amuse, les fait approcher, les repousse et s'en joue, mais lorsqu'un mal la fatigue un peu trop, elle met la pâtre dessus et l'écrase. Voila un langage mâle et digne de votre ecole, et quoiqu'un peu de vanité le decore, il y a du vrai cependant.

Une autre fois je me propose de vous donner quelque detail sur les grands établissements de Mad. de Renswoude, de Mr. Van der Perre etc. Aujourd'hui je ne le puis faute de temps.

Si vous allez voir Goëthe à Weymar, je vous supplie de m'en avertir auparavant. |

Si j'allois vous etaler les fôlles idées dont ma tête est remplie depuis une quinzaine de jours et plus, cela ne vous amuseroit guere.

Il y a un riche Anglois qui a demeuré longues années à Bengale etc. Il est venu en Angleterre à cause de l'affaire de Hastings, son ami, et ici, pour intenter un proces à une Hollandoise indienne. Ces deux personnes se disputent quelques *f* 100.000. Ils ont commencés leur proces par se faire mettre reciproquement en prison, la dame à Amsterdam, et lui ici. Comme je le connoissois et qu'il etoit beaucoup connu de Harris, d'Aylva, etc. je lui fais des visites de charité dans sa prison, quoiqu'il soit dix fois plus sourd que moi. Il a de l'esprit, même du genie, il est assez éclairé et paroît posséder à fond les langues persane et indienne. Il a nombre de manuscrits persans etc. Il a un plan pour expliquer l'astronomie, la chronologie et l'histoire de ces peuples, qui me paroît assez ingenieux, et qu'il compte de publier. Je lui dois certainement une connoissance plus intime avec les Vischnou, les Brama, les Chîven, etc que ci devant. J'ai un peu plus d'astronomie que lui, et de ce côté je pourrois lui être utile. J'apprend dans l'instant qu'il sera chargé et qu'il a dit à d'autres que si je voulusse m'engager à le voir trois fois par

semaine en prison, il s'engageroit à y rester six mois. Je suis fâché qu'un homme qui a autant de sens que lui, | se choisisse une marotte aussi miserable pour objet de ses etudes. Cependant il me paroît trop tard et trop cruel de l'avertir, que prouver geometriquement que des extravagances palpables sont extravagantes dans le fond, n'avance pas d'un pas dans la vraie philosophie.

Ce que j'ai appris de plus essentiel en hantant Mr. Halleth (c'est son nom), c'est que Pytagore paroît avoir beaucoup plus profité pendant son long sejour aux Indes qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Adieu, ma toute chere Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Je suis très sensible au souvenir du Grand Homme, et je vous supplie de lui faire agréer mes respects.

Le Corps et Camper soupent chez moi aujourd'hui.



Lettre 9.38 – 20 mai 1788

La Haye, ce 20 de may 1788 • N° 38

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je suis fort éloigné de pouvoir vous écrire une longue lettre. C'est le bout du monde que je puisse vous écrire un mot. Chacune des circonstances qui me l'empêchent est une petite chose peut-être, mais collectivement elles composent un mont Atlas.

Dans peu de jours tous mes amis seront partis et je serai veuf, seul vis à vis de moi même, c'est à dire vis à vis de peu. C'est alors que je pèserai mes possibilités et m'en formerai un état positif dont vous aurez le plan d'abord.

Je suis fort étonné de ce que ma Diotime ne sauroit se faire une idée de la possibilité d'un livre universellement utile, tissu de mains humaines. S'il y en eut un de main divine, nous le saurions tous par coeur depuis des siècles, puisque certainement ce seroit un chef d'oeuvre de coherence, d'harmonie, de bon sens et de clarté. Il parleroit cet idiome des temps avant la grosse tour, mère féconde des

miserables jargons actuels qui nous tourmentent et dont l'essence preciaire depend du bon plaisir et de la sagesse des litterateurs et des academies. Il seroit inpos|sible que l'homme A put dire à l'homme B: Tu ne comprends pas cela, moi je comprend. D'ailleurs l'impossibilité qu'il existe un pareil livre ecrit reside dans la possibilité qu'il y ayent des aveugles.

Vous sentez bien, ma Diotime, que le livre humain dont il est question entre nous, doit être calqué sur les attributs naturels et necessaires d'un livre divin dont nous venons de parler, et apres cela vous sentez que l'homme ayant devant les yeux un exemple ideal aussi vrai, pourra en approcher par l'imitation à mesure de ses lumieres.

Nous parlerons une autre fois de cela, car pour le moment cela ne se peut.

Vous sentez bien, ma Diotime, que nos larmes à l'occasion du deces du Prince Louis commençent tout doucement à sécher. Cette mort tire le Prince d'Orange d'horribles enbaras.

Je ne vous parle pas de politique car cela devient une mer sans fond, sans flux, sans vent determiné, et dont quelque Æole apres boire semble se jouer au hazard. Pour notre Republicque, elle commence à prendre de la consistance pour la premiere fois de sa vie. Pour les François, il paroît qu'une juste providence va tenir chez eux un lit de justice vigoureux.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous protège avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 9.39 – 23 mai 1788

La Haye, ce 23 de may 1788 • N° 39

Ma toute chere Diotime, mon amie, je n'ai qu'un instant pour vous ecrire d'une main qui ne marche plus qu'en tortue. Si cela dure, je serai obligé de me créer un style tellement spartiate et d'un ton d'oracle, que la plus clairvoyante posterité y trouvera une rude besogne.

Je vien de recevoir la vôtre du 19 avec l'article de Leyde. Je n'ai rien sçu de l'opération qu'on alloit faire sur la personne de Janssen, sans quoi j'y aurois été sans faute. D'ailleurs à ce qu'on m'a dit, Janssen connoissoit la lumiere depuis sa naissance, mais ne voyoit pas distinctement, ce qui diminue au moins de 99 /100 l'importance du cas pour les psychologues. A vous dire vrai, ma Diotime, supposons qu'un Saunderson, philosophe et penseur, eut été susceptible d'une semblable operation, et l'eut subie, je ne crois pas que la psychologue ni le patient lui même y eussent puisé de grandes lumieres pour la connoissance du riche composé de l'homme. Supposons même qu'un Saunderson eut pu se conserver une ombre de tranquillité pendant le bouleversement total de | toutes ses idées et de toutes ses sensations (desordre incomparablement plus grand que celui qui accompagneroit chez nous l'aspect de la destruction réelle de l'Univers que nous connoissons), il auroit pu peut-être y apprendre quelque chose pour lui même, mais le manque absolu de signes analogues à sa sensation, et en même temps communs avec les autres hommes auroit rendu toutes ses observations internes parfaitement inutiles pour nous. Je vois en songe un poinct de lumiere cent mille fois plus vive que celle du soleil, j'y entend un son, un accord cent mille fois plus beau que tout ce que j'ai entendu de ma vie; quoique je parle la encore de choses qui par leur nature nous sont également familiares à nous tous, je ne sçaurois jamais parvenir à donner à d'autres une idée adaequate de ces sensations.

Je ne doute pas où l'etat où l'homme se trouveroit pendant quelque temps apres l'opération, soit parfaitement analogue à celui de tout homme bien conformé pendant les premiers temps apres la mort, car apres chaque developpement de l'homme je m'imagie qu'il trouvera une espèce d'enfance, qui enrichit éternellement son total.

Adieu, ma chère unique Diotime, que le seul Dieu benisse et favorise nos developpements successifs.

Σωκράτης

Bientôt j'aurai plus de temps à manifester mon zèle à vous écrire.

Lettre 9.40 – 27 mai 1788

La Haye, ce 27 de may 1788 • N° 40

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous écris ce billet par la seule raison que je ne saurois vivre sans vous écrire, sans quoi mon silence trouveroit d'assez justes excuses dans l'accablante chaleur qui nous enerve, dans l'insipide occupation que nous donnent les gens qui font ou reçoivent des adieux, et dans l'état d'une main qui ne tient plus à la tête agonisante qui devoit la gouverner.

Dans peu de jours La Haye sera deserte. Dans peu de jours St. Priest arrive pour peu de jours. Je compte que le message dont il est chargé sera digne de la tendresse eternelle que sa Cour nous porte depuis près d'un siècle et demi. Il ne me paroît pas impossible qu'une cruelle guerre en soit le resultat.

La France se trouve dans un etat fort curieux. Elle n'a plus dans elle ni de quoi se detruire, ni de quoi se redresser. Je parle de la monarchie aussi bien que de la nation.

Elle n'a pour soutenir l'ombre de sa puissance relative que sa merveilleuse dexterité à nuire aux autres. C'est precisement en quoi consiste l'affreux bien-être du diable.

Mais je sens que j'ai un tant soit peu de l'humeur. |

Le riche Comte de Lijnden de Voorst, que vous avez connu et dont la femme est une Noordwijk, est mort à 72 ans des petits verôles qu'il craignoit toujours plus que la mort. Mlle de Rheide, sa fille adoptive, pauvre comme vous le savez, aura tout. Il n'y a qu'un an qu'il fit cadeau à cet aimable enfant à son jour de naissance d'une seigneurie de f 10.000 par an. C'est cet enfant qui lui a communiqué la maladie.

Adieu, ma toute chère Diotime, je ne puis plus écrire, ma main est aux abois. Que le seul Dieu nous protège avec tout ce que nous aimons.

Σωκρατης

J'ai ici un professeur de Brunswijk, Stuve. Le connoissez vous?

Lettre 9.41 – 30 mai 1788

La Haye, ce 6 de Targalion 1788 • N° 41

Ma toute chère Diotime. Si jamais il est decent de faire parade de la sagesse, cela l'est certainement dans ce jour si sacré qu'elle-même apparût à la terre sous la figure du saint fils du Phaenarète. Mais si jamais il est decent de faire l'homme vrai et modeste et de ne pas afficher des talents qu'on n'a pas, il l'est certainement à ma fôlie de se taire le 6 et le 7 de Thargelion. Sanctifier les noms de Socrate et de Platon vous appartient. Je me borne à faire en cachette les libations les plus devôtes pour me rendre leurs olympiques mânes propices.

Il y a aujourd'hui 2260 années depuis l'incarnation du premier. Dites moi, ma Diotime, quels pas les hommes ont-ils fait dans la sagesse vraie et maniable depuis que cet être nous fut donné comme antidote aux venins de la lune? Pas un seul que je sache.

Voilà votre exellente lettre du 23. Je suis obligé d'y repondre, mais pas aujourd'hui. En attendant pensez à l'homme de ce jour et à l'intelligibilité et la coherence de son langage. Cela vous prouvera du moins la possibilité du livre que j'avois en vue. |

Ma toute chère Diotime, le Corps m'a dit qu'il comptoit être le 10 ou le 12 à Munster. Demain il part pour St. Simon, puis à Rosendaal, à Loo etc. De chez vous il va à Dusseldorff et puis à Aschaffembourg etc. etc.

Sans obstacle inprevu et sous vos bons plaisirs, je partirois d'ici entre le 12 et le 15. J'accompagnerois le Corps à Dusseldorff pour y rester un couple de jours, et puis après je reviendrois chez mes penates, où je dois être un peu avant le retour de la Cour. Je vous supplie de vouloir me donner votre avis la dessus et de modifier ce projet en cas qu'il vous agrée, à votre fantaisie, le plus tôt possible.

Mad. de Perponcher entre chez la Princesse Louise comme Grande Maitresse. J'ai demandé au Corps comment il etoit avec elle? Il me repondoit: Mais nous sommes toujours bien ensemble, et cela d'un ton admirable pour les amateurs des riches compositions.

Je vous ai dit que j'avois eu chez moi un prof. de Brunswijk, Stuve. Il est proposé à ce qui a rapport à l'education dans cette ville etc.

Il est parent d'un Mr. Campe qui est je ne sçai quoi, mais entr'autres grand libraire. Il me parloit de la reinpression de mes ouvrages avec chaleur. Je lui ai dit que cela ne se pouvoit faire qu'avec beaucoup d'additions etc., et que d'ailleurs cela ne dependoit pas de moi. Je crois que cela suffisoit pour empêcher Mr. Campe de l'entamer | à notre insçu. Nous en parlerons.

Il me parla d'un livre de Mr. Zimmerman, tellement à la charge de Leusschenring, que celui ci seroit obligé de tuer l'autre ou de vivre comme le rebut de la societé. Cette expression me frappa dans la bouche d'un homme aussi doué que me le paroit Stuve. Il connoissoit assez Leusschenring, qui est actuellement à Berlin, et m'en raconta des anecdotes tres conformes à tout ce que je sçai de cet homme, qui est certainement singulier, mais pas fripon.

Je vous supplie, ma Diotime, de repondre à celle ci le plus tôt que vous le pourrez, et de me marquer exactement vos convenances.

Vous ne me dites pas un mot du livre de Necker; cependant je suis très curieux de sçavoir ce que vous et le Grand Homme pensez la dessus.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

Enfin tout est parti. La Haye est vuide, par consequent il n'y a plus d'Univrs. C'est assez le style d'un Badeau de Paris comme j'ai eu l'honneur d'en voir, gens sages et eclairés tant et plus.



Lettre 9.42 – 3 juin 1788

La Haye, ce mardi 3 de juin 1788 • N° 42

Ma toute chere Diotime, mon amie. Il sera inutile de vous peindre les inquietudes que m'a causée la votre, que je vien de recevoir, et que je vous renvoye. C'est la premiere fois de ma vie que je souhaite que vous ayez été negligente à mon egard le 30 de may, jour de naissance de Socrate. Cependant comme heureusement j'ai toujours de quoi me flatter que vous m'avez escrit, je

suis forcé de supposer que ma lettre se trouve dans d'autres mains, et des lors mon imagination monstrueuse et sans frein, voit tous les inconveniens possibles qui sçauroient resulter d'un tel accident, à la fois. Ainsi je vous supplie, en me donnant du vrai au plus tôt, de detruire cette immensité de possibles qui me tourmente. Un mal, quelque grand qu'il soit, pourvu que je lui voye un contour déterminé, ne me terrasse pas. J'ai un intellect qui sçait mettre plus ou moins d'ordre parmi des idées distinctes. Mais lorsque l'indeterminé s'empare de ma vaste imagination, je suis comme un enfant dans la nuit, qui voit des revenants et des spectres de toute espèce. |

Je suis horriblement enrhumé. C'est ma faute et celui du froid picquant qui vient de succeder à une chaleur exessive. Je n'ai pu resister à l'envie de suivre le phenomene qui me frappa tellement il y a cinq ans. Je parle de l'homogeneité etonnante de l'atmosphère. Elle est plus parfaite encore qu'alors. Tous s'y dissoud aussi completement que l'or dans la bonne aqua regia. Quelque temps qu'il fasse, la transparence est totale et toute sensation d'un milieu disparoit. De temps en temps la couleur de l'atmosphere est un peu laiteuse ou chalcedoneuse, comme celle de la belle cornaline blanche, mais sans que la pellucidité absolue en souffre le moins du monde. Lorsque le soleil paroît subitement apres avoir été couvert d'epais nuages, il se manifeste des ondulations un peu plus courtes qu'à l'ordinaire, mais la transparence reste pure et intacte.

Ces observations ne peuvent se faire que par les opticiens grands praticiens, munis d'instruments excellents, et ce n'est proprement qu'à leurs yeux que l'importante singularité de ce phenomene se developpe. Si un de ces hommes eut le loisir et les occasions de joindre à ces observations quelques experiences chimiques et acoustiques requises, je ne doute pas où nous verrions plus clair dans ce que c'est que l'organe de l'ouïe, dans ce que c'est que l'air, l'aether, et en general dans ce que c'est qu'un fluide quelconque. Et alors je ne desespererois pas que l'homme parvint | bien tôt à tracer la borne precise de cette partie de la physique, qui est de la competence de ceux de ses organes actuels, qui ont un exterieur et des tuyaux. Cette operation faite, l'homme seroit delivré apparemment de cette folle ardeur pour faire des recherches inutiles par leur nature, il apprendroit à connoître distinctement les directions possibles de ses tentatives, et parvenu enfin par la à voir ses vrayes colonnes d'Hercule, son

activité naturelle le fera retourner sur ses pas, et trouver des occupations plus fécondes en perfectionnant/corrigant son passager et triste état sur cette terre.

Je crois vous avoir dit que j'avois des nouvelles d'Angleterre qu'on y étoit très persuadé que la France nous chercheroit noise à tout prix, ce qui paroît inconçevable dans l'état critique où elle se trouve elle même. Cependant la chose paroît vraie.

Avant hier au soir St. Priest arriva ici. Caillard, secrétaire d'ambassade étoit allé le prendre à Rotterdam, ayant ses gens ornés de cocardes d'orange comme de raison. L'ambassadeur leur fit d'abord quitter ces cocardes et vint à La Haye avec une grande suite, dont personne étoit décoré à la mode du païs. Le peuple s'attroupa devant l'hotel, mais la hardiesse de l'officier de la ville parvint cependant à le disperser. Aujourd'hui des l'aurore la foule y reparut en chantant des chansons d'Orange et huant les François. Les gens de l'ambassadeur en superbe livrée défendirent au peuple de chanter la, et d'y porter la couleur favorite. Ils eurent l'insolence même de se promener par la rue en bravant une populace qui n'entend pas raison. Plusieurs ont eu déjà bien chaud. On les a hués et jettés avec des ordures. La foule augmente à tout instant. On vient me dire qu'un détachement de la garnison y est arrivé, mais trop foible pour tenir contre une multitude, depuis long temps exercée à manier les pierres avec succès, même contre des soldats, ce qu'on a vu encore il n'y a que 5 semaines.

Si Mr. l'Ambassadeur n'eut pas des ordres précis, il faudroit douter des facultés intellectuelles qu'on lui attribue. Notez qu'il se propose d'aller en peu de jours à Amsterdam, où il trouvera des Van Berkel et un tas d'autres de cette farine.

Je vous écris ceci pour qu'en cas qu'il vous viennent des nouvelles intéressantes de ces contrées, elle ne vous surprennent pas.

Ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

P.S. J'ai envoyé encore chez le Prince pour sçavoir s'il y avoit eu des lettres pour lui dimanche passé de la Westphalie. Il n'y en avoit pas. Le Prince est parti d'ici samedi à neuf heures du matin.

Lettre 9.43 – 6 juin 1788

La Haye, ce 6 de juin 1788 • N° 43

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je possède le livre de Jordan Bruno et je vous l'envoie aujourd'hui par Amsterdam. C'est un livre extrêmement rare et réellement curieux. Je vous prie de le garder pour vous. L'auteur est sans contredit l'un des beaux génies de son siècle. S'il eut vécu parmi nous dans la jouissance de nos lumières, apparemment eut-il fait des merveilles, au lieu de se faire brûler à Rome comme impie, ce qui arriva l'an 1600.

Descartes et Spinoza ont bien étudié cet auteur sans le nommer. Nos gens contemplatifs doués d'un peu de génie et doués d'esprit, y trouveroient encore à glâner.

La Cena de la Ceneri du même auteur, imprimé en 1580, et son Spaccio de la bestia trionfante, imprimé en 1594 à Paris, sont plus rares encore et je les ai vu vendre à *f* 180, quoique moins intéressants que le livre De triplici etc.

Je compte que c'est pour Jacobi que vous le recherchez. |

Je partirai d'ici aussi tôt que je le pourrai, mais il me sera bien difficile de précéder le Prince, étant fort occupé. J'aurois dû achever quelque chose avant le départ de notre députation, mais cela m'a été impossible. Ainsi il faut me l'envoyer dans quatre jours. Vous sçavez le jour de mon départ aussi tôt que je le sçai.

Vous sentez bien, ma Diotime, que je languis beaucoup après la vôtre de dimanche prochain, et vous sentez pourquoi.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Les gens de l'ambassadeur de France sont assez intacts jusqu'ici, mais je crois qu'ils seront obligés cependant à se décorer de leur couleur de revolte.

Lettre 9.44 – 10 juin 1788

La Haye, ce mardi 10 de juin 1788 • N° 44

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai point de lettre de vous, ce qui me met dans un embarras extrême. Il se peut bien, et je l'espère, que vous, sachant que la lettre mal adressée ne sauroit produire aucun inconvénient, ce que Dieu veuille, vous vous riez maintenant de mes peines. J'en ferois tout autant peut-être si je me trouvais dans un cas pareil. Mais vous sentez que moi, me trouvant dans l'ignorance absolue de l'état de cette affaire, je puis supposer et même avec beaucoup de raison, qu'elle puisse produire des suites très difficiles à réparer. Ainsi je vous supplie de me donner le plus tôt qu'il vous sera possible des lumières quelconques, ou qui me tranquilisent, ou qui me fassent voir clair du moins; car avant ces lumières je ne saurois fixer le jour de mon départ. Comme ce jour de poste là, il n'est arrivée aucune lettre pour le Prince, je compte que celle qui tenoit à moi lui sera arrivé à Rosendaal, ou chez St. Simon. |

J'ai une fièvre continue depuis quatre jours, qui m'incommode et m'affoiblit, mais qui ne m'empêche pas de sortir en voiture. Je me flatte d'un prompt rétablissement comme voué à la sagesse de Camper. Il part demain avec le Grand Thésaurier pour saluer le Roy, mais samedi il sera de retour.

Vendredi passé le chasseur de St. Priest, cocarde blanche, fut assailli par des enfants, à coups de pierres à ce qu'on dit. Il tira son sabre et coupa un bras à un garçon de 13 ans, et en blessa deux autres encore, dont l'un atteint dans le côté des convulsions continuelles et est mourant. Le chasseur qu'on dit Hollandois, et ci devant de l'illustre Vrijcorps, se sauva heureusement des mains de la police qui se mit à ses trousses, peut-être pour le délivrer et prévenir un éclat. Un seigneur étranger se trouvant là comme observateur, m'a dit que sans la prudence et le bon ordre des troupes et de la police ensemble il ne seroit pas resté pierre sur pierre de l'hôtel du Gaulois. Il a présenté des mémoires et on lui a répondu sans bassesse. Samedi il a envoyé un courrier à sa Cour. Son bagage est emballé. Il a fait quitter la livrée à ses gens, qui depuis paroissent aussi peu que leur maître et les siens.

Il a dit que son séjour ne seroit pas long. Je le crois, et je crains qu'il le sçavoit très bien d'avance. |

Je ne conçois plus les François. Le rôle qu'ils viennent de jouer avec nous étoit conforme à ce qu'ils ont fait de tout temps, et digne de leur sagacité trop célèbre, mais de vouloir s'attirer une guerre qui ne sera pas de paille, uniquement pour couvrir la honte de ce qu'ils ont fait à la face de toute l'Europe, et cela dans la situation où ils se trouvent, me paroît un acte de gens à qui la tête tourne. Jugez avec quelle animosité et avec quel plaisir les Anglois et les Hollandois ensemble combattront ces forces navales des François, tandis qu'en dedans ils auront bien de la peine à conserver leur constitution despotique.

Je voudrois que l'ambassadeur fut déjà parti sain et sauf avec les siens, car il est trop précieux de conserver encore aux hommes ce petit brin de droit des gens qui leur reste, et qu'ils tiennent je ne sçai presque plus d'où.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 9.45a – 13 juin 1788

La Haye, ce 13 de juin 1788 • N° 45

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la vôtre du 9. Dieu soit loué, car elle me delivre de grandes inquietudes. Je n'ai qu'un mot à vous ecrire. Je compte de partir d'ici mercredi 18. S'il y eut quelque changement à mon voyage j'écrirai mardi. Si non, je n'écris point. Si en venant je passe par Xanten j'irai voir mon compatriote Paauw, qui vient de donner un ouvrage sur les Grecs sur lequel je dois lui parler. La celebrité de l'auteur fera goûter ce livre universellement, mais quoique j'aime les Atheniens autant et plus que lui, j'ai peine à souffrir qu'on traite les Spartiates et Lycurgue avec autant d'humeur que Mr. Paauw vient de faire.

J'apporterai le livre qui est au Prince. Je voudrois pouvoir apporter à vous et à Mr. de Furstenberg avec la même facilité un étranger qui se trouve ici, et qui me quitte demain à mon très grand regret. C'est le Comte de Miranda, Espagnol. Je

n'ai pas vu d'homme plus universalement éclairé, ni qui ait tant vu, ni qui ait mieux vu. C'est une ame | belle, vraie, droite, et vigoureuse. Nous en parlerons.

St. Priest attend demain son courier de retour et puis il part. Sa conduite pendant son petit séjour ici n'indique pas un homme de grand sens, à moins qu'il ne soit esclave absolu de l'imbecilité de sa cour. On l'a traité ici parfaitement comme il faut.

Nous voila apparemment en guerre ouverte avec l'Espagne. Cela sera trois guerres dans huit ans de temps sans compter la guerre civile la plus dangereuse de toutes.

Adieu, ma toute chère Diotime, que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης |

A Son Altesse Madame la Princesse de Galitzin née Comtesse de Schmettau, à Munster en Westphalie



Lettre 9.45b – Sans date et sans numéro, été 1788

Enschede, dimanche à midi

Ma toute chère, unique et divine Diotime. Quoiqu'il soit très incertain quand celle ci vous parviendra, je dois vous écrire ce mot. Grâce à Dieu je me trouve beaucoup plus de force que je n'eu ôsé esperer apres une course des plus rapides et des plus fatigantes, et tellement qu'à trois heures je continue mon chemin pour passer la nuit à Delden, et d'y chercher du repos. Demain je pousse à Deventer, apres demain jusqu'à Utrecht, et mercredi à La Haye.

Ma foiblesse paroît plus diminuer qu'augmenter par la fatigue, et je dirois presque la meme chose de la chose principale. Ce qui me manque c'est le vrai appetit et le sommeil, mais comment y aspirer en courant comme je fais.

En passant à Gronouwe, le maitre de poste que je connois, me dit qu'il logoit dans sa maison deux chéfs frisons proscripts qu'il me nomma. Je fus | charmé de n'avoir pas vu ces miserables. S'ils m'ont vu je l'ignore, mais décoré d'orange

comme je l'étois, j'avois une foule de spectateurs. Il ajouta qu'il en avoit eu jusqu'à trente un.

Mr. Chavet vous aura dit la façon toute pleine de tact de laquelle le maitre de poste à Maxhaven nous a reçu et traité. Il faut que j'avoue que c'est un jeune homme bien né et bien élevé.

Adieu, ma toute chère et unique amie, que le Dieu Tout Puissant vous benisse avec vos admirables enfants et votre Illustre Ami.

Σωκράτης

J'attends pour seur une lettre à La Haye, jeudi prochain.



Lettre 9.46 – 11 & 12 septembre 1788

La Haye, ce jeudi le 11 de sept. 1788 • N° 46

Ma toute chère et unique Diotime, mon illustre amie. Dieu veuille que je reçoive ce soir des nouvelles favorables de votre santé!

Je suis de retour ici depuis hier. Vers les quatre heures apres midi j'arrivois de Woerden, apres un voyage de cinq jours, dont je vous decirois l'ennui et la fatigue s'il n'avoit plu à la providence adorable de nous consacrer plus ou moins tous les deux à l'auguste philosophie. J'ai trouvé à tous mes gîtes tout l'accueil que j'aurois pu desirer, etant reconnu de tous les maitres de poste sur ma route. Actuellement je me trouve un peu moins foible que le jour que je suis parti de chez vous, ce qui m'étonne moi meme apres une course pareille. Dans la voiture l'incommodité principale m'a assez peu incommodée, mais les nuits etoient mauvaises en tout sens. La nuit passée j'ai dormis à plusieurs reprises assez, mais pas encore de la bonne façon. L'incommodité en question est certainement diminuée. Les jambes qui etoient horriblement enflées pendant le voyage, sont maintenant presque totalement desenflées, et aussi belles que jamais. |

Je n'ai trouvé aucun de mes amis à La Haye, excepté mon cher Lichtenberg. Mad. Meerman est à Leyde à ce que je crois. Elle a perdu sa belle mère, ce qui

lui donnera bien des occupations. Je sçai qu'elle a reçu votre lettre et qu'elle a écrit en consequence au Grand Thesaurier, mais j'ignore si elle vous a repondue.

Le Grand Thesaurier est allé pour quelques jours à la campagne pour preserver sa precieuse santé. Il revient dans peu de jours.

Tous mes parents sont loin d'ici. Mad. Nagel est très bien arrivée à Harwich. Harris est pair d'Angleterre et revient encore ici. Mon cher Camper est allé à Amsterdam pour des affaires pressantes, apres m'avoir laissé des marques non equivoques de sa tendre amitié. Il revient mardi, à moins que je ne le fasse revenir, et dans ce cas il partira à vue d'ordre. Etant comme je suis, je me contenterai des medecines de mes medecins de Munster en attendant. Je mange avec un peu plus d'appetit, mais le goût est encore faux et en desordre sur tout pour le vin. Je prend un peu de Laudanum liqu., pour arretter quelque diarrhée qui se manifeste.

Voila jusqu'ici l'histoire de mon etat. Si j'ai encore à ajouter quelque chose, je le ferai demain. |

Adieu, reine de l'amitié. Lorsqu'un homme possède 3 ou 4 amis dans le monde, il possede plusieurs millions. Je ne parle pas seulement des moments où il jouit de leur efficace, mais dans tout autre. Son ame se sent tenir à l'Univers et s'y repose. Il me paroît impossible qu'un homme qui n'a point de tels amis, puisse croire que fort theoretiquement à l'existence d'une Providence Divine, et il me paroît incontestablement vrai que l'amitié est la revelation la plus active et la plus palpable à laquelle l'humanité puisse pretendre, du moins dans cette categorie.

Adieu, que le seul Dieu vous benisse avec vos admirables enfants et votre illustre Ami.

Σωκράτης

La Cour sera ici la semaine prochaine pour assister à la fête de l'anniversaire de la Revolution. Elle sera celebrée ici le matin dans la grande eglise avec une musique dont il n'y a point d'exemple ici. Toute la course de la Cour n'a été qu'un tissu de fêtes.

Vous sentez bien que fait comme je suis à present, une heure de conversation avec Lichtenberg ne sçauroit me mettre au fait de l'etat de nos affaires, mais à vue de païs elles sont d'une bizarrerie sans

exemples. D'un côté les jouissances les plus hardies et de l'autre des machinations visibles. Quand est-ce que la médecine apprendra à la politique que saigner peu et à temps épargne beaucoup de sang et souvent même la vie! |

P.S. Mon Dieu quel paquet que je vien de recevoir et que j'ai eu presque pas le temps de lire un peu à tête reposée.

Dieu soit loué que votre santé si précieuse se remette. Je ne saurois vous dire de quelle façon m'affecte l'histoire du domestique. J'ai pris le parti de me taire parfaitement pendant deux ou trois jours, étant un peu foible encore. En attendant j'employerai tout ce que ma sagesse pourra me suggerer pour mener cette affaire pour le bien de cette pauvre fille le mieux que je le pourrois. S'il ne me contente pas, par tout où il sera ou se trouvera, je trouverai le moyen de perdre ce scelerat. S'il me contente, je tacherai de lui faire du bien pour l'amour de cette pauvre creature que je ne me rappelle pas.

Vous sentez, ma Diotime divine, ce que j'ai dû sentir à la lecture de Mad. Meerman. Je vous renvoie ses lettres. Je ne rougis point de vous faire connoître celle que j'ai osé nommer souvent Mon amie jusqu'à vos pieds. Si vous me demandez si j'ai encore à vous présenter une ame de cette trempe, vous connoissez beaucoup trop l'humanité et les hommes pour savoir ma reponse.

Mille grâces de la belle silhouette. J'ai baisé avec delice le beau camée que je tien de vous. J'ai écrit une longue lettre à Camper. Je suis beaucoup plus fatigué que de tout le voyage. Quel contraste de sensation. |

P.S. Le 12, matin. Ma nuit a été un peu plus mauvaise que de coutume, ce que j'attribue à ma vie trop sédentaire de hier, à la fatigue de faire deux lettres, et aux fortes sensations qui derivoient de votre paquet. Je puis bien mettre mon miserable dans la rue en chemise, mais cela ne guerit pas la malheureuse. Il le meritoit assez de moi, car ce garçon étoit changé pendant les dernières six

semaines de voyage d'une façon que je ne pouvoit concevoir et qui me le rendit insupportable.

Enfin je me tairai 3 ou 4 jours, 1° à cause de ma foiblesse, et 2° etant indeterminé encore sur le meilleur parti pour la fille.

Jusqu'ici je crois que je commencerai par la douceur, pour examiner s'il y a quelque germe de vertu dans le rustre. Cela etant je ne desespère de rien. Il ne sçauroit feindre avec moi ni me tromper, car son grand fonds est cette bêtise qui caracterise l'esclave né d'Aristote. Si ce principe n'est pas corrompu, on peut faire de ces gens de très bons domestiques du plus bas etage, et même d'exellents soldats pour les armées modernes.

Adieu, ma Diotime, je n'en puis plus, dans l'occasion renvoyez moi mes lettres de Daphne.



Lettre 9.47 – 18 & 19 septembre 1788

La Haye, ce 18/19 de sept. 1788 • N° 47

Ma toute chère Diotime. Dieu veuille que celle ci vous trouve en parfaite santé de retour de votre partie de chasse.

Tous les jours j'ai commencé à vous écrire, mais tous les jours la multiplicité des matieres et mon extreme foiblesse ont interrompu mon travail. D'ailleurs mon etat etoit assez triste, trouvant tous mes amis absents, et etant obsédé nuit et jour du crime du scelerat qui me doit servir encore. Cette idée dans la disposition où je me trouvois etoit si affreuse que je n'avois plus aucun moment de moi ni jour, ni nuit, et si je n'étois parvenu, je ne sçai comment, à jeter pour quelques jours cette idée si horriblement preponderante, j'aurois succombé infailliblement. N'en parlons plus pour le present, je vous conjure.

Mon cher Camper n'est arrivé qu'avant hier apres midi, et depuis ce moment il ne me neglige pas comme vous sentez. Il n'avoit pas cru que j'eusse fait ce voyage. Il etoit rude à la verité, mais je me felicite cent fois de l'avoir entrepris, car les chaleurs passées, la chose auroit été impossible. Voici comme Camper me trouve:

1° d'une foiblesse extrême, que personne ne concluroit des caracteres de cette lettre. 2° sans aucun vestige de fièvre. 3° sans aucune materia peccans dans le corps. Il en conclut, qu'il faut quitter le chin china, dont il n'est plus besoin contre une fièvre qui n'existe plus, et qui demande à être pris dans une trop grande quantité pour servir seul de fortifiant, qu'il faut chercher sur tout le fortifiant dans la bonne et solide nourriture et dans tout ce qui est vineux. Le mal est c'est que tous les mets, tous les fruits, tous les vins me degoûtent presque tous. Cependant j'ai mangé aujourd'hui du jambon qu'il m'a envoyé avec quelque plaisir. Enfin l'appetit reviendra avec le temps, mais il est triste de voir d'un côté un medecin aussi adorablement facile et de l'autre un patient auquel tout repugne. Pour le mal principal, les bains d'eau froide avec de l'esprit de vin, des fumigations etc. le diminuent au moins.

Comme il a une collection complete de tous les instruments de chirurgie anciens et modernes, bons et mauvais, il m'en apporta pour mon mal, qui etoient tous pour le fond assez semblables à ceux de Heister et à ceux que j'avois employé. Je lui dis que je les avois employé mais que je pouvois lui asseurer que l'usage en | etoit impossible et dangereux. Il se mocqua de moi, et lorsque je lui dis comment Mr. Frise et moi nous avions applicqué cette machine, il s'indigna avec raison contre moi, de ce qu'ayant appris dans ma jeunesse assez long temps et avec assez d'assiduité l'anatomie, je l'eusse oubliée jusqu'au point de commettre une pareille bêtise, dont les suites peuvent être subitement incurables et mortelle. J'ai rougi de mon ignorance. Il m'apprit et demontra la vraye application de l'instrument, et alors son effet n'est non seulement necessairement parfait sans pouvoir faire aucun mal, mais son incommodité est absolument nulle, meme en courant à pied ou à cheval en sautant etc. D'ailleurs je me flatte encore d'une guerison entiere lorsque cette horrible foiblesse sera vaincue. Pour le reste il ne manque rien à ma tête que ce qui y a toujours manqué, et l'organe de la vue même est d'une perfection qui m'etonne souvent singulierement.

Le Grand Thesaurier qui n'est de retour que depuis avant hier au soir, a passé hier plusieurs heures chez moi. Vous jugez par consequent que je commence à m'instruire tout doucement de la bizarre complication presente de nos affaires. Je

n'y entreraï pas assurément ici, car donner une idée d'un tel aspect demande un homme frais.

La Cour est ici depuis hier. Aujourd'hui on celebre ici avec la plus grande solennité l'anniversaire du jour qu'on chassa les Vrijcorps et qu'on leur prit leur canons dans le Wagestraat. Croiroit-on les machinations tres reëllles, | que nos scelerats entament, même dans ces moments? On a ici prisonnier sur la porte Mr. Villattes, gentilhomme, dont j'ai connu le pere tres particulierement. Il est secretaire des echevins d'Amsterdam. Il venoit d'acheter ici au milieu de la Hollande 1000 chevaux pour un corps de cavalerie. On a attrappé grand nombre de ces chevaux avec la precieuse personne de l'acheteur et des papiers de la plus grande inportance. Il existe des papiers et des espèces d'ordonnances d'une si estrange façon, qu'on ne sçauroit que s'étonner de l'extravagance des vues tendues de ces miserables. Il est clair qu'ils sont en commerce avec les Brabançons et Bruxelles. Le comment je l'ignore. Si la France eut des forces, on comprendroit mieux.

Dites au Grand Homme en me mettant à ses pieds, que je me flatte de lui faire avoir copie de ce qu'il desiroit, et j'y ajouterai un mot.

Aussi tôt que j'aurai la robe de chambre, elle partira directement par Amsterdam. Pour l'autre envoi il faut que je sache du moins me remuer un peu dans ma maison.

Mad. Meerman et tous mes vrais amis, qui ne font pas 4000, se mettent à vos pieds. Je n'ai pas voulu voir la premiere encore qui n'est d'ailleurs à La Haye que pour des instants. Jusqu'ici des billets me suffisent. Ce qui me fatigue moins encore que de parler, et de fait il faut que j'épargne ma foible voix pour le necessaire.

Adieu, mon auguste Diotime, que le seul Dieu vous benisse avec nos chers enfants et notre illustre Ami.

Σωκράτης



Lettre 9.48 – 25 & 26 septembre 1788

La Haye, ce 25/26 de sept. 1788 • N° 48

Ma toute chère Diotime, mon amie, je ne vous ai pas écrit l'ordinaire passé, puisque 1° il n'y avoit guere de l'apparence que vous la recevriez, et que 2° l'idée de la complication de vos maux dans cette retraite d'Angelmodde, jointe à celle de votre resolution d'entamer le lendemain un voyage nocture dans cette saison, pendant le temps affreux qu'il fait, et par des chemins effroyables, me remplit d'une tristesse profonde que je ne sçavois vaincre dans la grande foiblesse où je me trouve.

Ma Diotime, la Providence Divine a daigné nous gratifier pour ainsi dire, d'une particule de son essence, sous le nom et la figure de prudence humaine. Je crois que s'abandonner entierement à la Providence est très grand et très sage, mais non qu'après avoir dépensé cette particule precieuse dont je parle.

Dans l'instant va partir par le chariot d'Amsterdam une petite caisse avec une cabaye chinoise ou robe de chambre wattée, que vous recevrez en cadeau et non en decompote, car elle a coutée trop de peines pour l'acquérir qu'on ne sçaroit apprecier. | Si vous vous plaignez des fleurs de l'etoffe il faut s'adresser à la Cour de Pekin, car les trois seuls achetables dans toute la Hollande sont toutes de même. Je compte que vous l'aurez mercredi. Si Moreau peut fourrer encore deux livres dans le paquet, vous y trouverez la Praxis Analytica de Harriot, le premier analyste en Angleterre, et la vraye edition de la Vie de Bayard, très rares tous les deux dans leur espèce. Pour faire un grand balôt, jusqu'ici à mon grand regret cela est impossible. Chercher quelque chose dans un armoire c'est un voyage pour moi. Quoique depuis deux jours je paroisse avoir gagné un peu du côté du sommeil, je suis beaucoup plus foible que le jour que je partis de chez vous, ou que celui que j'arrivai chez mes penates. Je ne mange que par ordonnance du medecin, qui me permet tout ce que je veux, par la raison apparemment que je ne veux rien, puisque tout me degôte.

N.B. Par rapport à ce goût horriblement depravé de tout mêt, de tout fruit, de tout boisson, j'en ai decouvert la cause curieuse qui est toute metaphysique, et qui jette une grande lumiere sur ce que c'est que mourir, s'afoblir etc., mais je vous en parlerai une autre fois.

Mes occupations éternelles sont des lectures au hasard, les heures exéptées que mes amis me donnent, et qui certainement ne me negligent pas. Aussi ne vois je rien que cette petite troupe. Pour la | Daphné je n'en ai pas voulu jusqu'ici, 1° parceque je suis encore moins beau à voir qu'à lire, mais 2° puisque notre premiere conversation me fatiguerait trop. Elle se met à vos pieds, je lui ai envoyé le flacon de thé comme un cadeau de votre part. C'est la femme la plus cocquette en thé qui existe.

Nos lettres disent que l'Empereur se trouve dans un piteux etat et qu'il a laissé à Semlin 34.000 malades, d'ailleurs sa position relative empire de jour en jour. Quel horrible situation que celle de generaux qui sçavent la guerre, et qui doivent obeïr à un Prince capricieux qui n'en a pas la moindre idée!

Mon plan par rapport au domestique je l'ai communiqué à Camper, qui l'a parfaitement approuvé. En consequence j'ai parlé hier à l'homme. Il m'a donné ses reponses. Je lui ai donné huit jours pour me repondre avec precision apres avoir pensé, et je lui ai promis de lui repondre avec la même precision. Vous en sçarez le resultat.

Ma Diotime, je suis extrêmement foible, ce que personne ne verroit à mon ecriture. Je n'ai aucune fièvre, je suis sans mal de tête. Cependant il n'y a que trois nuits que je commence à connoitre le sommeil. L'incommodité principale m'incomode peu, même sans aucune machine. Avec tout cela il y a des choses essentielles à corriger dont nous ignorons jusques ici la veritable source. Cependant je me flatte que cela ira, puisque je me sens encore ce lieu de l'ame au corps. |

Voilà Dieu merci, deux de vos lettres, que j'ai à peine le temps de parcourir.

Adieu, ma toute chère, unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Lettre 9.49 – 2 & 3 octobre 1788

La Haye, ce 2/3 de sept. [sic] 1788 • N° 49

Ma toute chère Diotime, mon amie. Mardi passé je ne vous ai pas écrit, puisque réellement je ne le pouvoit pas, car une lettre me coûte quatre fois plus de temps à écrire que vous ne le croiriez.

Mais commençons par l'histoire, qui a eu l'honneur à cause de ma foiblesse de me faire beaucoup plus de chagrin qu'elle ne valoit dans le fond, car de voir du desordre dans ce petit bout de l'Univers que les hommes occupent ne devoit être pour un philosophe que ce que c'est la pluie et le vent dans le monde physique.

J'ai executé mon plan avec le domestique avec tranquillité en ayant toujours en vue l'honneur de cette malheureuse fille. J'ai examiné mon Jacob avec tout le soin imaginable et je vous proteste que je n'ai jamais trouvé dans cette classe d'hommes plus de simplicité et plus d'honnêteté fonciere, et d'ailleurs un attachement incroyable pour moi. Enfin il est décidé de l'épouser dans un couple de mois, si je veux lui donner un congé de trois semaines. Son plan (qui n'en est pas encore dans ma tête) étoit d'amener sa femme ici avec lui et de tâcher de lui procurer provisionnellement un honnette gagne pain. Cela me paroît très vague et extrêmement difficile dans cette saison et avant qu'elle ait faites ses couches. Je vous supplie, ma Diotime, de vouloir vous faire informer s'il se peut, sur la conduite de cette fille, et de me dire si mariée, elle pourroit vivre à Munster jusqu'à ses couches du travail de ses mains, et encore si elle a des parents ou non. Je me flatte que l'honnêteté, que Jacob tache de mettre dans son procedée pour reparer sa faute au possible, vous fera pardonner l'insolence qu'il a osé commettre à votre hôtel. S'il eut nié le fait ou refusé de l'épouser, j'étois resolu de le mettre à l'instant même dans la rue en chemise, quelque horrible incommodité que cela m'eut causé naturellement dans l'état où je me trouve. Mais quittons ce sujet qui me degôte.

J'espère que vous ayez reçue la cabaye chinoise à son temps et qu'elle soit ce que vous avez désirée.

L'état de ma santé est mauvaise encore. Je ne suis pas plus vigoureux que la veille de mon depart de chez vous, et moins que le jour de mon arrivée ici.

Cependant je commence un peu à dormir la nuit par intervalle, sur tout à l'aide de quelques gouttes de votre laudanum.

(N.B. Voici les raisons pourquoi Camper préfère les pillules d'opium au laudanum de Sydenham: 1° la mesure par gouttes est très preciaire, et 2° ce laudanum bien préparé, 15 gouttes doivent contenir un grain d'opium, or qu'il s'étoit trouvé dans des endroits où 11 gouttes faisoient | un grain, et dans d'autres, où il falloit 19 ou 20 pour avoir cette quantité). Je mange assez et avec faim, et je digère bien, sans que j'en profite beaucoup jusques ici. D'ailleurs il n'y a aucun met ni aucun boisson dont le goût ne soit horriblement altéré. J'ai pris la peine d'analyser ce phenomene, et j'ai trouvé exactement la meme chose par rapport à l'organe du goût que j'avois observé dans mes moments critiques chez vous, lorsque Mr. le Juge y etoit, par rapport à l'organe de la vision.

Lorsqu'on est à peu près mourant, et qu'on ouvre les yeux, il se presente un côté de la chambre. Ce côté est composé d'une muraille, de bureaux, et de chaises. Que la muraille soit de la couleur la plus claire, le bureau d'une couleur quelconque plus obscure, et les chaises les plus obscures de tout. Dans le premier instant, il ne voit que la muraille figurée et terminée par ses propres contours et par les contours du bureau et des chaises qui sont placées devant elle, mais le bureau et les chaises sont des non entia, des minus, ou plus-tôt des trous dans la muraille. Dans le second moment la muraille s'évanouit ou plus tôt ce n'est qu'une lumiere vague, mais le bureau paroît figuré et terminé par ses propres contours et par ceux des chaises que se trouvent devant, et ces chaises ne sont que des trous dans le bureau. Vous voyez la que l'organe a bien encore quelque | force pour rendre les idées isolées alternativement à l'ame avec assez de clarté, mais son action est si lente et si lourde, que l'ame n'en sçauroit faire aucun usage pour lier les idées ensemble.

Par rapport au goût. Presentez à l'homme extrêmement affoibli une sausse, par exemple composée de vinaigre, de sucre, de biscuit et de beure. Le premier moment il n'apperçoit que le vinaigre horriblement aigre, le second que le sucre horriblement doux, le troisieme le biscuit farineux et insipide, et le 4 le beurre comme une graisse degoutante. Dans l'état de santé il aimoit la sausse en qualité de total que l'ame sçavoit composer par la vivacité de l'action de l'organe, mais ici, la sausse et sa liaison devient impossible.

Je suis fâché que dans les deux cas que je me suis trouvé un peu près de la solution, je n'ai pas fait attention aux organes de l'ouïe et du tact, mais je m'assure que j'aurois trouvé les mêmes choses. Je m'assure encore que nous commençons ainsi, et que tout petit enfant, s'il sçavoit s'exprimer, trouveroit toute sause affreuse jusqu'à ce qu'il eut acquis la faculté de lier les idées des ingredients par la vivacité croissante de l'action de l'organe.

Faisons ici une petite reflexion qui n'est pas de paille contre les philosophes modernes; c'est que l'Etre dans nous, qui fait de pareilles observations, ne sçauroit être par impossible le composé d'idées ou d'organes, deja aussi horriblement isolées et incoherentes. |

Ma Diotime, voila encore le psychologue direz vous, mais je ne sçauois qu'y faire; toujours souvient à Robin de ses flûttes, mais voila qui est fait.

La seule chose qui est encore un peu saine dans mon composé c'est Dieu merci la tête, mais qui paresseuse au possible, lit plus qu'elle ne pense, ce qui fut jadis à rebours. J'ai lu pour la premiere fois avec attention et volupté le dialogue de Seuthes. Cette pièce me paroît très bien faite. L'auteur y parvient parfaitement à son but et donne un excellent tableau de l'original qu'il se propose.

Vous sentez bien que mes vrais amis ne me negligent pas. Avant hier j'admis pour la premiere fois la Daphné pour plusieurs heures de suite; nous avions beaucoup à nous dire. Mais enfin, si ces visites continuent encore une semaine, je n'aurai plus de voix. On ne m'entend plus qu'à deux pieds de distance. Si la Sybille de Cunes me vint apprendre comment etant reduite à rien, elle a sçu conserver la sienne, je lui donnerai l'une de mes oreilles, car deux c'est beaucoup trop ici.

Adieu, ma divine et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Je n'ai pas de vos nouvelles.

La negociation du 25 denier n'est pas passé encore en Hollande, ce qui fâche un peu le Grand Pensionnaire.

Lettre 9.50 – 6 & 7 octobre 1788

La Haye, ce 6/7 de sept. [sic] 1788 • N° 50

Ma toute chère Diotime, mon amie, une lettre de votre main est une medecine qui raccommode au moins quelque chose dans moi, ce que les autres ne font pas jusques ici.

Comme vous me demandez avec empressement des nouvelles de l'état de nos affaires, je vais vous contenter autant qu'il m'est possible, mais absolument entre six yeux. Je ne sçai aucune histoire ancienne ni moderne qui fournisse un tableau approchant de cet etat. Comme certainement il y a par ci par la d'exellents hommes en place, ce qu'on fait pour le bien est traité comme de raison avec le plus grand secret, et ceux qui en sçavent quelque chose sont obligés de se taire. Quoique cette obligation admet quelque exeption dans la vraie amitié. Les details infinis où il faudroit entrer pour donner des idées arondies à des personnes éloignées, peu au fait de la prodigieuse complication du local actuel, rendent une description impossible. Tout le monde a sçu que depuis que la molesse du gouvernement a toleré plus ou moins que les principaux de la faction se montrassent peu à peu en public, et meme souvent avec insolence, les conversations nocturnes et les assemblées dans des endroits ecartés avoient commencées de nouveau.

La semaine passée enfin le Grand Pensionnaire a communiqué à l'Assemblée des Etats de Hollande, apres avoir | ecarté les oreilles superflues, qu'il etoit informé que dans les plus grande villes de la province se trâmoient des conspirations d'inportance, dont on ne tenoit pas les fils, mais qui demandoient une prompte prevoiance. On s'y met en cachette autant qu'on peut. On a rendu le bons sens au Baron de Villattes au moyen de quelques persuasions physiques. Lui et quelques autres personnes arrettées, joints à des papiers donneront des lumieres. Le Grand Pensionnaire est tous les soirs present aux interrogatoires. J'avoue que dans des cas pareils il faut des lumieres, mais j'y desirerois pas moins de la force.

Si vous me demandez, mon amie, ce que je pense de ces affaires apres avoir pesé ce que je sçai, le voici. J'admire la hardiesse, où je m'étonne du desespoir du parti, car je parierois ma tête que leur succes même n'aboutira tout au plus qu'à quelqu' horrible massacre par ci par la, dont ils seront eux même la dupe, et que

la constitution actuelle n'en souffrira aucune atteinte. L'état en souffrira et la seule médecine qui nous restera alors sera une guerre générale en Europe qui finira à l'avantage de l'humanité par le coup de grâce du despotisme.

Vendredi après midi, le 25^{me} denier est passé. Il est vrai qu'on a très ingénieusement levé ma difficulté au sujet du crédit des individus, mais celle qui me reste c'est ma désolante situation lorsque j'ai jeté mon dernier matador trop tôt, sans en tirer le quart de ce qu'il me falloit pour ne pas perdre.

L'Hollandois a prodigieusement de l'argent encore, mais il le garde en speculation, et si vous ne voulez pas donner autant ou plus d'intérêt qu'un autre, vous n'aurez pas le s^ôl, et cela est juste.

De la médaille il n'est plus question du tout, et à ce sujet il s'est passé les choses les plus risibles.

Je me rappelle parfaitement votre supposition par rapport au jeune voyageur. Hélas! Le léopard ne change pas ses tâches, ni le maure sa couleur. Rappelez vous ce que vous m'avez dit au sujet de A. qui n'est pas encore ici. Cela est exactement vrai. Quoiqu'on lui doive infiniment et que sa conduite pendant les temps de détresse n'ait pas été seulement bonne mais tout à fait admirable aux yeux des connoisseurs. J'ai détéré que cela lui vient de deux seigneurs ses confrères, qui souvent dev^ôrent ses plats 4 fois la semaine, deux fois par jour.

Camper est à peu près dans le même cas. Ma Diotime, ces choses là ne m'indignent plus, cela m'amuse. Lorsqu'on a de nouveau besoin des gens, on se corrige avec la même impudence qu'on a été ingrat, mais au fond je n'accuse pas les P. ni les Prusses, puisque rarement ils ayent une personnalité.

Avant hier on m'apporta le 5^{me} volume de Goëthe. J'ai lu sa tragédie d'Egmont avec beaucoup d'intérêt. Mais bons Dieux! comment un tel génie, après avoir imité Sophocle et Euripide avec tant de sagesse, puisse-t-il retourner aux folies grotesques de Schakspear, où de gros diamants bruts sont enclavés dans un tas de quenilles.

J'avois compté de faire ici une dissertation sur cette tragédie, où j'avois cru entrevoir une vue nouvelle et singulière de Goëthe, mais cela étant vrai, son dessein est inexécutable j'en répond. Il n'y a pas deux scènes dans cette longue pièce qui tiennent ensemble. Or il n'est pas permis de se jouer avec les têtes et les âmes des spectateurs comme avec un ballon qu'on jette tantôt ci tantôt là à sa

fantaisie. Il ne faut pas courir après la variété et perdre l'unité absolument de vue. Il faut donner du temps pour jouer et sentir distinctement. Enfin ma dissertation est détruite. Mon Henri m'est venu prendre toute la soirée, je le laisse faire tout qu'il veut. J'y vois son père qui me dit encore de ne pas négliger son fils.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous bénisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Dans ma pénultième je vous ai parlé touchant la malheureuse. Je veux bien donner un congé à Jacob pour aller l'épouser, mais s'il vouloit l'amener ici pour accoucher, je le mettrois certainement dehors, car tout cela seroit encore à ma charge, ce que je ne veux absolument pas, étant assez chargé. J'ai actuellement un peu de pain dans ma maison à grand frais, et je ne prétend pas en dépenser de nouveaux pour acheter de nouvelles querelles. Après le mariage et les couches on pourra voir.

Si vous lisez Bayard, lisez le uniquement en psychologue; ayant plus de loisir, j'aurai l'occasion de vous en dire mes raisons. Adieu.



Lettre 9.51 – 10 octobre 1788

La Haye, ce 10 d'oct. 1788 • N° 51

Ma toute chère Diotime, mon amie, je ne vous écris ce petit billet proprement que pour vous prier de regarder les numéros de mes lettres depuis et inclusivement celle du 12 sept. n° 46, jusqu'à celle-ci n° 51, et de voir s'il ne vous en manque pas. J'ai besoin de le savoir pour être en règle avec moi-même.

Depuis le 10 sept., que je suis arrivé ici, jusqu'à cette heure je n'ai encore été nulle part. Quoique mes forces paroissent augmenter, quoique je mange assez et que je digère bien, quoique l'incontinence diminue, quoique je dorme quelques fois deux à trois heures de suite, ma santé n'est guère bonne. Une lassitude inconcevable de temps en temps dans les jambes, une langue et un palais si

totalemment corrompus qu'aucun mets ne sauroit leur parler vrai et se faire comprendre, un depôt dans le corps qui se manifeste par plusieurs indices dont on ignore l'endroit (cependant probablement dans les reins) ne constituent pas un homme bien portant. Cependant comme j'ai peu ou point de douleur, que je n'ai point de fièvre, et que ma tête me paroisse aussi bonne ou mauvaise que jamais, je m'imagine quelques fois, qu'une entiere guerison est possible. Si non je ne saurois qu'y | faire. Si oui, je vous verrai pour quatre ou cinq jours tout au plus vers le printemps, à condition que vous ou vos enfants employeront une partie de ce temps à apprendre bien le maniement et la nature d'une lunette d'approche etc., que vous aurez reçue alors, et qui peut-être sera aussi bonne qu'aucune dans la ville de Munster.

Hier j'ai fait un petit tour en carosse du côté d'Eykendu ijn et de Niethuis. Mon Dieu, que le langage d'un local est eloquent et riche! Aucun Homère, Platon ni Demosthene approchent de l'onction d'un local qui parle. Eux ils ne sauroient dire qu'une seule chose à la fois, tandis que le local deploye à tout instant une suite d'evenements qui interessent.

Il n'y a point de nouvelles ici, du moins de communicables sans un algebre immense. Celles qui nous viennent de la part de Empereur sont peu favorables pour Joseph l'unique. Vous connoissez Haeften ici, qui a été long temps notre ambassadeur à Constantinople. Il dit qu'il a connu le Grand Vizir, valet chez le capitain Pacha, et qu'alors il n'y parut rien d'extraordinaire. D'autres disent que tout est conduit et dirigé par un officier polonois qui a servi long temps sous le Roi de Prusse.

Dites moi franchement, si la cabaye est ce que vous avez désirée, et encore ce que vous voulez particulièrement dans le balôt que je vais former aussi tôt que je pourrais me remuer un peu. |

Voila la vôtre du 6. Je n'ai que le temps de la parcourir. Votre fièvre a doublé mes maux. Le chin china a trois qualités etonnantes, l'une antifebrile, l'autre fortifiante, l'autre antiseptique. Les deux dernieres, residant dans sa risine, peuvent passer dans les elixirs et dans les tinctures, puisqu'elles s'y dissout complêtement, mais la premiere git dans la poudre pure et ainsi même dans les decoctions. Une preuve certaine de ce que je dis, c'est qu'on guérit encore très bien la fièvre avec le residuum de ces elixirs et de ces tinctures.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 9.52 – 13 & 14 octobre 1788

La Haye, ce 13/14 d'oct. 1788 • N° 52

Ma toute chere Diotime, mon amie, je vous ecris encore une fois sur un sujet, qui joint à une foule d'autres circonstances (je dois l'avouer à ma honte) a sçu nuire essentiellement à un reste de santé.

Vous sentez bien qu'en arrivant ici et apprennant l'infamie de Jacob, et l'ajoutant à quelques autres inadvertences de sa part, mon premier mouvement etoit de le mettre en chemise dans la rue. Reflexion faite, deux raisons me retinrent: 1° l'honneur de cette fille, chose cependant dont j'ignore la valeur, 2° mon etat physique qui exigeoit le secours assidu d'autrui. Je vous ai communiqué mon plan d'alors, et depuis j'ai continué de consulter mon fidel ami Camper dans tout, et parcequ'il voit mieux ce qu'il y a à attendre de mes maux actuels, et parceque je l'ai mis à meme de juger de plusieurs autres circonstances domestiques, qui repandent naturellement des desagremens sur la vie. Son resultat etoit, comme de raison, que je chassasse à l'instant le coupable sans y penser d'avantage, et il avoit préparé deja tout pour me rendre cette operation assez facile. Cependant j'ai resolu contre son gré, de garder encore | Jacob un mois ou deux, afin qu'en attendant il tache de preparer parmi les catholiques de sa connoissance, soit à Delft ou ailleurs, quelque gîte, ou quelqu'espèce de gagne pain, soit pour elle soit pour lui. Lorsqu'il sera de retour avec sa femme, je ne permettrai ni à l'un ni à l'autre de mettre les pieds à ma maison, avant que les couches soyent passées. Cela ne dit pas, qu'en apprenant de bonnes nouvelles de leur conduite et de leur industrie, je leur refuserai quelque petit secours selon mon pouvoir.

L'humanité a des droits, cependant soulager une humanité corrompue c'est en quelque façon corrompre l'humanité. J'ignore ce que je pourrais faire dans la suite, et d'ailleurs à mon âge il devient presque indecent de calculer sur un futur physique.

Quels seront les droits des vrais malheureux, si moi j'en ai par des infortunes qui derivent uniquement de mes vices ou de mes défauts? Oh, société! J'oublie, je pardonne même au Diable l'histoire de la pomme par respect pour notre Grand Maman, et il y a apparence, ma Diotime, que vous et moi nous eussions acheté la connoissance du bien et du mal au même prix comme zélés metaphysiciens tous les deux, mais je ne lui pardonnerai jamais d'avoir sçu s'ingerer comme législateur dans la société artificielle des hommes.

Mes amis me viennent voir avec une assiduité edifiante, mais tous me pressent sans cesse de quitter ma demeure et de m'établir en quartier au milieu d'eux. Rien ne m'accomoderait d'avantage, mais | 1° je n'ai point de quartier, et 2° le transport seulement de ma personne auroit de grands inconvenients tant qu'elle ne nous dise pas distinctement quelle est la source de ses maux. Depuis mon retour ici j'ai fait deux tournées en carosse qui n'ont pas bien reussi. Camper desire seulement que je reste dans l'état où je suis jusqu'à la mi-janvier, et moi lorsque je ne réfléchis que sur ma main qui écrit ceci, et sur ma tête qui sent encore quelque fois qu'elle pense, j'ose porter mon ambition plus haut. Cependant pour être vrai en tout sur l'article de ma tête, il faut que vous sachez que la composition de mes maux physiques manifeste souvent à l'oeuil perçant de Camper, des phénomènes qu'il dit être fort communs dans les petites maisons et chez les personnes qui ont l'esprit totalement égaré. Quoiqu'il est assez poli pour ne pas pousser l'argument jusqu'à la conclusion, vous sentez bien, ma Diotime, que moi, par mon metier, pousseur d'argument à outrance, vis à vis de moi même je parvien aisement à ce triste resultat. Ainsi je vous supplie, qu'en cas que vous appercevez dans mes lettres quelque deviation du sens commun, vous m'avertissiez avec douceur que j'ai a ajouter à mon laudanum et à mon chin china quelques brins d'elabore; alors je vous comprendrai à demi mot, sans que vous ayez besoin de vous servir de plus rudes expressions.

Pour vous dire encore quelque chose de positif sur ma santé, 1° je fais de temps en temps une promenade à pied dans mon jardin, | 2° que je ne me sers d'aucune

machine ni de nuit ni de jour, quoique mes nuits soyent assez mauvaises d'ailleurs, et 3°, ce qui n'est provisionnellement que pour ce jour, c'est que ma main forme les caractères de cette lettre avec autant d'aisance et de rapidité que jamais, malgré cette antique sensation au pouce qui adhère à mon essence, et voila ce qui ne m'est pas arrivé depuis 16 ans. Ainsi vous voyez, ma Diotime, que ma main auroit encore quelque dialogue dans le ventre, pourvu que vos lettres ne parlent pas trop frequemment d'elabore.

Les dernieres nouvelles qui sont venues au greffier de notre ministre à Vienne sont deplorables. Joseph a été frotté d'importance et sa situation est desesperée, tellement, qu'il ne seroit pas etonnant qu'au moment où je vous parle, cette majesté fut en chemin pour visiter les sept tours à Constantinople. C'est le meme homme qui, il y a dix ans, vouloit se mesurer au Grand Frederic. Le sobriquet d'unique lui appartient de droit, car d'un pareil l'histoire ne parle pas que je sache. Je l'ai vu long temps et je suis fier d'avoir lu dans la physionomie, le langage et toute la charpente de cet homme, sa campagne presente et pire encore.

Adieu, ma toute chere Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos adorables enfants et notre Grand Ami, auquel je dois ecrire un mot.

Σωκρατης

Envoyez moi l'adresse de la malheureuse, je vous prie.



Lettre 9.53 – 17 octobre 1788

La Haye, ce vendredi 17 d'oct. 1788 • N° 53

Ma toute chère Diotime, j'aime mieux vous ecrire peu et tres peu que rien. Peu manifeste au moins nos rapports, tandis que rien est rien.

J'en fus ici lorsqu'on m'apporte la vôtre d'Angelmodde du 13. Je l'ai baisé avec respect, mais le temps pour y repondre me manque. Cependant commençons par ce qui m'y regarde. Le vin que je desire est le blanc, que je prenois pour du vin de Grave. Pour ce qui regarde le papier, la cire etc. et meme des pierres, vous en

aurez à foison aussi tôt que je serai un peu retabli. Quelque fois je crois et je sens que je pourrai l'être entierement, mais d'autres fois j'en doute un peu. Je n'ai aucun ombre de fièvre jusques ici. Je sens de temps en temps par ci par la des douleurs qui sont très supportables, mais dont aucune ne sert d'indice de l'endroit du depot, qui ne cesse de se decharger. Mes nuits ne sont pas pires, mais la foiblesse ne diminue pas que peu d'heures quelques fois. C'est cette foiblesse qui est l'objet de ma curiosité, et qui me confirme | absolument dans toutes les idées que je me suis formé sur une partie de la composition de l'homme. J'ai démontré que foncierement l'ame est autre chose que le corps. J'ai démontré que deux choses ne sçauoient agir l'une sur l'autre sans avoir quelque face ou quelque chose en commun. Il s'en suit que l'ame et le corps (en tant que composé et organisé) ont quelque face ou quelque chose en commun, que nous ignorerons peut-être à jamais. Ici, par la raison que cette chose nous paroît mitoyenne, entre ce que nous appellons materiel et non materiel, et pour connoître laquelle, nous n'avons jusqu'ici aucun organe à la main.

C'est cette chose qui du côté de l'ame tient à sa nature individuelle, à sa velleité, et du côté du corps à la matiere organisée, composée ou modifiée d'une certaine façon. Dans les grandes foiblessees qui approchent un peu de la separation entiere, cette chose se deperfectionne dans le corps, puisque l'organisation devient plus incoherente et meme se decompose à la mort, mais du côté de l'ame cette chose reste hors d'atteinte, car dans les moments les plus proches de la separation, un effort de la velleité, ou de la volonté rectifie encore pour un instant la chose du côté du corps, assez pour obliger le corps à obeïr encore pour la derniere fois.

Je conçois très bien l'histoire vraie ou fausse de l'homme decapité qui suivant l'accord fait, sauva deux de ses complices en | passant sans tête devant eux.

Je vous suis infiniment obligé d'avoir corroboré dans votre penultieme mes experiences sur les goûts composés. Je suis persuadé que la chose est la même pour tous nos organes, et vous sentez aisement que tout cela tient egalement à la meme cause que je vien de vous detailler. Si j'avois le temps je crois que je pourrois enrichir etrangement les dernieres pages du Sophyle et repandre sur sa theorie (qui sera vraie pour moi jusqu'à la fin de siècles) une lumiere dont on ne se douteroit pas.

Ma toute chere Diotime, avec mes amis qui viennent me voir très souvent, je pense, mais hors de là, je suis réduit à la lecture. Mon objet actuel est Ciceron que je dissèque. Foible imitateur et interprète de Platon, n'ayant rien de son propre fond en philosophie, sçavant comme Aristote et Seneque jusqu'au prodige, digne emule de Demosthene pour l'éloquence, honnêt homme dans le fond, ecrivain admirable; mais heureusement il est si singulierement vrai dans son style epistolaire, qu'on y voit clair comme le jour qu'en qualité de philosophe et politique praticien, c'est le plus mince de tous les hommes.

Voila onze heures, je caresse ma plume pour m'avoir fournie cette lettre dont elle est seule l'auteur à ce que je crois. Du moins je ne la relirai pas pour cause. Pardonnez la à mon etat. Adieu, mon unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης



Lettre 9.54 – 21 octobre 1788

La Haye, ce 21 d'oct. 1788 • N° 54

Ma toute chère Diotime, mon amie. Tant que ma maladie dure je me crois obligé de vous en donner des nouvelles, persuadé de l'interet que vous y daignez prendre. Hier fut le premier jour que je me suis imaginé qu'une guerison entiere fut apparente si les indices de quelques sensations internes ne me trompent pas. Dieu le veuille dans le seul cas que je puisse encore être de quelque utilité dans ce monde.

Comme j'ai très peu de temps de reste aujourd'hui je continue à m'adresser à vous, ma Diotime, quoique vous sentez aisement que je m'adresse à quelqu'autre. Vous aviez désiré la copie d'une chose que jusqu'ici je n'ai pu vous fournir par les raisons connues. Malgré cela j'ai eu les occasions de m'informer assez parfaitement de cette histoire. Les gens en place dans ces moments la, tant par une terreur panique que par une crainte plus ou moins fondée, avoient peur que l'homme en question put faire un très grand mal. Ils ne se soucioient nullement

de ses troupes et ne pensoient pas seulement à s'en servir jamais. La seule chose importante fut d'acheter l'homme qu'on craignoit à tout prix par un subside quelconque. L'homme de son côté, très enclin d'enpôcher des deniers qui paroissoient tomber du ciel, y donna les mains. L'affaire fut traité avec le plus grand secret. Cependant ceux d'ici avoient besoin à tout evenement, d'avoir un pretexte à montrer. On imagina un renouvellement de l'accord des troupes, et on garda tellement le secret, que lorsque la Chambre des Comptes, auquel appartient naturellement la connoissance de tout traité de subside, l'exigea; la pièce ne fut pas à la main, on fit des excuses, et la Chambre fut polie et discrète. La pièce originale repose dans une cassette au greffe dont le vieux Greffier possède seul la cléf.

Pour nos affaires ici, il est impossible de les decrire. Un dehors d'ordre qui edifie, mais un dedans, qui n'est pas dangereux à mon avis pour le moment, mais qui fait craindre une maladie longue et trainante. Le Grand Pensionnaire a été indisposé pendant plusieurs jours. C'est un homme très laborieux, mais je crois qu'il trouve à s'amuser au dela de ses forces et peut-être des forces humaines. Il a de grandes parties. Il en manque d'autres, et tant par quelque défaut que par la dureté des circonstances il ne trouve pas dans sa province les secours et le soutien qu'il avoit quelque droit de se promettre, et ce mal ne diminuera pas. Il paroît un peu opiniatre, mais peut-être ne lui rend on pas tout à fait justice. Il est l'auteur du 25 denier et il l'a fait conclure avec dexterité. Je crains qu'il ne conte avec un peu d'effroy les inconveniens qui en vont naitre. Cependant je crois qu'il pourroit alleguer des excuses. Vous sçavez que les meilleures têtes estoient pour une negotiation tres forte quelconque au plus haut interet. Je sens bien les grands embarras futures qui en resultent, mais il me semble qu'il y ait des cas, où la prudence elle-meme doit abandonner les embarras futurs aux soins de la sagesse du present d'alors, et qu'elle le peut même avec confiance, dans un país aussi pecunieux que celui ci. Je me fais fort de prouver ma thèse, et par une theorie sensée, et par des experiences à toute epreuve. Or je crois que lui il a été dans la même idée, mais supposons qu'il ait tenté les courtiers financiers presque tous patriottes, supposons qu'ils lui ayent déclaré qu'il n'auroit pas le sôl, supposons que ces mêmes gens lui ayent offert tout ensuite, pourvu que l'amnestie fut universelle et sans aucune exception, quels embarras!

J'avoue que je n'approuve pas la celebre amnestie avec ses exeptions infinies et peu distinctes; mais quelle operation que celle de la rendre absolument universelle dans ces moments! Quelle incongruité! Quelle indecence! Quelle parade de la foiblesse du gouvernement! Enfin quelle securité? Si la chose manqua, la majesté de l'Etat seroit foulée aux pieds et l'auroit meritée. |

Parmis les papiers de Villattes et des siens se trouvent des lettres très inportantes de Mr. de St. Priest. Aujourd'hui est emané un placard par lequel il est interdit sous peine de mort tout achat d'armes, tout exercice militaire excepté celui des bourgeois et du militaire, tout enrôlement, toute promesse de secours de puissance étrangère etc. Cette pièce très bonne et très necessaire me paroît montrer un peu d'humeur. L'humeur sied mal à tout le monde, mais le Souverain n'en doit pas avoir meme les apparences.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles l'ordinaire passé; qu'un seul mot quelconque m'accuse la reception de celle ci, qui reste absolument entre nous.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami. Je n'en puis plus.

Σωκρατης



Lettre 9.55 – 24 octobre 1788

La Haye, ce 24 d'oct. 1788 • N° 55

Ma toute chère Diotime, mon amie, il ne me reste qu'un moment pour vous écrire, car il n'y a qu'un moment que je reçois la lettre de mon adorable Mimi. Vous sentez aisement combien elle m'a affectée et je sens vivement combien ma santé tient à la vôtre. Au nom de Dieu que ma chère Mimi continue gracieusement à me donner de vos nouvelles, toutes les fois que votre indisposition vous empêcheroit de me benir d'un mot de votre main. L'ordinaire prochain j'aurai l'honneur de lui rendre graces de ses bontés. A cette heure je ne le puis.

Dieu veuille que je reçoive dimanche d'aussi favorables nouvelles de votre santé que je puis vous en donner de la mienne. Hier j'ai fait une promenade à pied d'une demie heure. Si j'excepte une sensation de foiblesse dans les jambes chaque fois que je me lève, une depravation continuelle du goût dans tout ce que je mange ou bois, je puis dire que je jouis sans ombre de douleur de la plus grande santé dont j'ai jamais jouis. Mais voici ce qui me paroît tout à fait extraordinaire. | J'ai comme je vous ai dit certainement un dépôt inconnu quelque part dans mon corps, qui se décharge par les urines, en diminuant cependant, soit qu'il reside dans les reins, soit dans le foye, je ne le sçai, et dont la depravation du goût paroît l'effet. Mais la manifestation de ce depot pourroit bien être un grand bonheur pour moi, car depuis ce temps tout ce qui tient à ma tête se perfectionne. Clarté de voir, clarté d'entendre, clarté d'idées, vivacité de les composer etc., tout cela s'est amélioré d'une façon frappante et depuis plusieurs jours j'ai remarqué avec le plus grand étonnement, que ma memoire, dont je me suis plaint avec tant de raison depuis bien des années, se remet tellement, que je me rappelle avec aisance des choses, des anecdotes, des vers, des passages d'auteurs, des personnes, des noms propres, dont auparavant je ne serois venu à bout par les plus grands efforts.

Il seroit à souhaiter que les personnes pensantes refléchissent, autant que les circonstances le pourroient permettre avec tranquillité, sur les effets internes de leurs maladies. Ce seroit un moyen seur je pense, non seulement pour rendre la vraie psychologie beaucoup plus lumineuse que l'anatomie et la neurologie, qui y gagneroient certainement, mais pour nous approcher meme de la connoissance de cette chose mitoyenne par laquelle l'ame et le corps agissent l'un sur l'autre. |

J'ai baisé le P.S. de votre main dans la lettre de notre chere Mimi pour son contenu. Je ferai ce que je puis. Peu d'affaires domestiques n'ont causé autant d'embaras. Si ce n'eût été par pitié de cette fille, dont je ne me rappelle pas même la figure, j'aurois mis le galant dans la rue le lendemain de mon arrivée ici. N'en parlons plus.

J'attends d'un jour à l'autre la belle lunette qui vous est destinée, pour la perfectionner moi meme suivant des idées que j'ai eu long temps sans les avoir executées jamais.

Nous aurons bien tôt besoin de lunettes, ma Diotime, si nos santés nous le permettent, car j'attend la comète dans peu de mois. Si elle arrive en nov. ou dec. prochain, nous en jouirons assez long temps, ce qui est le plus probable, mais lorsqu'elle n'arrive que vers le mois d'aoust prochain, ce ne sera que pour peu de jours. Pourquoi ne met-on pas de telles choses dans les Connoissances des temps?

J'espère que vous aurez reçu ma dernière et que Mr. de Furstenberg l'aura lu. Je jugai mieux pour cette fois de mêler ces nouvelles dans une lettre à vous que de les adresser directement au Grand Homme.

Adieu, mon unique Diotime! L'idée de nous voir en meilleur état au printemps prochain niche encore dans ma tête. Le seul Dieu le veuille! Et qu'il nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Mr. et Mad. Meerman, qui sont chez moi et partent bien tôt tout de bon pour Leide, se mettent à vos pieds et joignent leurs vœux aux miens les plus ardents, pour votre heureuse et prompte convalescence. |

P.S. Envoyez moi par occasion des étiquettes avec votre nom pour des livres que nous avons oubliés et dont je pourrois me servir de temps en temps. Je languis après dimanche pour avoir de vos nouvelles.



Lettre 9.56 – 29 octobre 1788

La Haye, ce mardi 28 d'oct. 1788 • N° 56

Ma toute chère Diotime, mon amie, de ma vie je n'ai reçu une lettre avec autant de plaisir que la vôtre du 24. Depuis celle de mon adorable Mimi je me sentois une anxiété, un mal aise, qui influa grandement sur mon état, et me mêna à cette affreuse apathie où on ne sçait et on ne sent plus rien. Lorsqu'à la fin par des efforts de philosophie on parvient à s'en defaire, on se trouve dans la

situation de ce reveil stupide qui suit et efface entièrement des songes dont on ne sent plus rien qu'un Morphée en courroux.

C'est cette apathie qui est à mon avis le phénomène le plus curieux de toute la psychologie, et qui pour plusieurs raisons exige les recherches les plus profondes et les plus sérieuses. Comme je crois en entrevoir la source, je compte bien de mettre cette étrange sensation sur le métier à la première occasion, quoique je craigne que la connaissance de sa vraie origine nous prouvera la grande difficulté de la détruire au moment qu'on le veut, par un acte simple de la velleité. |

J'avois compté de vous écrire une longue lettre aujourd'hui, mais j'attend Aylva, sa femme et son enfant, qui viennent d'arriver, auxquels j'ai beaucoup à dire, et qui partent demain pour Haarlem. En attendant je dois vous dire une nouvelle qui nous frappa tous ici, et que je ne vous communiquerois pas si je ne la sçavois pas vraie dans le fond. Le 25 denier se doit payer dans trois termes en janvier, en juillet et en nov. de l'année prochaine. Les receveurs à Amsterdam, qui même n'étoient pas bien nommés ni autorisés encore, demandent des ordres au Comptoir General de la province, que faire des grandes sommes qui sont déjà fournies sur leur recipissés. Dans d'autres grandes villes on voit le même phénomène à peu près.

La Compagnie des Indes qui doit quelques peu de millions au Conseil d'Etat, et plus de nonante à la Province de Hollande, a déclaré qu'elle est prête à s'acquitter envers le premier, en grande partie. On sçavoit bien qu'il y avoit une quantité immense d'argent dans la République, mais le tour singulier que paroit prendre l'affaire dans ces moments est jusqu'ici pour moi et bien d'autres un mystère absolu. Aussi tôt que j'aurai des lumières la dessus, vous les aurez. Vous sentez bien que le Grand Pensionnaire triomphe provisionnellement, et avec raison, de cet accident imprevu. | Mais je dois encore soumettre en peu de mots, à la contemplation non seulement financière mais aussi politique de vous et sur tout de Mr. Furstenberg le cas suivant.

Si les autres six Provinces (et en quelques unes on en parle déjà) s'avisassent d'employer le même moyen pour avoir de l'argent (car toutes sont bien moins en état de négocier à gros intérêt que la Hollande) et supposons que vous eussiez dans toutes les sept Provinces des possessions quelconques, ensemble de la valeur

de *f* 100, vous payeriez au lieu de *f* 4, *f* 28 de vos cent, c'est à dire au lieu du 25 denier, plus que 4 denier.

Je ne parle pas seulement de l'absurdité d'une telle negociation forcée dans un païs de commerce, où d'un tel impôt, mais cherchez je vous prie si vous n'y trouvez pas des riches sources de toute espèce de discorde, de jalousie, de mecontentement, de desordres, etc. etc. Lorsqu'on y pense bien on pense trop. Que ceci reste absolument entre nous.

Encore un mot, ma Diotime, au sujet de Ciceron, car il faut être juste. J'ai achevé l'étude de ce personnage illustre et interessante, pour autant que je me l'étois proposé. Il avoit appris et étudié la philosophie jusqu'à l'âge de 58 ans, mieux et plus qu'aucun homme que je connoisse. Alors il a senti (un peu târd, je l'avoue) que la pratique de la philosophie étoit toute autre chose encore. Alors il a commencé à penser philosophie, et c'est à l'époque de cet age que commencent tous ses ouvrages purement philosophiques, | qui devoient être des merveilles, du moins avant nos siècles de lumiere. Or si vous voyez le Ciceron avant que d'avoir pensé et écrit philosophie, et que vous le compariez avec le Ciceron d'après, la différence est prodigieuse et vous verrez avec plaisir à la gloire de la philosophie, combien et jusqu'où elle est capable de corriger une composition aussi riche que celle de Ciceron, dont la seule desharmonie cause la plus grande partie des défauts. Pour sa vanité, elle n'en a pas pu venir à bout à ce qu'il me paroit. C'étoit trop tard. Je ne sçai pas bien si cela doit m'étonner ou non.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le Dieu Tout present nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Dites moi si le Grand Homme a daigné reflechir politiquement sur le cas que je propose, en prenant garde au moment.

Je demande mille fois pardon à mon adorable Mimi, mais elle sera contente de moi.

Lettre 9.57 – 31 octobre 1788

La Haye, ce vendredi 31 d'oct. 1788 • N° 57

Ma toute chère Diotime, mon amie, jusqu'ici je n'ai point de nouvelles de votre part, ce qui m'inquiète. Ma santé n'est pas encore telle que je la souhaiterois. La marche de ma convalescence n'est pas toujours également progressive, ce qui même naturellement à une lenteur qui exerce un peu la patience, vertu peu brillante, qui travaille à la dérobee et dans l'ombre, qui doit se suffire à elle meme, et qui ne tient ses lauriers que de sa propre main.

Mais parlons vrai, est elle une vertu? Ou n'est-ce autre chose que le coup d'oeil plus ou moins vif d'un futur plus propice? Cette question me paroît très difficile à resoudre, ma Diotime. Pas impossible, mais je defie les moralistes de nos jours de le faire en peu de mots.

Pardonnez moi le meprisable volume de ce billet. Comme je ne fais encore aucune visite, je suis bien obligé d'en recevoir, et hier j'en ai eu un couple qui m'a très essentiellement fatigué. Je ne pardonne pas à de certaines gens de penser assez peu favorablement de | moi pour croire que leur eloquence me vaut plus qua ma solitude, poupée que j'ai fait toujours profession d'enjoliver avec le plus grand soin. Dans ce cas ci la sombre vertu de patience n'est que l'espoir très fondé du depart de ces gens. J'ai quelques fois des lambeaux de nuits qui valent les plus beaux jours, mais plus souvent des nuits dont chaque instant fait desirer l'Aurore. L'idée d'une maitresse absente porte avec elle encore de quoi s'adoucir elle même, mais la sensation d'une Aurore absente n'a rien dans soi de consolant. Mais que faire? D'ailleurs la varieté ne constitue pas seulement la nature du monde, mais aussi sa beauté.

Adieu, ma chère Diotime divine, l'ordinaire prochain je me flatte de parler mieux et de meilleures choses. Qu'en attendant le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκράτης |

Avec billet:

Je serai très charmé de recevoir un jour par le chariot de poste le rouleau de papier préparé que vous avez eu la bonté de faire venir pour moi, joint à

quelqu'indication comment on doit s'en servir. S'il pourroit être accompagné d'une feuille de maroquin verd très mince et très fin, ma dette en seroient plus grandes et mes desirs encore plus saturés de jouissances. |

*Rhoon*⁶ se perd et même une vie de chien. Vous sentez combien cela me fait de la peine. La première fois qu'il viendra chez moi, ce qui ne manquera pas d'arriver d'abord après son retour, je lui parlerai au nom des manes de nos defunts amis.

Je suis très content de mon Henri (qui se met à vos pieds), mais lorsque le fond d'un jeune homme à grands talents est réellement de la modestie, il me paroît dangereux de toucher à cette aimable qualité dans le but de faire eclorre un peu plus de vigueur.

Votre avis s.v.p.



Lettre 9.58 – 4 novembre [sic] 1788

La Haye, ce mardi 4 d'oct. 1788 • N° 58

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 31 de sept. [sic]. J'y vois avec douleur que votre convalescence ne va pas plus grand train que la mienne.

Je vais repondre premierement à la votre du 28. Je suis aussi mortifié que vous puissiez l'être de ce qu'on a tellement manqué le portrait de Mr. de Furstenberg en Allemagne, que vous jugez devoir y remedier. Je n'ai pas besoin de vous asseurer du zèle que je mettrai à vous secourir dans l'exécution d'un tel projet.

Je m'étois bien proposé de disserter largement dans cette lettre sur cette execution, mais je suis obligé de la remettre à ma suivante ou ma sursuivante. Ce qui m'oblige à ce retard ne sont pas proprement mes maux, c'est la medecine la plus efficace que j'ai trouvé ici à ces maux, sçavoir les visites assidues du Chevalier Landriani, gentilhomme milanois, très distingué et très célèbre, ami de Dalberg, de Jacobi etc. etc. Je ne vous parlerai pas ici de cet homme essentiel parce que je n'en ai pas le temps, et parceque | je serai obligé dans peu de

6 En chiffres: 5,46,9,43,50.

semaines d'en parler à vous et à Mr. de Furstenberg, pour vous supplier tous les deux de lui accorder quelques peu d'heures d'audience à son passage à Munster.

Ceux qui parlent tant du declin de notre commerce ont leurs raisons particulieres, ou ne tiennent leurs nouvelles que des soi disant patriotes, ou ne savent ce qu'ils disent. Entre nous.

Le 25 denier ne doit être fourni qu'avant la fin de janvier 1790. Il y a apparence que tout sera fourni à peu près dans le cours de ce mois, c'est à dire long temps avant le commencement du premier terme. Les obligations ou les recipissés qu'on reçoit dans cette negociation, valent deja *f* 78 pour cent, ainsi pour payer mon 25 denier à l'Etat, je n'ai qu'à donner *f* 22 à tout banquier, qui est bien aise de fournir pour moi chaque *f* 100 que je dois à l'Etat, parcequ'il gagne considerablement encore. C'est à dire que les effets reëls que je reçois apres avoir donné mon 25 denier à l'Etat, valent beaucoup plus encore que les effets ordinaires sur la Hollande ne valent il y a 30 ans.

La Compagnie a rendu compte à l'Etat dans une besogne très secrète. On a trouvé que par rapport à ses affaires commerçantes, elle est depuis 5 ans en avant de plusieurs millions, et ses pertes considerables ne derivent que de la detestable friponneries du ministère françois à son egard. La France nous vengera elle même des horribles | maux qu'elle nous a fait.

Il y a apparence que la paix va se faire entre Caesar et la Porte, et que la Transylvanie passe au Turcs, contre la destruction de Belgrade et quelques contrées au bords du Danube.

Caesar a été horriblement dupé de la Russie, et celle ci, en très mauvais etat, est heureuse de ce que les Turcs n'ont plus d'argent.

Adieu, mon unique Diotime, celle ci doit partir. Que Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Lettre 9.59 – 7 novembre 1788

La Haye, ce vendredi 7 de nov. 1788 • N° 59

Ma toute chère Diotime, mon amie, comme je vous ai dit, je suis très fâché de la mauvaise réussite du portrait du Grand Homme en Allemagne, quoique je serai très charmé d'en voir un exemplaire dans l'occasion. Vous avez le dessein de réparer cette injustice, en voulant faire graver une estampe d'après le tableau que vous possédez, et qui est de la main du vieux Thisbein si je ne me trompe. J'avoue que c'est le meilleur portrait encore pour la ressemblance de tous ceux que j'ai vu. Si notre vieux Houwbraake étoit encore en vie, je vous prierois de m'envoyer le tableau, qu'il graveroit pour *f* 1200 ou *f* 1500, et alors nous y gagnerions encore très copieusement, mais il n'existe plus, ni son pareil dans toute l'Europe.

Ma chère Diotime, vous avez une fausse idée de l'art de mon ami Ploos et c'est ce qui m'oblige, quoiqu'un peu à regret, de le rectifier, entre nous. Pour réduire un portrait peint en huile en estampe, il faut avant tout le réduire en dessein et le copier exactement. Or Ploos ne sçait pas si bien dessiner une figure, ni copier un objet quelconque par le dessein que Mr. Mitri | ne le sçut à son départ de Niethuis. Vous sentez bien, ma Diotime, que je ne parlerois pas ainsi d'un homme auquel les arts doivent beaucoup, et que j'aime et estime, si je n'étois en état de vous prouver la chose par nombre de témoins, et même à l'oeuil, en cas que j'eusse le bonheur de me trouver devant vous. Mais voici son art, qui a deux parties, et qui est vraiment admirable puisqu'il peut mener fort près de la perfection.

Ire Partie. Si vous lui donnez un dessein quelconque en crayon noir ou rouge, fait à la plume, en detrêpe, lavé etc. etc., et même en couleur jusqu'à un certain degré, il commence par copier autant exactement qu'il est possible, sur une feuille infiniment mince et pellucide, les contours et les bornes (pour ainsi dire) des différentes tintes de lumière et d'ombre. Après il repand alternativement sur chaque tinte la liqueur chimique qui lui convient. Ayant ensuite autant de planches de cuivre exactement de la même grandeur qu'il y a des tintes dans le dessein, il applique chaque planche l'une après l'autre sur la feuille pellucide et humectée successivement par la liqueur chimique pour

chaque tinte à part, afin que chaque tinte morde successivement dans la planche, qui doit la représenter après dans l'estampe.

2me Partie. Elle consiste dans le beau mécanisme de sa machine pour imprimer, dont la force est plus grande et beaucoup plus égale et homogène que dans aucune autre machine connue de même nature, et dans la perfection avec laquelle les différentes planches se placent successivement sous la presse, afin de rendre chaque teinte à l'endroit qu'il le faut, pour qu'elles se couvrent et se mêlent ensemble, la et autant qu'il le faut. Si vous voulez prendre la peine d'étudier pendant une demie heure l'ouvrage de Ploos tel que vous le possédez, et spécialement les différentes planches du grand portrait de Mlle Tesselschade, de celui de C. Visser, de la musicienne par G. Douw, d'une belle pièce de marine, etc. etc., vous serez convaincue qu'avec sa patience, ses poudres et liqueurs chimiques, et sa machine, tout homme feroit la même chose que lui.

De tout cela résulte, ma Diotime, qu'il nous faut préalablement à tout un portrait dessiné au crayon, à la plume etc. copié après votre beau tableau et ensuite corrigé sur l'original même.

Je suis extrêmement fâché de n'avoir pas mandié encore quelques séances à Mr. de Furstenberg pendant mon dernier séjour à Munster. Peut-être aurois-je réussi à la fin à parvenir à une ressemblance pareille à celle du portrait de Jacobi, ce qui m'auroit contenté.

Il est fâcheux que la plus grande moitié de l'art de faire des portraits dépende jusqu'ici uniquement du bonheur. Cet art demande deux choses: 1° dans le peintre ce tact qui lui fait apercevoir dans une physionomie les traits principaux qui y parlent, et ce tact se trouve encore assez dans les gens doués d'un peu de génie; mais 2° le bonheur d'attrapper les vraies proportions relatives entre le front, la grandeur du nez, des yeux, de la bouche et de l'ovale entière. Si on pouvoit parvenir à soumettre ce bonheur à la mécanique, ce qui ne me paroît nullement impossible, l'art de faire un portrait ressemblant se réduiroit à peu de chose. J'y penserois sérieusement, et en même temps à l'exécution de votre projet.

Mon excellent Chevalier fait un tour par la Hollande. Dans peu de semaines il passera chez vous, et dès à présent je vous supplie ainsi que le Grand Homme, de vouloir lui donner quelques heures à son passage. J'ose vous le présenter avec la

même assurance que je me flatte de vous presenter au printemps prochain mon Comte de Miranda. Ne craignez pas que je vous presente un troisieme de ce calibre. Dans ma prochaine je vous parlerai du Chevalier.

Ma santé est bien peu de chose encore, mais peut-être suis-je tacitement un peu injuste, voulant avoir 25 ans à 68, ce qui choque l'arithmetique la plus vulgaire. A propos de l'arithmetique, je me flatte de pouvoir vous faire le cadeau dans peu de semaines les deux livres d'arithmetique les plus precieux qui existent, sçavoir les grandes tables de Vlack et de Neper, tant celles des sinus que celles des logarithmes des nombres jusqu'à 100.000. Si par hazard vous possediez l'un de ces deux volumes, vous feriez bien de me le marquer au plus vite.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Jusqu'ici point de nouvelles de vous.



Lettre 9.60 – 10 ou 11 novembre 1788

La Haye, ce lundi 11 de nov. 1788 • N° 60

Ma toute chère Diotime, mon amie, en quelque façon je suis bien aise de la lenteur de votre convalescence, et la façon dont vous l'administrez me paroit infiniment plus saine pour l'ame et pour le corps que celle dont vous useriez à Angelmodde, que je ne connois pas assez pour y admirer beaucoup plus qu'un endroit où Diotime se plaise.

Au meme prix je me consolerois aisement de ma santé languissante qui traine, car je m'apperçois de plus en plus, suivant l'expression du Grand Homme, que se frotter la tête contre une tête est un exercice qui nourrit et fortifie autant qu'il est infiniment rare de se le procurer.

Si mon Comte et mon Chevalier s'engaoient à passer leur hyver à La Haye, je m'engage à garder la maison jusqu'à l'heure de leur depart.

Parlons de Landriani, que vous verrez le premier. C'est un homme dans la force de l'âge et d'une figure intéressante. C'est un des mathématiciens et des physiciens les plus célèbres. Pour le beau titre de célèbre j'ai eu les occasions d'apprendre à l'apprécier, ainsi je laisse à vous et au Grand Homme | à évaluer le nombre et la nature de ses connaissances. Ce n'est pas un bel esprit qui ne se met que devant un objet pour me raconter avec éloquence ce que j'y vois. C'est un génie qui tourne autour de l'objet et m'apprend ce que je n'y vois pas. Il ne cherche pas la vérité comme un antiquaire une médaille rare qui ne se trouve dans aucune collection, mais comme l'avare furette de l'argent pour grossir son capital. Vous sentez bien, ma Diotime, qu'avec de telles facultés on a le droit de prétendre à des découvertes essentielles. Il a écrit plusieurs ouvrages dont je n'ai rien vu, mais j'ai lu l'homme sur son ouvrage qui va sortir de la presse. Ce sont deux volumes in quarto sur La Chaleur et le Feu, où on verra si je ne me trompe, combien l'homme de génie avance plus par la simplicité de sa marche que le bel esprit par ses bons et ses sauts. L'un est un voyageur, qui décrit l'endroit où il arrive et les endroits par où on doit passer, l'autre est un balon français qu'Eöle pousse à son gré, et qui tombe où il peut, sans savoir même où il tombe. Il médite et travaille un ouvrage sur la metaphysique optique. Jugez si nous nous trouvons en pays de connaissance. J'étais charmé de pouvoir donner à cet homme des idées sur la lumière et la vision qu'il avoit jamais pu avoir. Il avoit beaucoup entendu de mon binocle en Italie par feu Mr. Fourmont, mais vous auriez été ravie de | voir son étonnement en regardant à travers, lorsqu'il éprouva par sa propre expérience, que l'idée qu'il avoit d'un objet visible put être rendue beaucoup plus saturée, plus pleine et plus riche qu'elle l'étoit naturellement par ses yeux. Et en effet, ma Diotime, la contemplation de ce phénomène a de quoi nous mettre hors de nous même. Permettez que je vous mette sur la voie pour la pousser. Vous sentez parfaitement si je ne me trompe, ce que je comprend par voir d'une façon plus saturée, plus compacte, plus dense, plus pleine. Or je puis prouver complètement par mon anatomie de l'organe de la vue et du cerveau des insectes (travail que j'ai quitté trop tôt!), qu'il y a nombre de ces animaux, qui voyent le même objet que nous voyons, non multiple, non plus grand, mais 3 ou 4000 fois plus riche, plus saturé, plus compact, plus dense que nous le voyons. C'est à dire qu'ils voyent en voyant le soleil, par exemple, non plusieurs soleils,

non un soleil plus grand, mais un soleil 3 à 4000 fois plus lumineux que le notre. Considérez maintenant que la partie principale de l'organe où reside la sensation, tient necessairement à l'ame, et que sa partie exterieure, son bout, son tuyau, tient à ce que nous appellons physique au matiere. Considérez encore que la seule modification differente de cette partie exterieure produit une si prodigieuse richesse dans la sensation. Considérez que la modification de cette partie | peut s'imaginer possible jusqu'à l'infini, il s'en suivra du moins que la faculté de voir dans l'ame est susceptible par sa nature d'une richesse et d'une perfection bien au dela de toutes nos conceptions actuelles. Supposons seulement à cette heure une perfection tres grande, mais cependant finie. Que verrions nous alors? Verrions nous dans l'interieur des choses? Verrions nous jusqu'à leurs essences? Bon Dieux, que verrions nous?

Je sçai bien, ma Diotime, que l'objet de ces contemplations est infiniment au dessus de notre portée, mais vous avouerez avec moi que ces contemplations elles mêmes sont extrêmement interessantes et curieuses, et peut-être instructives.

Lorsqu'une fois je suis monté à l'optique, mon babil est sans fin et je me fais insensiblement un style de vieux radoteur qui m'enrage et ennuye les autres. Bachylide dit, qu'il faut vieillir comme la rose, qui deja toute séché conserve l'odeur de son printemps.

Adieu, ma toute chère Diotime, je ne recevrai votre paquet que demain. J'ai deja fait chercher le catalogue d'Obdam, dont vous aurez deux exemplaires, ce qui est plus commode, demain en huit. J'ai remis l'incluse à son adresse.

Il n'y a point de nouvelles. Nos prisons se remplissent, mais comme on n'est plus dans le goût de pendre ou de rouer, il paroitra à l'étranger que nous ne cherchons proprement qu'à faire la plus riche collection de coquins qui existe. |

Adieu, ma Diotime, pardonnez moi ce miserable billet. Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Où est le Prince? Que fait-il? Que pense-t-il? Que medite-t-il?

Σωκράτης

Lettre 9.61 – 14 novembre 1788

La Haye, ce vendredi 14 de nov. 1788 • N° 61

Ma toute chère Diotime, mon amie. Deux heures apres le depart de ma lettre je reçus votre paquet, dont je vous suis très obligé. Je trouve le papier de la plus grande beauté, mais je vous supplie de m'en redire par un mot seulement la vertu particuliere, que j'ai totalement oublié.

Je vous envoie aujourd'hui les deux catalogues d'Obdam par Amsterdam, en y joignant un livre pour que le paquet vaille au moins le port. Je vous supplie de ne pas acheter tous les romans de ce catalogue, mais de nous en laisser quelques uns, car aussi bien que vous, nous avons l'envie de nous former l'esprit et le coeur.

*Le depart d'Alvensleben pour Londres n'a pour*⁷ unique but qu'un message *du R de Prusse*,⁸ qu'il lui paroît, que n'y ayant plus de raison de *se mefier de la Hollande*.⁹ il est necessaire de finir tout de suite les deux *traités de commerce et d'alliance*¹⁰ avec eux.

Ceci me paroît un peu pressant, à moins que *l'etat cr|itique du Roi d'Angleterre*¹¹ ne l'exige pour plusieurs raisons.

Avant-hier j'ai fait ma premiere visite à pied, mais cela ne va pas bien encore. Hier j'ai eu la visite du Prince Frederic. Ils sont en ville depuis 4 jours. Il m'a promis de venir me voir de temps en temps, accompagné d'Euler. Lorsque je pourrai sortir, je verrai comment faire. Il va à des jours fixes chez Mr. Camper, qui lui donnera un cours de physiologie et d'histoire naturelle, ce que vous approuverez fort sans doute. Son frère restera l'année prochaine encore à Brunswijk.

Voila la vôtre du 10. Vos restes de fièvre à Angelmodde me tourmentent. Nos convalescences sympatisent. Du moins la mienne est bien trainante. Les nuits

7 En chiffres: 54,55. 23,21,56,26,5,83. 75. 52,15,20,21,27,22,79,58,33,47,50. 81,43,44,18. 54,49,50,23,14,6,11. 31. 34. 56,43,44,18.

8 En chiffres: 74,4. 57. 75,61. 81.

9 En chiffres: 12,6. 65,29,1,2,6,14. 75,55. 54,52. 46,43,15,54,72,50,23,32.

10 En chiffres: 83,57,26,41,42,29,22. 74,38. 45,9,80,65,55,57,59,58. 70. 23', 72,79,15,19,34,27,45,16.

11 En chiffres: 15'. 38,42,52,83. 59,57,|2,84,60,36,37,38. 75,62. 18. 74'. 34,27,28.

sans laudanum ne valent guère grand chose. Cependant ni jour ni nuit je m'ennuye. La nuit je pense, et de jour je lis ou pense, suivant que la tête est active ou passive. D'ailleurs l'assiduité de mes amis est touchante et outre cela je reçois assez de visites pour en renvoyer quelques unes qui apportent l'ennuy et empoisonnent une journée entiere. Je crois que vous sçavez qu'il y en ait de cette nature.

Pour les livres d'arithmetique, j'en possède l'un et je me flatte d'avoir l'autre avant que le ballot part. Les deux ensemble sont extremement precieux, car vous sçavez que ce sont sans comparaison les meilleures tables qui existent. On ne les voit presque pas | meme dans ce país.

Pour Schultz, s'il peut couper vos plumes sans faute il les coupera, mais il est très serieusement occupé d'un côté en administrant le bureau de poste de la Generalité, et de l'autre en ecrivant au greffe de LL.HH.PP.

Pour ce qui regarde le pourtrait du Grand Homme, je ferai naturellement tout ce qui sera possible.

Quant à la patience, ma Diotime, pour cette fois je n'en parlerai pas, d'un côté à cause de ma presente inertie intellectuelle, et de l'autre, puisque pour le moment il y va de l'interet de ma gloire que je l'adopte aveuglement comme vertu. Aussi comment ne la seroit-elle pas, lorsque vous la pratiquez comme telle!

On a entamé un singulier vól à Amsterdam. Un soi disant Baron de Schaaf ecrit à Mr. Hope, qu'étant depuis quelque temps dans cette ville, il avoit fait connoissance avec nombre de gens comme il faut, mais que dans le sein de la familiarité, il avoit deterré parmi quelques uns un complot pour tuer Mr. Hope, mais que lui, par estime, n'ayant pas l'honneur de connoitre personnellement Mr. Hope etoit parvenu à la fin à mettre ces gens à la raison, et à conjurer l'orage, moyennant cependant mille rijders, qu'il auroit l'honneur de faire prendre le lendemain par un colporteur. On donna les rijders, mais le Grand Officier eut l'indiscretion de faire observer scrupuleusement la marche de ce colporteur, | qui, arrivé sur un pont, rencontra son gentilhomme, qui accueillit son sac avec beaucoup d'allegresse; mais le moment apres, ces observateurs indiscrets vous ramasserent sac, gentilhomme, allegresse et colporteur, et mirent tout cela dans un sombre cachot.

Ici on pendra l'homme pour son vol projeté, mais à Sparte on l'auroit foëtté à juste titre, car il ne doit pas être permis de se mêler d'un metier où on soit si peu docteur.

Faisons ici cette remarque consolante, ma Diotime, que le vice devenant déjà si imbecile, il s'ensuit cependant de toute nécessité, que les hommes deviennent meilleurs tout doucement et sans quasi qu'on s'en aperçoive.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκρατης

Dans ce moment je me rappelle une erreur dans l'une de mes precedentes, où je dois avoir attribué à Bachylide ce qui appartient de droit au sage Anacreon; il faut être juste et exact.



Lettre 9.62 – 18 novembre 1788

La Haye, ce 18 de nov. 1788 • N° 62

Ma toute chère Diotime, mon amie! Hier j'ai reçu la vôtre du 14, et les nouvelles de votre convalescence ont fait du moins un bien infini à la santé de mon ame. Pour celle de mon corps, elle est assez mauvaise et d'autant plus, que les phenomenes indicquent bien un vice essentiel en dedans, mais nullement son siege ni sa source, ce qui nous soumet à la sentence d'Hippocrate, qui dit que dans ces cas il ne faut pas risquer des medecines à tâtons. Aussi je ne me sers que fort copieusement du chinchina pour soutenir les forces, et de l'opium pour donner du repôs; et ces deux remèdes jusques ici ne manquent jamais à produire les effets desirés.

Ainsi, ma Diotime, il faut sacrifier à la patience, jusqu'à ce que le mal se guerisse de soi même, ce qui ne me paroît pas impossible, ou jusqu'à ce qu'il dise plus haut et plus clair encore, je suis un tel, ce qui n'est pas impossible non plus, et alors il faudra sacrifier au sage fils de la malheureuse Coronis.

Par rapport à l'histoire de Jacob, voici le tout. D'abord apres mon arrivée ici, et lorsque j'eü moins besoin de secours | qu'à cette heure, j'avois resolu conformément aux sages avis de mon ami Camper, de mettre tout uniment le Jacob dans la rue, ce que j'aurois pu faire avec d'autant plus de commodité que les soins prevenants de mon Camper avoient deja trouvés l'occasion rare de me fournir dans ce moment un homme qui me conviendrait.

Mais ayant pris cependant une semaine entiere pour examiner ce Jac^{ob} et lui ayant trouvé réellement de l'honnetteté et de la vertu, j'ai reflechi qu'un traitement trop rude de ma part pourroit occasionner le malheur de plusieurs individus de mon espèce, et j'ai pris le parti de le garder encore quelque temps, contre l'avis de mon ami Camper, qui m'en a bien grondé, ce que j'aurois fait de meme à sa place.

Enfin pour finir cette vilaine histoire, Jac^{ob} a ecrit à sa belle, et il en a eu une reponse la semaine passée, dans laquelle elle desire qu'il vienne à Reine, et qu'il y reste provisionnellement, puisqu'il pourroit y avoir des occasions de pouvoir s'accomoder pour un commencement de menage. Je n'ai pas lu la lettre, mais lui il paroît plus tranquille et à son aise depuis qu'il l'a reçue. Il repond demain à sa belle et part aussi tôt que j'aurai un domestique à sa place.

Par rapport à l'article d'Alexis, ma Diotime, je vous y repond maintenant, de façon que cela doit rester absolument entre nous. Apres que je serai sorti et que j'aurai pensé à cette affaire, j'en | ecrirai à notre cher Jacobi, ou je vous ecrirai en sorte, que cela sera communicable. Lorsqu'on m'offrit un si grand nombre d'exemplaires en recompense du texte, je me doutois deja de ce qui alloit arriver, mais c'étoit trop tard pour y remedier. Notre cher ami ne se connoit pas en librairie. Moi, né dans le pais des libraires et ayant eu de frequentes occasions d'avoir des affaires avec cette engeance, pour de pauvres amis s'entend (car jamais aucun de mes ouvrages n'a passé par leur mains), j'ai acquis quelque peu d'experience dans ces affaires. Pas beaucoup cependant, car je dois avouer que mes amis et moi leur avocat, nous avons été constamment leurs dupes à la longue. Un cas exepté cependant, car il faut être vrai. Castillon de Berlin le père me fit traiter sa cause avec le seul honnette libraire qui a existé depuis la creation: c'étoit un saint, un ange dans sa classe. J'obtins tout pour Castillon, et ne voila-t-il pas que Castillon trompe l'ange et moi tous les deux de la façon la

plus grossiere. Cela me fit de la peine, quoiqu'un libraire ou un Juif trompé soit un spectacle plaisant, qui venge et console l'humanité.

C'est un axiome qu'on ne peut rien faire de pire pour decréditer un livre, que d'en tirer un beaucoup plus grand nombre d'exemplaires que celui qu'on en pourra debiter dans un ou deux ans. Les libraires le font constamment, sur tout dans ces deux cas, lorsqu'ils impriment un ouvrage par souscription, et lorsque vous leur donnez pour imprimer quelqu'ouvrage qui vous interesse. | Tout ce qu'ils impriment au dela de ce qu'il leur faut pour le gain qu'ils se proposent, ne leur coûte que le papier, et par consequent ils peuvent donner apres le meme livre à la moitié, au tiers, au quart de sa valeur, en gagnant encore. Les cas ne sont pas rares qu'on inscrit sur un livre pour l'impression de 1500 exemplaires et que dix ans apres il y en a 15.000 dans le monde, c'est à dire que ce qui me valoit il y a dix ans *f* 150, n'en vaut à cette heure que *f* 15, ce qui n'est avantageux que pour ceux qui donnent payer le 25^{me} denier.

Mais cessons de parler libraire, car cela me donne eternellement de la bile. La figurabilité ne tient pas plus à la nature du corps solide que la friponnerie à celle de ce beau metier.

Raillerie à part, vous sentez bien, ma Diotime, que c'étoit une faute de tirer tant d'exemplaires d'un livre qui par sa nature peut avoir si peu de lecteurs, dans le même moment, qu'on en donna une traduction réellement plus belle que l'original. Si je sçavois bien le nombre d'Alexis françois qu'il y a dans le monde, je crois que je ne hesiterois pas un instant à faire venir les 500 exemplaires, non pour les faire vendre, mais pour en decharger la masse tôtele.

Au nom des Dieux, ma Diotime, que ceci reste bien entre nous, car je dois tout au cher Jacobi, ne fut ce que d'une edition dont tout le monde admire la correction parfaite de l'orthographe.

A propos de livres, n'oubliez pas de vous faire avoir tous les ans l'Astronomisches Jahrbuch de Bode à Berlin. | Il n'y a que peu de jours que j'ai appris à le connoitre. Cela vaut beaucoup mieux que les Connoissances du temps.

J'apprend que le Prince est depuis quelque temps à La Haye, et qu'il a soupé hier à la Cour et voila tout ce que j'en sçai.

Je compte que le ballot va partir dans peu de jours, mais il faut que la lampe je l'emballe moi-meme.

J'aurai soin de la loterie aussi tôt qu'elle commence.

Camper part pour la Frise à mon grand regret, mais il revient dans peu de semaines.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le Dieu Tout Present nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 9.63 – 21 novembre 1788

La Haye, ce vendredi 21 de nov. 1788 • N° 63

Ma toute chere Diotime, mon amie. Hier j'ai fait mon premier diner dehors depuis mon retour, chez Aylva. Cela alloit assez bien, mais cependant mon mal trôte avec moi et gâte tous les plats comme une harpie. D'ailleurs j'avois à faire plusieurs visites de reconnaissance et tout cela ensemble constitue la sôte cause de la petitesse de ce volume.

Avant hier j'eu le Corps qui se porte à merveille, fort content des tresors qu'il a amassé dans sa course, et plus encore d'avoir fait la pluye et le beau temps dans les charmants endroits, qu'il compte de revoir au printemps prochain plus tôt qu'à l'ordinaire.

Item j'eu le meme jour un homme que vous connoissez, et qui se met à vos pieds. Il me communiqua les resultats de ses recherches sur l'état de notre commerce et que lui seul est en etat de bien faire, à cause de sa position. Je fus stupefait de voir que plusieurs branches de commerce etoient quintuplées, octuplées, et une même decuplée depuis dix ans. Je le fus de même des prodigieuses ressources qui restent encore au commerce de cette Republique, si on put parvenir à vaincre certains prejugués et à detruire | de certains interets personnels. Cependant pour le nombre des ressources de cette nation, il ne doit pas tant etonner, puisqu'il resulte directement de son industrie, de sa longue et

grande experience, de sa richesse et de la complication infinie de ses relations avec ces autres peuples, facultés dans laquelle elle surpasse toutes les autres sans comparaison.

Ma chere Diotime, vous êtes heureuse de ce que je n'ai pas de temps, sans quoi vous courriez risque d'avoir toute une dissertation d'optique. Je sçai que c'est un sujet ennuyeux pour ceux qui ne s'y applicquent pas, mais j'en aurois parlé de plénitude de mon coeur. Cette science, jadis l'une de mes favorites, s'est depuis quelque temps emparée de nouveau de ma tête, et souvent pendant mes nuits trainantes elle sêrt à me voiler mes ennuis et mes maux. Je crois y avoir acquis des vues toutes nouvelles, que la posterité pourra verifier peut-être, mais qui demanderoient des experiences que je ne suis plus en etat de faire. Enfin je vous demande pardon de vous en avoir parlé.

Le cas du Roy d'Angleterre est fort triste. Il est assez hors de danger, mais sa tête est sans ressource. Le Prince de Galles est déclaré déjà Regent. Je crois et crains que le message dont je vous ai parlé est venu trop tard pour en tirer tous les effets desirés. |

Vous sçavez que la Russie a refusée la mediation des trois puissances. Si la paix ne se fait pas cet hyver, la comete qui va arriver aura la reputation dans l'histoire d'avoir annoncée des années de sang.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

Pas encore de vos nouvelles. Je vous ai ecrit celle ci hier au soir, et à present j'ai pris la resolution de ne pas sortir encore souvent, à moins que mes maux ne diminuent. La vie est une bonne chose, je l'avoue, mais elle ne doit pas cependant être un peu trop à charge. Avec tout cela, ma Diotime, ne vous imaginez pas que je m'ennuye beaucoup ou que je m'impatiente, ni que je perde l'idée de la possibilité d'une guerison naturelle. Ce qui me donne quelques fois un peu d'humeur, c'est la sensation de l'activité bridée, par exemple votre balot ne sçauroit par impossible partir que la semaine qui vient. Cela me tourmente puisqu'il n'y a pas de ma faute. Pour

me juger et me justifier sur cette inexactitude apparente, il faudroit me voir avec toute la complication de mes circonstances. Adieu.



Lettre 9.64 – 25 novembre 1788

La Haye, ce 25 de nov. 1788 • N° 64

Ma toute chere Diotime, mon amie. J'aurois apparemment passé cet ordinaire sans vous écrire qu'un couple de lignes pour mon besoin, comme étant un peu incommodé, quoique beaucoup moins qu'avant hier. Voyant la vôtre du 21 je n'aurois pas sçu même brider ma plume, tellement elle est dressée à son devoir.

Je suis extrêmement affecté du décès du frère du Grand Homme. J'ai eu peu l'honneur de le voir, mais quelques conversations l'été passé m'y ont fait remarquer une très belle ame, accompagnée d'un grand sens et d'une originalité frappante d'idées, infiniment rare dans tous les temps. Je sens la perte que fait notre Grand Ami pour autant que j'en ai fait des semblables. Elles sont poignantes. Elles paroissent diminuer notre essence puisque pour le moment elles paroissent faire un vuide dans notre thresor moral.

D'ailleurs lorsqu'elles touchent de si près, elles font subitement un changement total dans la masse de nos relations, laquelle dans tout instant compose le tarif de notre état actuel, et exige du temps et des peines pour y remédier. | Je vous supplie de présenter mes respects à Mr. de Furstenberg, en lui faisant même lire ces lignes, et je vous avoue franchement que c'est la seule consolation que j'oserois offrir à cet homme, car si un tel homme en eût besoin d'autres que de celle qu'il peut trouver dans la vaste enceinte de son ame, il nous faudroit réellement pleurer sur le sort de la pauvre humanité, en accusant stupidement l'Auteur de l'être de cruauté et d'injustice.

Enfin, Dieu veuille que sa santé ne reçoive aucune atteinte des tristes occupations que cette perte exige probablement de lui.

Pour Jacob et son affaire je m'en débarrasserai le plus tôt que je le puis, car j'en ai tout mon saoul.

Pour vos commissions, ma chérissime Diotime, je ferai tout mon possible.

Pour le Corps comme je vous ai dit, je ne l'ai vu qu'une seule fois, lorsqu'il parut extrêmement content. Il vient à la Cour et à ce qu'on m'a dit il y est bien reçu. Cependant j'ai quelques raisons de croire qu'une recommandation ultérieure pourroit lui être utile. Pour autant que je sçai il voit ses anciens intimes comme à l'ordinaire. D'ailleurs l'absence de Camper père et fils lui cause naturellement un vuide affreux, et cela ne se raccommode que le 16 du mois prochain.

J'ai eu chez moi Mr. van Damme d'Amsterdam, qui vint pour me | montrer ses admirables acquisitions de 5 medailles d'or qui lui coûtent beaucoup. Elles sont de la vente de Mr. d'Enneri. Van Damme, le Roy et un Anglois ont partagé le bon de cette superbe collection.

A propos de medailles. Notre medaille est resolue à la fin. Elle se fait suivant notre dernier changement dont vous vous souvenez peut-être. L'histoire de cette medaille est aussi singuliere que ridicule. Elle apprendroit que les plus miserables choses peuvent figurer dans le monde avec les grandes, ou plus-tôt qu'il n'y en a point de grandes. J'y ai bien souffert, mais à la fin je triomphe. Jugez de mon orgeuil actuel!

Pour ma santé, ma Diotime, j'en aurai soin en raison composée de ce que je puis et de ce qu'elle vaut.

Quel le seul Dieu Tout present nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Avez-vous reçu le Catalogue?

Si nous pourrions faire l'abstraction que vous dites, nous serions exactement rien, nous n'aurions rien été, et le rien designeroit à jamais la riche beauté de notre essence. Heureusement la chose est impossible dans toute categorie possible.

Lettre 9.65 – 28 novembre 1788

La Haye, ce 28 de nov. 1788 • N° 65

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous écris celle-ci seulement pour vous dire que je vivote encore plus ou moins. Jusqu'ici mes douleurs sont supportables et souvent je puis les mépriser sans que ma philosophie ait le droit de s'en faire un sujet de vanité. Mes jours sont ordinairement passables à présent. Mes nuits sont exactement divisées en douze parties qui alternent, dont six sont bonnes, lorsque je rêve et dors comme toujours, mais les six autres me ramènent cruellement à l'humanité. Cette régularité est frappante. C'est le seul côté par où je suis horloge ou machine réglée, faculté que j'ai taché toujours vainement de donner au reste de ma composition; et c'est cependant la dedans que consiste la vraie sagesse, à ce qu'on dit. J'ai fait toujours de mon mieux pour le croire, puisqu'il faut croire, mais j'en doute encore un peu, puisque la sagesse et la mécanique m'ont parues constamment deux choses très différentes.

Ma chère Diotime, je vis d'une façon fort isolée maintenant, et si mes amis n'eussent fréquemment pitié de moi, je ne saurois plus comment les hommes sont faits que | par reminiscence pour en avoir vu autre fois.

La lecture me devient plus insipide de jour en jour, à moins que ce ne soit de l'histoire, qui me fait dormir. Lorsque le grand livre de l'ami Du Luc paroitra, je me passerai même de l'histoire. Pour penser, il n'en est plus question, pas tant encore par la lourdisse et la rouille des outils que faute d'un objet déterminé. Cependant il m'en est venu un dans l'esprit, dont je ne vous parlerai qu'après l'avoir degrossi un peu.

J'étois parvenu à peu près, non sans peine je vous jure, à préparer votre balot, et ne voila-t-il pas un gel qui commence et dont l'issue est incertaine. Comptez cependant que je ferai de mon mieux. Cette affaire m'a attristée, mais je la met sur le compte de cette année 1788, la plus malencontreuse de toutes celles de ma vie, car si je fais abstraction du bonheur inappréciable d'avoir vu vous et le Grand Homme de si près, et de quelques nouvelles connoissances faites, où mon Espagnol et mon Milanois se trouvent sans contredit à la tête, je vous proteste que tout le reste n'ait été quasi qu'un tissu de contretemps, de pertes, de maux physiques et métaphysiques, qui ne se raccommoient pas avec facilité. Si cela

tient au nombre, je languis apres 1789. Je ne pretend pas que toutes les années soyent également belles, mais je souhaiterois qu'elles melangassent un | peu mieux leur coloquinte et leur sucre, pour qu'il y ait moyen de les avaler sans grimacer. Avec tout cela, ma Diotime, il faut faire le content, et se rendre gros philosophe, ne fut ce que pour la reputation et la commodité.

Ce matin j'ai accroché un domestique à la place de Jacob, qui me paroît excellent. Il est de la Pomeranie prussienne. Jacob attend aujourd'hui une lettre de sa belle, qui fixera la semaine et le jour de son depart.

Hier je vous avois ecrit jusques ici dans l'esperance d'avoir ce matin de vos nouvelles.

Voila, Dieu merci, deux de vos lettres. Je ne m'inquiete pas sur la santé du Grand Homme en tant qu'elle pourroit souffrir par l'influence de la perte qu'il vient de faire. Il est vrai qu'un tel homme sent vivement à proportion des autres hommes, mais aussi les forces victrices sont toujours au moins dans la même proportion.

Par rapport au vase, sa hauteur totale avec son pied devoit être de 25 pouces de Rhinlande, en cas que cet enclos de verdure reste comme il est, c'est à dire tout à fait fermé. Mais si au printemps vous trouviez bon de faire une petite ouverture irreguliere dans cette haye, afin de faire paroître quelque partie de ce vase à travers la verdure au spectateur qui se trouve à l'autre bout du jardin, il pourroit être de 28 pouces de haut. N.B. Il faut que l'hyver | il ne soit jamais exposé au gél et à la pluie, mais qu'alors il soit toujours emmaillotté dans de la paille.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκρατης

Dans quelqu'autre envoy de bagatelles par le chariot, le Virgile de Justice nous servira à dedommager les fraix du port.

Avec billet:

P.S. Voila la vôtre excellente du 4. Je voudrois que pour la moitié du temps nous ne fussions jamais d'accord en fait de science. C'est là la vraye source de la lumiere. J'avoue que vos definitions de la

patience sont très philosophiques, très ingénieuses, très belles et très chrétiennes, mais ne presumez pas que je sois hors d'état d'enrichir grandement les miennes. J'appellerai à mon secours pour combattre vous et la triste patience le premier trait signifiant que me decôchera ma colique nephritique, maladie faite à mon avis pour rendre l'homme fôl ou sage. Voyez combien je suis partisan des causes finales.

Je me flatte de faire apres demain ma premiere visite. Adieu. | Votre eloge du feu Landgrave me paroît admirable. C'etoit un si grôs Prince et qui a fait faire bien de belles choses.

Lettre 9.66 – 2 décembre 1788

La Haye, ce 2 de dec. 1788 • N° 66

Ma toute chère Diotime. Quoique ni ma main, ni ma tête soyent faites aujourd'hui pour ranger des mots, soit cavalerie, soit infanterie, dans un ordre de bataille, je vous écris cependant pour vous dire que le courier est arrivé sans m'apporter aucune nouvelle de votre part. Lorsque j'aurai appris que les santés de vous ni de Mr. Furstenberg n'ont pas eu d'influence sur ce desolant phénomène, je serai content. Je suis fâché que la mienne en a sur la valeur et le volume de ce billet. Je souffre toujours d'un mal dont la cause est cachée, et on veut que j'aille à un village proche de Rotterdam, implorer les secours d'un arcanum, qui guerit d'un mal qui n'est pas probablement le mien. Mais comme ignorer son mal, et ignorer le remède qu'on veut employer, c'est ignorer un peu trop à mon avis, pour des hommes qui aiment un peu le sçavoir, je me resigne encore à votre vertu favorite la patience. Comme sortir en voiture ne m'accomode pas, et que le froid et ses sequelles | m'interdisent de sortir à pied, je suis reduit à mon petit terrain que vous connoissez, où je m'exerce et m'amuse autant que je le puis. Enfin, comme ordinairement ni ma tête ni ma plume ne sont taillées pour faire leur metier, je suis obligé de lire, et ce qui est pis de lire de la philosophie. Or voici un pejus, c'est que je ne comprend plus les gros livres qui en distribuent à

foison, et voila ce qui me force à un pessimum encore, que je vais vous dire entre nous (car je ne suis pas assez habile, ni assez pauvre ami pour vous cacher mes turpitudes). J'ai lu mes propres ouvrages d'un bout à l'autre, les comprenant du moins. Vous direz en eclatant de rire peut-être, qu'il est peu ragoûtant d'imiter l'ours pressé par la famine et le froid, qui se succe la patte pour y chercher l'insipide aliment qui y distille encore de sa propre maigreur; mais cette satire cruelle, ma Diotime, n'est pas aussi juste qu'elle pourroit vous le paroître, et je vous en dirai les raisons une autre fois. Vrai est-il que j'ai fait cette lecture sans ennuy et avec profit. Je vous le prouverai un jour si je ne me trompe.

Mais voici une reflexion qu'elle m'a fait faire; c'est que depuis qu'il y a de la philosophie au monde, il auroit dû y avoir une loi par laquelle tout philosophe affiché fut obligé sous peine du carcan, de faire, apres sa besogne, sur 3 ou 4 feuilles de mediocre | etendue, epreuve de la coherence de son systeme, ce qui auroit epargné aux laborieux historiens de la philosophie bien des folies et de la sueur. Comme votre delicatesse à sentir pourroit vous faire remarquer une petite dose de vanité dans ma reflexion, je crains, mais pas beaucoup cependant, que vous m'imposerez ma loi, à laquelle il ne seroit pas mal séant que je satisfisse.

J'avois ecrit jusqu'ici hier au soir, lorsque j'allois me coucher sans opium, ni laudanum, et j'ai passé une nuit assez bonne que mes circonstances le peuvent permettre. Elle a empiété sur mon jour, ce qui abrège celle ci contre mon gré, car elle etoit deja si belle!

Vous sçavez aparemment le trait de sagesse du Prince de Weilbourg, le veuf. Il se marie par la main gauche avec une vilaine servante. Comme j'ai eu l'honneur de connoître ce grand Prince d'assez près, ce trait n'a rien de quoi m'étonner.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Lettre 9.67 – 5 décembre 1788

La Haye, ce 5 de dec. 1788 • N° 67

Ma toute chère Diotime, mon amie. Depuis quatre jours je suis absolument isolé. Le froid horrible qu'il fait et mes maux me defendent imperieusement de sortir, et trois pieds de neige defendent tout approche vers mon quartier. La lecture me degoûte, ainsi ma bibliotheque est un membre inutile. Pour comble d'infortune, le peu d'idées que j'avois amassées dans une tête qui n'en contient que deux pêtes tout au plus, est presque tout dependé. Les nuits me tourmentent et me trainent lentement vers un jour inutile, apres lequel cependant j'ai tant soupiré. Voila une situation qui exige le secours de cette philosophie divine, contente d'exister, sans se soucier du comment. Avec tout cela, ma chère Diotime, je ne vous ai pas dit le plus picquant de mes maux, et qui n'en seroit pas apparemment pour les autres. Ce sont ces reveils subits et frequents qui me coupent inpitoyablement mes songes precieux. C'est un terrible desagrement pour un homme qui rêve toujours, | et qui est peut-être plus essentiel penseur dans ses songes qu'en veillant. Des aujourd'hui je vais ramasser tout ce que j'ai noté sur cette matiere, pour en faire un tout à la fin, si cela se peut.

Je suis fâché d'avoir mis un nombre à cette lettre qui n'en est pas digne. La raison en est le laudanum de hier au soir, qui m'a cloué au lit un peu plus que de coutume, sans avoir sçu clouer le temps en attendant.

Vous sentez bien, mon amie, que je ne vous ecris celle ci que par le besoin de vous ecrire. Plaise aux Dieux qu'un prompt degel me rende tête et temps et par là plus digne de vous entretenir.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκρατης

Vour recevrez dans le balot un livre italien assez precieux et passablement executé sur les pierres gravées avec noms d'artistes. Vous le trouverez en feuilles, mais je vous prie de les faire relier en demie reliure, sans les faire couper ou rogner, pour les raisons que

je vous dirai. Je viens d'en recevoir le second et dernier volume de Mr. Rendorp, ami de l'auteur.

Jusqu'à ce moment qui est celui de la cloture de cette lettre, je n'ai aucune nouvelle de votre part.



Lettre 9.68 – 8 & 9 décembre 1788

La Haye, ce 8/9 de dec. 1788 • N° 68

Ma toute chère Diotime, mon amie. Ce n'étoit que samedi passé que je reçu la vôtre, dattée d'Angelmodde le 1 de dec. En quelque façon il est vrai que mon inertie intellectuelle est causée par l'embarras du choix, mais cela meme prouve d'un côté que les objets n'affectent plus avec le degrez de vivacité proportionné à leurs valeurs différentes, et de l'autre que la velleïté ne se determine plus avec la vigueur requise apres avoir consultée les oracles du moral et de l'intellect.

Pour la regularité des phenomènes de nuit, leur periode reste le même, quoique depuis quelques jours leur incommodité diminue sans aucune usage de l'opium. Celui du quinquina je le continue avec devotion et par respect pour vous et Camper. S'il doit servir à me rendre des forces, je n'en ai pas besoin, excepté pendant un couple d'heures apres mon lever, car pour de la fièvre je n'en ai pas eu l'ombre depuis vos decoctions de Munster. Ce qui me manque c'est une colique nephretique, souvent douloureuse, et un mal aise interne dont la source me paroît être dans le foye. A ceci se joint quelques fois une | pesanteur dans les jambes tout à fait extraordinaire, que j'attribue principalement au manque d'exercice. Voila le tarif de mes maux physiques, qui se corrigeront à la longue, ou se manifesteront avec eclat.

La nouvelle du retablissement de votre santé et de celui de celle de Mr. de Furstenberg me fait un bien infini, et je serai charmé d'apprendre bien tôt le retour de vous deux à la bonne ville de Munster, où il fera moins froid qu'à votre Angelmodde je compte.

J'avois renvoyé le célèbre Zimmerman hier, etant un peu fort incommodé. Je lui avoit fait dire de venir ce soir, mais je l'ai attendu en vain. Cependant je sçai

que tous les deux nous desirons de nous voir. Notez que la Cour de Hanovre l'a envoyé ici pour être à même de passer à Londres si on l'exigeoit auprès du Roy, mais les medecins de Londres ont declarés qu'il ne veulent pas absolument du personnage, ce qui est mal, puisqu'eux ils declarent le mal du Roy incurable.

Voici ce que je sçai de certain par rapport à cette maladie. Le Roy aime beaucoup la musique. Deux jours avant son mal il se trouva à un concert et sortant de la, il dit à ses amis qu'il sentoit quelque chose dans sa tête, qui lui fit prévoir que bientôt il auroit la musique en horreur et qu'il ne pourroit plus la souffrir. Soit qu'il y ait eu quelque nerf de rompu, c'est du moins le seul commencement de la maladie dont on a connoissance. Il parle souvent dix heures de suite sans discontinuer avec vigueur, et quelques fois avec fureur, sur toute sortes de sujets, sans qu'il y ait l'ombre de sens commun dans tout ce qu'il dit, et apres, accablé de cette horrible fatigue, il tombe dans un sommeil fort tranquile en apparence.

Il faut avouer que c'est la de la coloquinte et qui pourra avoir des suites les plus etranges.

Au lieu de Zimmerman j'ai eu mes deux Fagels, qui me viennent voir fort souvent et se mettent à vos pieds.

Si vous sçavez quelque chose de Zimmerman, je vous prie de me le dire, car il n'est pas apparent que je le voye puisqu'on me dit qu'il retourne demain à Hanovre. On me le depeint comme l'homme le plus vain qu'on puisse s'imaginer. Je ne puis pas dire que j'aime ces gens, mais il est vrai que je sçai m'accomoder à merveille avec eux. Je n'en ai pas connu que je n'ai compté le mien sans faute.

Voila la votre du 5, dont je vous suis infiniment obligé. C'est la meilleure medecine qu'on puisse me donner. Si vos lettres sont squeletteuses, les miennes sont spectres et revenants.

J'aurai soin de vos catalogues. Cela vous aidera un peu, mais en general les livres se vendent à bon marché à present dans les ventes, exeptés des Lettres sur l'Homme, que les fôlies de l'auteur ont sçu rendre rares.

Adieu, ma Diotime divine, que le seul Dieu nous benisse.

Σωκράτης

Vous sçavez peut-être que St. Priest est devenu premier ministre en France, et Puisseguur l'un des petits fils du Marechal le second. Le premier nous est passablement connu ici.

La mort du Prince de Weilburg a été prompte. En se mettant sa bandouillere pour aller à la chasse, le mal lui prit et dans cinq minutes c'étoit un objet de panegirique. Qu'un Prince mort est heureux même des ce bas monde. Vous sentez qu'on jase beaucoup sur cette mort, qui a suivi de si près son beau mariage. Je plains sa femme, qui avoit deja des enfants de lui.



Lettre 9.69 – 12 décembre 1788

La Haye, ce 12 de dec. 1788 • N° 69

Ma toute chère Diotime, mon amie. La raison du petit volume de celle ci est que j'étois trop occupé à vous écrire. Developpons ce paradoxe. Il n'y a que deux jours que l'envie me prit pour la premiere fois depuis ma maladie, de mettre des idées sur le papier. Celles qui m'étoient le plus presentes dans ce moment conçoient la dioptrique. Je m'imaginai qu'il y en avoient parmi, qui pussent interesser meme la posterité, et comme presque toutes mes idées un peu etranges, se fourrent par une espèce d'instinct dans l'immense corps de mes lettres, auxquelles vous devez en grande partie votre vertu de patience et d'indulgence, elles s'empresserent de s'y placer à côté de leurs soeurs. Cette lettre optique, quoique très courte par rapport à son objet, devint trop longue dans sa qualité naturelle. Ainsi je l'ai jettée pour l'achever un autre jour.

Pour ma santé elle est encore assez mauvaise et souvent | douloureuse, et j'ose bien dire, que Mr. Diafoirus pere dans Moliere est un sôt, en ne plaçant pas à la tête de ses cruelles menaces à son malade la colique nephretique, si tant est que c'est la mon mal. D'ailleurs j'ai passé plusieurs nuits de suite sans opium et avec peu d'intervalles. Mes songes meme reviennent. Les forces ne me manquent aucunement, ni un certain appetit, quoique le goût soit toujours depravé. Enfin

ce n'est qu'après ce froid violent que je sçaurai prononcer peut-être sur la nature de mon mal.

Jacob part lundi pour Reinen afin de se marier. Ce qu'ils feront ensemble je l'ignore, mais du moins se montre-t-il honnêt-homme, dont je n'ai jamais douté. Je le quitte avec regret, et si dans vos contrées quelqu'un le veut, tout marié qu'il est, pour domestique, j'ose assurer ce quelqu'un qu'il n'en trouvera jamais de plus fidelle et de plus fermement attaché à son maitre. Si je me suis plains de quelques petites inadvertences de sa part pendant le dernier voyage, il faut pour rester exactement dans le vrai, m'en accuser moi même, comme ayant pu les prevoir et les prevenir.

Je crains bien que votre sejour à Angelmodde et celui du Grand Homme | à Paderborn, vous aura fait manquer mon Landriani, ce qui me feroit bien de la peine. A ce que j'apprend, je ne l'aurois pas retrouvé à beaucoup pres dans Zimmerman, qui est parti et que je n'ai pas vu. Je l'avois cru Allemand, mais il est Suisse et des lors je me suis rappelé sa parente charmante Mlle de Fastnacht. Ce nom prononcé la plume est revêche et n'a plus d'appetit pour ecrire.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Craignez la Lettre sur l'optique. |

Avec billet:

P.S. Celle ci fermée je reçois la vôtre où il y auroit tant à reprendre. Mon etat est très supportable et jusqu'ici j'existe avec plaisir. Je viens de passer une nuit très bonne. Mes occupations ne sont pas toutes agreables, et par dessus du marcher l'Académie de Harlem me charge d'examiner les drogues metaphysiques qu'elle reçoit. Si vous pouvez entamer l'affaire de Jacobi par le Prince j'eu serai bien aise. Je n'ai pas voulu des libraires d'ici, car ils ne payent qu'en livres et non en argent, et puis ils trompent. Si le Prince ne reussit pas, je m'adresserai à Amsterdam | où je reussirai d'une ou d'autre façon.

Si je ne participai pas à l'occupation generale dans ce moment, sçavoir le 25 denier, j'auerois eu deja les 500 exemplaires chez moi. Mais en tout cas j'en dechargerai Jacobi, s'il veut avoir un moment de patience.

Pour Jacob qui devoit partir lundi, j'y penserai encore, car votre incluse n'est pas tout à fait conforme avec ce que j'avois appris. Si tout marié il pourroit entrer en service quelque part, ce seroit le mieux.

Ma Diotime, que mes douleurs (qui ne sont pas grandes) ne vous incommodent pas. D'ailleurs toute douleur est supportable ou finit, c'est un charmant axiome.



Lettre 9.70 – 16 décembre 1788

La Haye, ce 16 de dec. 1788 • N° 70

Ma toute chère Diotime, mon amie!

Je vien de recevoir et de baiser à bien de reprises la vôtre du 12 de ce mois, ecrite d'Angelmodde. Lorsque je pense à votre sejour dans cet endroit pendant le froid affreux qu'il fait, cette idée m'attriste, et Dieu veuille que vous en souffrez moins que moi.

Mais laissons ces plaintes inutiles, qui certainement ne vous ramèneront pas en ville, car vous direz que chacun est le juge competent de son etat et de ses devoirs. Il y a la plus ou moins de vrai, ainsi je me tais.

Je vous suis infiniment obligé du detail de vos rêves, et je suis très curieux d'en apprendre la suite. Je les connois et ils sont de l'espèce la plus rare. Il est clair que des rêves aussi desagregables pour ce qui regarde l'objet, naissent d'un mouvement accidentel des fibres où regne par hazard une assez grande regularité. L'ame qui reçoit ces signes et en est douloureusement affectée à cause de l'objet, emploie tout naturellement son intellect pour regler et raccommoier autant que possible la scène hideuse qu'elle voit, mais cet employ de l'intellect empire la chose, et augmente encore la regularité de ces idées. L'ame tourmentée | fait sans

en sçavoir la cause un effort qu'elle ne connoit pas, pour se debarasser de ses tourments. Si cet effort n'est pas assez vigoureux pour la reveiller tout à fait, il aboutit au moins à changer le rêve, et quelques fois à faire naitre le contre-rêve, ou le rêve du rêve. Ceci est très naturel, puisqu'on voit souvent le même effet en veillant, occasionné par ce meme effort ou instinct inconnu de l'ame. J'ai vu très souvent à Amsterdam une pauvre femme qui se promenoit deux fois par semaine le long d'un canal sur les bords, assurant qu'elle y cherchoit et y trouveroit son fils qui depuis huit ans s'étoit noyé dans ce canal. Combien de semaines ma mère qui venoit de perdre son fils, officier de la marine, en Amerique, ne se berçoit-elle pas avec l'idée que les nouvelles de sa mort etoient fausses? Et cependant pour celle la, elle n'étoit pas fôlle. Moi même je me souviens que j'avois besoin de plusieurs jours pour me defaire de cette ridicule idée.

Je ne sçai aucun exemple d'un contre-rêve, ou du rêve du rêve dans les cas que l'objet du rêve est agreable, quoique cela ne me surprendroit pas, par la raison qu'en veillant même l'homme n'ose pas croire pendant quelques instants, la nouvelle d'un grand bonheur imprevu.

Ce qui resulte provisionnellement de vos observations, c'est que l'ame, soit dans le sommeil, soit en veillant, n'a qu'à s'appercevoir de signes quelconques pour y applicquer d'abord son intellect et toujours | egalement bien. D'où il est evident que pendant le sommeil parfait et sans rêves ou songes elle existe avec toute ses facultés. Vous sçavez comment on prouve par les rêves, dont l'objet est totalement absurde et impossible, qu'elle s'occupe dans cet etat de sommeil parfait, quoique sans conscience, de ce qu'elle fait, faute de signes. Lorsque les organes se developpent, ou que d'autres organes se developperont, ou que des signes quelconques se manifestent, elle a conscience et conviction.

Pour ces efforts cachés, par lesquels l'ame agit à volonté sur des parties du corps qui paroissent absolument hors de la jurisdiction de la volonté, si jamais nous parvenons, ma Diotime, à en bien developper la cause et la nature, les psychologues nous devons des statues d'ôr. Pour moi par cet effort je produis à volonté des effets dans mes yeux, qu'aucun homme de ceux que j'ai connu a sçu produire. D'autres produiront apparemment d'autres effets sur d'autres parties.

Mais voici un fait où vous penserez sans que je le dise. Camper, qui n'est pas psychologue, me dit, qu'ayant ôté un jour les deux cataractes à un homme qui

avoit été aveugle depuis 3 ou 4 ans, l'homme s'écrie: Je vois. Que voyez vous? De la lumiere. Rien autre chose? Non rien. On le couvre. Le lendemain et le surlendemain, meme demande, meme reponse. Le jour suivant Camper met sans le moindre bruit la femme et le fils de cet homme droit devant lui. On le decouvre. Que voyez vous? Rien que de la lumiere. Mais ayez attention à ce que vous faites, regardez bien. | Je regarde bien, mais je ne vois que de la lumiere, vous dis je. Mais regardez toujours, ne vous laissez pas. Ne voyez vous pas votre femme? Ma femme! non, mon Dieu, je ne vois rien. – attendez – attendez – oui mon Dieu, c'est ma femme! On le couvrit, et une demie heure apres il reconnut son fils et puis etc. etc. et il fut gueri.

Voila certainement, ma Diotime, une experience bien precieuse pour vous et pour moi. Une autre fois nous parlerons un peu plus encore de ces efforts.

Je suis extremement charmé que vous aurez vu le chevalier, mais je suis fâché de ce qu'il me paroît que le Grand Furstenberg ne l'aura pas vu. D'ailleurs votre corvée me tue.

Il y a 3 semaines que je fis acheter à une vente un petit livre avec des estampes de lions, par Picart, Rembrant, le Brun etc., pour vos enfants pour dessiner.

Trois jours de suite j'avois feuilleté ces livres et depuis quinze jours je n'ai pensé à un lion je vous jure. Et ne voila-t-il pas que j'en ai eu cette nuit une trentaine à mes trousses. La peur me fit grimper sur la pointe d'un pillier fort haut, d'où regardant en bas, la tête me tournoit et ma chute me sauva du desagrement d'être mangé par ces cruels animaux.

Jacob devoit partir aujourd'hui, mais le froid excessif et ma commodité ont fait que je le garde quatre jours encore. L'honneur de sa belle m'a été assez à charge, pour qu'elle me le paye d'une si petite absence.

Adieu, ma toute chère, unique Diotime, que le Dieu Tout Present nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

J'ai eu hier une lettre touchante de Madame Meerman, qui se met à vos pieds.

Lettre 9.71 – 28 & 29 décembre 1788

La Haye, ce 28/29 de dec. 1788 • N° 71

Ma toute chère Diotime, mon amie. Lorsque je pense à Angelmodde et ce froid violent et tout à fait extraordinaire qu'il fait déjà au beau milieu de ce mois, qui a eu l'honneur de me voir naître, et lorsque j'y ajoute l'absence de Mr. de Furstenberg, mes maux se quadruplent. Pour moi, le froid m'incommodé horriblement, et pour m'en préserver autant que possible suivant vos ordres, je garde la maison depuis plusieurs semaines, quoiqu'avec un furieux appetit de courir, mais l'air et les chemins sont impraticables. Cependant je fais de l'exercice dans ma maison, et assez pour me faire sentir que, cette colique nephretique exceptée, quelques fois douloureuse mais jusqu'ici très supportable, je suis aussi dispos et aussi fort que je fus à 40 ans; c'est à dire incomparablement plus qu'au mois de juin passé lorsque j'arrivai le 21 à votre hôtel. Je ne me sers que du chin china par vos ordres et ceux de Camper, du souffre par les vôtres seule, et une fois par semaine $\frac{1}{4}$ de grain d'opium par volupté. Dites moi si je dois me servir du camphre, combien je doit en prendre, et combien de fois par semaine ou par jour.

Je commence à avoir une autre idée de ma maladie. J'ose me flatter qu'après un mois et demi, encore pourvu que le froid veuille m'épargner un peu, je pourrai guerir totalement, car je mange beaucoup, je digère bien, et d'ailleurs rien me manque. J'attribue l'origine de mon mal à la quantité prodigieuse de cerises et de fruits que j'ai mangé d'abord en arrivant chez vous, ce qui me donna la diarrhée. Avec ce mal je suis allé à Dusseldorf, et au lieu de prendre quelques medecines pour y remedier, je bu une enorme quantité d'eau et un peu de vin de Rhin et de la Moselle, folie que l'extrême beauté de la saison justifia. Ensuite il est arrivé ce que nous avons vu et le sage traitement de ma Diotime et de ses medecins, auquel Camper n'a pas changé un brin, m'ont rendu une force dont je ne croyois plus être susceptible depuis trois ans.

Voilà l'etat present de mon mal et de ses expectances qui me flattent du bonheur de vous revoir dans 4 ou cinq mois pour une huitaine de jours, parfaitement regeneré. En vous parlant, je ne sçai comment, d'une façon aussi prolix de ma maladie, je dois ajouter que pendant les temps que je suis obligé

de rester chez moi à cause du temps, mon seul confortatif réel et vrai c'est l'assiduité de vos lettres.

Demain j'espère d'apprendre ce que vous jugez du cavalier, et si le Grand Homme l'a vu.

L'autre jour j'ai vu un Danois que certainement je ne vous adresserai pas, car au premier moment que vous verriez sa figure et que vous entendriez son éloquence, l'éclat de rire le plus cordial sera inmanquable. Il n'est pas permis d'être comme cela. Cependant cet homme ne manquoit ni de savoir ni de bon sens, mais me rappelant les traits de sa physionomie et le ton de sa voix, j'ai prevenu avec prudence une seconde visite de sa part.

Hier matin mon Jacob est partis à mon grand regret pendant un temps affreux. J'ai voulu le retenir quelques jours encore, mais il n'y avoit pas moyen. Je souhaite que sa belle vaut un tel garçon. Je n'ai jamais vu pleurer un homme comme cela. Cependant un homme, et sans bassesse. Il n'y a rien que de bon dans cet homme, et la folie qui fait son crime n'est nullement son vice; et je puis croire ce qu'il m'a dit la première fois que je lui en parlois, savoir que cette belle d'avoit tant recherchée. Je lui observois, que cette inputation n'étoit guère honorable dans la bouche d'un garçon forfaiteur. Il en convint avec resignation.

Bons Dieux! quel acte dont la sage société a fait un crime à l'homme, sans faciliter en même temps le mariage autant que possible, en donnant à l'homme marié une recompense de chaque enfant qu'il presenteroit à l'état, et en adoptant avec reconnaissance tout enfant dont les parents se declareroient incapable de fournir l'éducation. Cela coûteroit des millions peut-être, mais pas le tiers des frais d'une campagne entre Sa Sainteté Mohametane et Sa Majesté Imperiale Apostolique.

Le Prince avoit déjà chargé Jacob par son chasseur d'un livre pour vous, à mon insçu. C'est la Traduction du Prince?. S'il ne l'avoit pas enpaqueté déjà, je le lui aurois pris, pour ne pas le charger de quoique ce soit pour vous. Cependant je lui ai dit qu'après son mariage il pourroit se flatter peut-être du bonheur de vous voir avec son épouse, afin qu'ensemble ils pussent vous demander pardon de leur faute. Je ne pense pas que ce livre presse tant.

Vous auriez eu aujourd'hui la Lettre d'optique, mais mon Thesaurier General vint m'interrompre. Je ne connois point d'homme plus heureux et plus content que

lui. Placé dans le premier poste de la République, il n'y a pas une ame qui oseroit le contredire, convaincu que tout ce que depend de son ministère il le sçait infiniment mieux que tout autre; et s'il y a des reflexions à faire sur ses projets, il faut qu'il le fasse lui même et les mette dans les bouches des autres. Un homme qui sans l'ombre de vanité a la conviction intime que cette conduite des autres est très raisonnable, c'est ce me semble l'homme à sa place: le phenomène le plus rare que je sache dans la société. Il m'a donné un domestique qu'il auroit bien voulu garder.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Il est tombé plus d'un pied de neige cette nuit, ce qui me fait craindre pour Jacob. Mais beaucoup plus essentiellement pour mon Camper qui depuis trois jours est en chemin de la Frise. Il doit arriver ici aujourd'hui ou demain.

Je n'ose pas instituer mes calculs sur le temps. Trois choses coïncident à peu près, ce qui est très rare: le solstice, la plus grande latitude australe de la lune, et le dernier quartier de cette miserable. Mais il vaut mieux que je me taise, crainte de decouvrir les secrets de mon célèbre talent de prophète.

Jusqu'ici je n'ai pas de vos nouvelles, ainsi je ferme cet elegant billet.



*Lettre 9.72 – 23 décembre 1788*¹²

La Haye, ce 23 de dec. 1788 • N° 72

Ma toute chere Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre avec les incluses, que j'ai dû lire pour les comprendre un peu.

12 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 142, p. 479-481.

Je suis charmé de ce que le froid ait embelli votre santé. C'est donc le seul côté par où il embellit la mienne.

Je vous renvoye d'abord suivant vos ordres l'extrait de la lettre au Comte de W. Vous avez raison de me la redemander afin de la bien comprendre. Je ne crois pas entre nous, que ce soient la les chemins pour arriver à la demonstration de la liberté, pour moi du moins, lorsqu'en metaphysique, je ne puisse pas faire coëxister dans mon intellect toute les parties peu nombreuses d'une demonstration, elle cesse de l'être pour moi; c'est en verité au dela de mes forces. En geometrie, les figures que vous me mettez devant les yeux, me soulagent, mais si vous les effaciez à chaque conclusion, ce sera la meme chose. Je lu un jour à l'aimable Marquis de Rosignan que vous avez connu, une demonstration metaphysique un peu trop prolix; il me dit: il me paroît que vous avez bien raisonné, mais je crois que vous m'avez | trompé, car je sçavois déjà que la chose n'etoit pas vraye.

Je vous promet que je remettrai l'affaire de la liberté quelqu'usée qu'elle soit sur le metier, et si je ne parvien pas à en rendre la demonstration si concise que vous n'aurez pas même à craindre la distraction de tourner la feuille, je ne vous l'enverrai pas.

Pour la lettre de notre ami qui me regarde, sa reflexion est très juste, que la mienne sur l'Atheïsme est trop courte, pas assez bien pensée, et est trop légèrement exprimée pour l'importance du sujet. Il me semble que dans ce temps la, vous me l'aviez demandée, et qu'alors je fis trop de hâte pour vous satisfaire. Je la corrigerai sans faute et je vous la renverrai tout de suite avec l'autre, dont je n'ai point de copie. Si elle pourra en valoir la peine je serai très charmé qu'elle paroisse de quelque façon que cela puisse être, pourve qu'elle garde sa qualité de Lettre à Diotime.

Ma Diotime est la maitresse souveraine et absolue de toutes les lettres et papiers qu'elle tient ou tiendra jamais de moi, pour en faire en tout temps et en tout lieu l'usage que sa sagesse, sa volonté ou sa fantaisie lui dicteront, sans aucune restriction ou reserve quelconque.

Mais parlons vrai entre six yeux. Notre ami aime les ecrits polemiques, il aime à envoler, il aime les liguees en philosophie, et de fait, pour ceux qui ont les mêmes désirs, ils ne seroient pas mal sous ses drapeaux, car depuis quelques

années il s'est prodigieusement aguerri et exercé. J'ai cent fois pensé à lui écrire par plaisir et | par devoir, mais j'ai eu toujours peur, et cette peur rendroit d'ailleurs tout ce que je lui écrirais d'un style si guindé et impertinent, que j'en aurois honte. Je ne veux pas paroître adopter des opinions ou des systemes que je n'ai pas eu le temps ni le loisir d'aprofondir et de bien connoître. Or je vous jure que je ne connois pas à beaucoup près assez, ni Spinozisme, ni Malebranchisme, ni Leibnitsianisme, ni Wolfianisme, etc. pour en oser adopter la moindre partie. Si je donnois dans des guerres pareilles, je serois cent fois battu à platte coutume, et quelques fois par des gens qui ne me vaudroient pas. Qu'on m'attaque sur mon propre terrain, dit Achille, alors nous verrons.

Ce n'est pas, ma Diotime, que je veuille outrager ces redoutables ismes que tant de philosophes modernes adorent chacun à sa guise. Il y a deux heros en ismes, dont je me declare le sectateur et le defenseur à outrance, ce sont Socrate en philosophie réelle, et Neuton pour tout ce qui regarde la physique; et la raison est que ces deux philosophes se prettent exactement à la mediocreté de mes forces, puisqu'on ne s'y sert pas de l'esprit pour sauter au hazard, mais de ce gros bon sens commun, qui avec ses pas de tortues marche en avant cependant.

Voici ma Lettre optique. Si vous voulez par ci par la des eclaircissements, vous n'avez qu'à me marquer les 3 premiers mots du paragraph qui en exige. Je vous enverrai une bonne figure, car vos incluses m'ont ôtées le loisir d'en faire à present, et cependant il etoit decent de vous payer votre gros paquet par un gros paquet.

Adieu, mon unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher.

Σωκράτης



*Annexe: Lettre sur l'optique*¹³*Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Münster
Nachlaß Bucholtz 1177*

Lettre sur l'optique

à

Diotime. |

La Haye

Ma chère Diotime,

Si ces considerations sur l'optique, que j'ai taché d'exprimer le plus succinctement qu'il m'a été possible, ne regardoient que la partie physique de cette science, il auroit suffi de m'adresser aux opticiens de theorie et de pratique pour être bien compris et jugé, mais comme l'essentiel de ce petit ecrit se trouve sous la jurisdiction de la psychologie, il est tout juste et naturel, que je l'expose à toute la masse de vos lumieres.

L'un des plus beaux efforts de l'homme pour ameliorer sa composition a été sans-contredit celui par lequel il a amplifié et perfectionné l'organe de la vue.

Il me paroît assez interessant de determiner avec precision l'état present de la science de l'optique, afin d'y considerer premierement quels chemins on a pris pour parvenir à la perfection de nos jours, 2° quelles apparences il y aient de faire des progres ulterieurs en continuant dans ces chemins, et 3° s'il n'y auroit pas d'autres chemins à prendre encore pour arriver à une perfection d'une espèce toute nouvelle. |

L'optique est proprement la science des effets de l'organe de la vue dans son etat naturel, mais lorsqu'on ajoute à cet organe des moyens pour parvenir à des effets plus considerables, elle devient la science de la dioptrique, qui coincide à peu près avec la catoptrique; mais comme la premiere est celle qui a été maniée avec le plus d'art jusqu'ici et dont il y a le plus à attendre, j'en parlerai principalement.

Le plus grand effet qu'on tire de l'organe par le moyen de cette science est celui d'approcher ou d'agrandir les objets eloignés.

13 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 254-267; Melica (ed.), *Opere*, p. 219-231.

On y parvient au moyen d'un verre objectif convexe, qui peint l'image de l'objet dans son foyer; mais à mesure que le diametre ou l'ouverture de cet objectif est plus grand que l'ouverture de l'oeuil, la lumiere de cette image sera plus compacte et plus dense, et par consequent plus susceptible d'agrandissement par le moyen d'oculaires quelconques.

Or la grandeur de cette image depend de la longueur du foyer de l'objectif.

Il s'en suivroit que le plus grand diametre et le plus grand foyer de l'objectif produiroient les plus grands effets.

Mais comme la mecanique ne nous permet pas | de donner à la convexité ou à la concavité des verres et des miroirs d'autre figure que celle du cercle, il faut examiner cette figure.

De sa nature jointe à celle des lois de la refraction, il resulte que les rayons qui tombent sur la surface du verre du côté de ses bords ou vers sa circonference, font un autre foyer que celles qui tombent plus pres de son centre, ce qui rend le foyer general beaucoup moins compact et moins dense.

Pour racommoder un peu ce malheureux effet, il n'y a d'autre moyen que de diminuer le diametre ou l'ouverture de l'objectif, ou d'alonger son foyer, afin de n'exposer aux rayons qui tombent sur sa surface que le plus petit arc de cercle possible, mais il est évident que par la, en rendant le foyer plus distinct, je diminue l'ouverture et par consequent beaucoup trop sa clarté, ou la quantité de sa lumiere.

D'autre côté, il resulte de la nature de la lumiere qu'un rayon tombant obliquement sur une surface diaphane, au moment qu'il se rompt en y entrant, les couleurs primitives qui le composent se separent et se dispersent, d'où il suit que les couleurs différentes font des foyers différents, et ce defect beaucoup plus grand encore que l'autre, qui derive de la nature du cercle, se joignant | avec lui, rend le foyer general d'autant plus confus, moins clair et moins pur.

Huyghens et Neuton ont deja entrevu les moyens pour remedier à ces deux defaults. Huyghens par rapport au premier, Neuton par rapport au second.

Des idées du dernier est née la prodigieuse theorie de l'achromatique, sans comparaison l'operation la plus hardie dont l'esprit humain se puisse glorifier.

Par cette theorie on est parvenu à diminuer les effets compliqués de ces deux defaults jusqu'à un point qui etonne, et je sçai par experience qu'on pourra

parvenir à une perfection presque absolue en se servant, outre les rectifications qui naissent de cette théorie, du milieu d'un air soit rarifié, soit condensé. J'ose ajouter qu'outre cela on trouveroit encore de l'avantage en se servant dans les machines dioptriques de beaucoup plus de verres qu'on n'en employe, sur tout pour les oculaires, car la lumière, comme toute autre chose dans la nature, repugne à un effort trop violent et trop brusque.

Supposons à present que l'homme parvienne à ajouter à toutes ces rectifications dont je viens de parler (ce qui cependant est impossible par la nature de la mécanique) un moyen seur de donner aux surfaces | des verres et des miroirs des figures de courbes plus heureuses que celle du cercle, afin de parvenir à produire un foyer absolument parfait; il ne faudroit pas en conclurre, que théoretiquement meme la dioptrique et la catoptrique fussent portées à la perfection absolue, ni que la grandeur des effets seroit proportionnée à celle des machines qu'on employe.

Il n'est pas dit que la lumière est de nature à se laisser torturer, rompre, plier et mêner beaucoup plus que nous l'avons fait, et qu'à la fin trop outragée elle ne devienne si spongieuse, poreuse, cordée, legere et inerte, qu'elle ne sçauroit plus agir sur nos retines grossieres. Mais supposons que cela ne soit pas, et que son activité sur nos organes soit infinie, aussi bien que la delicatesse de nos nêrfs et de nos sensations, il y a cependant encore deux difficultés absolument insurmontables.

L'une c'est qu'il n'y a pas dans la nature de notre categorie un corps parfaitement dur, et par consequent lorsque les verres ou les miroirs seroient d'une grandeur fort considerable, ils s'enfonceroient dans eux mêmes par leur propre pesanteur, et detruiroient à toute inclination leur figure d'où depend tout.

Ceux qui diroient qu'encore il y auroit moyen de | subvenir à cette horrible difficulté, en laissant ce verre ou ce miroir dans sa situation ou verticale ou horizontale, et en se servant de miroirs plans. Pour ne rien dire de plus, ils ne pensent pas, qu'un miroir plan est la chose impossible.

L'autre c'est que l'objectif achromatique de la meilleure espèce pour des foyers un peu longs, sont composées de trois pièces soit lentilles ou menisques, qui ont six surfaces spheriques, non seulement pour la plus part de foyers inegaux, mais de foyers longs à mesure de la grandeur de la machine qu'on se propose.

Or ceux qui ont manié des verres de 100 pièds, de 300 pièds, de 600 pièds de foyer, sont aisement convaincus, si non de l'impossibilité absolue, du moins de la difficulté infinie qu'il y auroit à mettre six arcs de cercle, dont l'ouverture ou la largeur seroit de quelques pouces ou de quelques pièds si l'on veut, et dont les concavités ou convexités tiendroient à des spheres de 1200, de 800, de 600 pièds etc., tellement l'un devant l'autre, que si les différentes spheres de leurs concavités ou de leurs convexités fussent complètéées, les centres de ces spheres se trouveroient tous dans une seule ligne droite, qui feroit l'axe de la machine.

Sans compter à cette heure l'impossibilité de trouver | des morceaux de verre qui auroient en meme temps la grandeur, la refringibilité et l'homogeneité requises, il est aise de se convaincre par ce que je vien de dire, que la perfection de la dioptrique pratique a ses bornes, et qu'une lunette perfectionnée de la façon ci dessus, de dix pièds de foyer et d'autant de pouces d'ouverture, seroit le non plus outre de nos efforts, et mèneroit à un agrandissement de la surface des objets tout au plus de quatre millions de fois, car il s'agit non de voir, mais de bien voir.

Il resulte de ces considerations que si on ne decouvre pas d'autres loix dans la lumiere, que celles que nous connoissons, il n'est pas possible de parvenir par les chemins indiqués à des effets beaucoup plus considerables que ceux que nous voyons.

Cette verité m'a fait penser s'il n'y auroit pas d'autre chemin encore à prendre pour perfectionner l'une des plus belles de nos facultés.

Jusqu'ici on n'a entamé la chose que du côté de l'organe en tant qu'il est absolument ce qu'on appelle physique, et on est parvenu par les plus prodigieux efforts de l'esprit humain à modifier les dernieres ou les plus interieures parties de cet organe, de façon qu'il en resultent les effets desirés. |

Mais on n'a pas envisagé la vision du côté de l'ame, qui y joue sans comparaison le plus grand rôle.

Nous serions aparenment fort etonnés, si nous pussions voir l'imperfection des images et des idées toutes crues, telles que l'ame les reçoit apres tous nos travaux, toute notre adresse et toute notre industrie, et il y a plus que de l'apparence que notre dioptrique si enbêllée aboutiroit à fort peu de chose, si

l'ame n'avoit pas la faculté de perfectionner et de completer ces sensations et ses idées de son côté.

Croira-t-on lorsque les musiciens les plus habiles en employant les instruments les plus parfaits, executassent un concert, si on pouvoit voir et mesurer les vibrations de tous ces instruments, elles seroient toutes visiblement dans l'harmonie parfaite que la theorie geometrique demande?

Croira-t-on que si on pouvoit voir les chemins compliqués des rayons de lumiere qui passent à travers d'une lunette achromatique exellente, on les trouveroit toutes exactement dans la situation reciproque qu'exigeroit cette altiere geometrie, qui n'admêt dans son empire que le parfait absolu? Il s'en faudra beaucoup.

Le physique grossier ne sçauroit donner que de l'inparfait, mais l'ame a la faculté admirable de le | corriger, de le completer et d'achêver l'ouvrage.

C'est cette meme faculté, cette meme operation de l'ame, qui a sçu abstraire la geometrie des objets physiques.

Mais poursuivons. L'homme nait avec deux yeux et des les premiers jours de sa vie il se familiarise tellement avec cette composition, qu'après il lui est fort difficile de reflêchir sur deux des plus inportants phenomènes qui en resultent. L'un, qu'il ne voit qu'un seul objet avec les deux yeux, l'autre, qu'il voit les objets plus grands, plus pleins, plus riches, plus forts avec deux yeux qu'avec un oeil.

Tres rarement on se trouve dans le cas de pouvoir ramêner l'homme à son enfance, afin de lui faire remarquer et sentir des verités natives et pures, que l'education, la routine et les prejudés ont deja sçu totalement obscurcir à ses yeux.

Heureusement dans le cas dont je parle, on peut en quelque façon rajeunir l'homme et lui rendre ce precieux ton d'innocence, qui ne voit que le vrai.

Par le moyen du binocle on le fait regarder avec deux yeux, qui par l'étrange spectacle de l'agrandissement lui paroissent tôtelement nouveaux.

Le binocle est une machine connue depuis pres de deux siècles, mais dans l'état borné de la dioptrique d'alors, elle fut bientôt rejetée avec beaucoup de raison; et encore aujourd'hui si on demandoit à la theorie geometrique si un tel instrument fût possible, elle le nieroit avec justice en assurant que toute

l'industrie humaine jointe à la plus grande perfection dont notre matiere est susceptible, ne suffiroient pas à beaucoup près à l'infinie exactitude que l'execution d'une t'elle machine exigeroit; elle demanderoit entre nombre d'autres choses le parallellisme le plus scrupuleux entre les axes des deux lunettes, ou plus-tôt que ces deux axes devoient coïncider dans un point mathematique sur l'objet qu'on observe; elle demanderoit, que les deux lunettes fussent precisement de la meme force et de la meme composition.

Mais la pratique au moyen de cette machine (rendue parfaite autant qu'il est possible) est en etat de mesurer les grandes imperfections qui lui restent: de les faire croire à son gré, et de prouver à la theorie avec la derniere evidence que toutes ces imperfections et ces inexactitudes, augmentées meme par l'art jusqu'à un point qui etonne, s'évanouissent entierement devant un seul acte de l'ame, qui sçait former une seule idée parfaite de deux images imparfaites en tout sens.

Enfin par le binocle on prouve à tout oeuil un peu exercé, 1° que deux images d'un meme objet | visiblement tres distantes l'une de l'autre, jusqu'à un certain point de grandeur inegale, dans une position reciproque même qui n'est pas parallele, sont confondues ensemble dans un clin d'oeuil, par un seul acte de l'ame, tellement, qu'elles forment une seule image parfaite de cet objet, et 2° que cette image parfaite, formée de la coalition des deux imparfaites, est incomparablement plus claire, plus grande, plus riche, plus saturées que l'une des deux autres, vue à part.

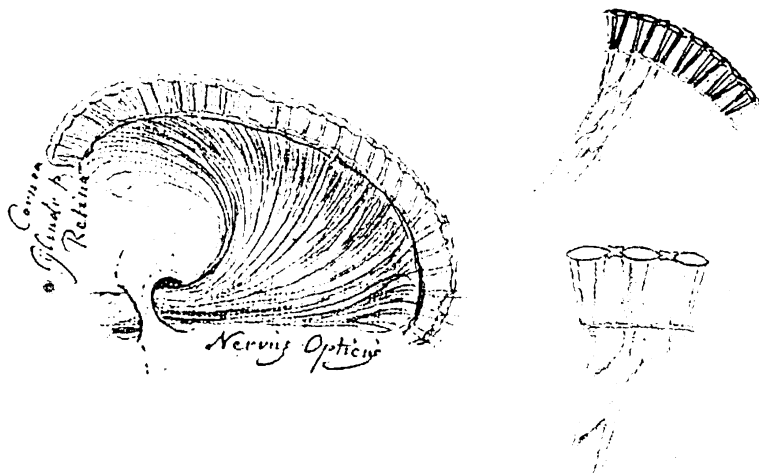
Pour constater encore le premier de ces phenomènes, on peut rappeler aux opticiens routinés, qu'il n'y pas apparenment deux hommes sur la surface de la terre, qui ont les deux yeux parfaitement egaux, et qu'il y en a plusieurs meme dont la force amplifiante de l'un de leurs yeux est à celle de l'autre comme 2 à 3 et meme de 1 à 2.

Je dois encore ajouter un cas que je tien du plus grand anatomiste du monde. Un homme passant à patins sous un pont, donna de l'oeuil contre un fer qu'il ne voyoit pas. Le fer lui coupa totalement le muscle abducteur de l'un de ses yeux, par consequent le globe de cet oeuil fut tiré du côté du nez, tellement que l'axe de cet oeuil coupa l'axe de l'autre avec un angle de plus de 45°. Pour la playe elle fut guérie, mais | l'oeuil devoit rester à sa place, ainsi cet homme voyoit deux images avec ses deux yeux, et deux images distantes l'une de l'autre d'un arc de

plus de 45°. Dans peu de mois il parvint à ne voir qu'un seul objet. D'ailleurs les personnes qui louchent, et les enfants qui apprennent à loucher par mauvaise habitude sont dans le meme cas.

Convaincu de ces deux verités incontestables, que l'ame sçait combiner plusieurs images du meme objet, et que ces images combinées representent l'objet avec beaucoup plus de force, j'ai pensé quelles devroient être les idées de ces insectes doués en apparence souvent de quatre mille yeux et plus.

Le seul but de tout organe, et à plus forte raison de celui de la vision, est de donner à l'ame de l'animal des sensations ou des idées individuelles des choses qui sont hors de lui, afin de les distinguer les unes des autres, et l'inutilité non seulement, mais le desordre de plusieurs idées distinctes et coëxistantes d'un meme objet, à côté l'une de l'autre, est hors de doute, car tous les objets paroitraient pêle mêle confondus sans contour ni bonne déterminée.



Prenant les plus grands de ces insectes (qu'on appelle libella) j'ai suivi leur organe de la vision jusque dans leur cervelet. |

Voici la coupe d'une partie de la tête de cet animal, et qui traverse la tête, c'est à dire l'oeuil et une partie de la cervelle.

La partie courbe extérieure de l'oeuil, pour sa figure assez connue des insectologues sous le nom de cornée, et qui seule meritoit une dissertation à

cause des étonnantes singularités dioptriques qu'on y decouvre, je ne la considere ici que du côté de sa figure apparente.

Cette cornée, vue de dehors sur sa surface, represente un filet dont chaque maille est hexagone. Dans chacune de ces mailles est fortement enchassée une lentille parfaitement transparente. Chacune de ces lentilles est posée sur la base d'une pyramide hexagone, dont la pointe est tronquée et dont le creux est rempli d'une humeur aqueuse limpide, qui donne un peu sur le jaune. Chaque tronc de pyramide est posé sur une membrane, qui repond à notre retine, et de l'autre côté de cette retine correspond à chaque tronc un petit faisceau de nêrfs, lesquels ensemble composent le nerf optique, qui, se retrecissant, passe par un anneau osseux très fort et paroît enfin se perdre dans le cervelet.

Voilà à peu près en general la description des yeux de tous les animaux, avec cette difference, que l'ame de cet insecte doit produire la coalition de centaines ou de | milliers d'images, tandis que celle de l'homme et des autres animaux n'en produit jusqu'ici que de deux.

Je ne dois pas oublier qu'il se trouve une particularité très curieuse dans ces insectes, qui pourroit bien faciliter chez eux cet acte de l'ame qui compose et combine les images.

Les faisceaux de nerfs dont j'ai parlé, qui composent ensemble le nêrf optique, en s'accompagnant depuis la retine jusqu'à l'anneau osseux par où ils passent, se communiquent chacun avec son voisin par trois, quatre ou cinq branches de nêrfs, qui sortent de l'un et s'unissent à l'autre.

De tout ceci il resulte évidenment, que ces insectes doués de tant de yeux, n'ont qu'une seule et unique idée comme nous, mais il est également évident, combien doit être riche, compacte et saturée cette idée, composée de la coalition d'un si grand nombre d'images distinctes.

Ma chère Diotime, apres avoir medité fort long temps et avec toute l'attention dont j'ai été capable sur les faits incontestables que je vien de vous rapporter, je me crois pleinement autorisé de proposer l'experience suivante, sçavoir, d'attacher pendant plusieurs mois de suite devant l'oeuil d'un enfant ou d'un homme formé un verre taillé à plusieurs facêtes planes, pour qu'il reçoive constamment à travers de cet oeuil vingt ou trente | images des memes objets,

afin de voir, quels seront les effets des efforts de l'ame à la longue, pour se former une seule idée de ces images isolées.

C'est apres avoir bien pèsé la seule objection specieuse que la plus profonde theorie pourroit faire contre cette nouvelle experience, que j'ôse bien esperer de sa reussite et ce seroit le cas le plus heureux pour apprendre à la trop fière theorie, que dans tout il y a un point, où il lui siéd si bien de se taire.

Diocles



Lettre 9.73 – 26 décembre 1788

La Haye, ce vendredi 26 de dec. 1788 • N° 73

Ma toute chère Diotime, mon amie, Dieu merci le temps s'est radouci un peu, mais la quantité de neige jointe au degel le plus desagreable ont rendu mon château un endroit inaccessible. Aussi ai-je prié mes amis de ne pas tacher de me venir voir, car à la lettre ce n'étoit pas faisable sans danger, suivant la declaration de cochers experimentés.

J'avois compté aujourd'hui de vous faire des figures pour la Lettre d'optique, mais comme j'avois besoin d'un ancien prototype qui doit se trouver dans ma maisonnette, l'inpratticabilité du chemin m'en a empêché. La raison pourquoi je vous aurois payé en figure ce que je vous devois en grosse lettre philosophique aujourd'hui, la voici. Ma tête est à rien, et la raison? la voici encore. Depuis trois jours je suis attaqué d'une toux qui n'est pas mauvaise d'ailleurs, mais je ne veux pas permettre ni à toux, ni à qui que ce soit, d'entamer mes nuits, qui commencent à se remettre un peu en regle. A cette fin j'avois pris hier au soir de l'opium. Or cette drogue prise un peu comme il faut, me laisse toujours le lendemain sa suivante, non la folie que j'ai l'honneur de connoitre de longue main, mais sa vilaine soeur l'inbecilité insipide. Confier à la premiere | la direction de ma plume sauvage en vous écrivant, n'est pas un crime irremissible; mais vous parler sous la dictée de l'autre, c'est profaner des autels.

Enfin, ma Diotime, croyez moi et pardonnez moi que je ne suis pas fait pour penser ni par consequent pour ecrire en ce jour. Il ne faut pas en conclure que ma santé seroit foncierement plus mauvaise que ci devant. Le contraire en est vrai, et depuis quatre jours je me suis apperçu d'une revolution dans mon corps, que je ne sçaurois exprimer, mais qui me flatte de nouveau d'une guerison sans medecine ni medecin. Mes forces sont comme à trente ans. Mon appetit est redoutable sur tout pour le gibier. Mes douleurs ne sont pas frequentes et d'ailleurs très très supportable. Avec tout cela je soutien que la colique nephretique est un mal fort incommode.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le paquet de l'autre jour couvre de ses larges ailes cette misere.

Je vous supplie d'offrir mes respects eternels à Mr. de Furstenberg.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Vous sçavez que Salm a sa sentence. Il est cassé, déclaré inhabile de servir la Republicque, et banni pour jamais de son territoire. On m'a dit que ce scelerat est en France. Il a fait une apologie où il tâche de se purger des crimes que les patriottes lui imputent, mais il ne dit pas un mot de ceux qui lui ont merités le gibet et la roue de la part de l'état. D'ailleurs, la pièce est pitoyable.



Lettre 9.74 – 28 & 30 décembre 1788

La Haye, ce 28/30 de dec. 1788 • N° 74

Ma toute chère Diotime, mon amie, je ne sçaurois vous dire le plaisir que m'a faite la vôtre du 22, que je n'ai reçu que dimanche 28. Je fus ravi d'y voir qu'au moins vous aviez passée une partie de cet horrible hyver saine et sauve, et que vous pensez à la fin de rentrer en ville.

Pour moi, je ne sçaurois dire encore si ce froid m'ait fait un bien ou un mal réel, mais il m'a fait souffrir plus que tous les hyvers de ma vie ensemble. Ce que

j'y ai gagné certainement, c'est une dose de patience de plus. Cela console et fortifie, mais pas assez pourtant pour me donner le courage de fouiller avec trop de curiosité dans mon grimoire du temps, crainte d'y lire des leçons de patience plus robustes encore qui pourroient me rendre trop parfait. Vrai est-il que suivant ma theorie les rapports actuels très rares, du solstice, du noeud de la lune, de sa distance à la terre etc. etc. indiquent un hyver des plus célèbres. Et quoique j'attende le 31 ou le 1 de janvier un changement, il est douteux s'il nous menera encore à un froid beaucoup plus excessif, | ou à des ecarts de Borée, beaucoup plus degoutants encore.

Je suis tres charmé du tableau que vous faites du cher Landriani et de la conformité de vos opinions avec celles du Grand Homme à ce sujet; mais vous jugez, que je me sens bien plus flatté encore de pouvoir y ajouter les miennes très humbles avec toute liberté. Le ton tranchant qui remplace une lacune est un trait d'autant mieux vu, que lui il s'en sert avec beaucoup d'habileté. D'ailleurs, je le crois avec vous plus riche encore que profond. J'attende beaucoup de ses recherches mechanico-physiques et de la sage ardeur qu'il y met.

Je m'apperçevai bien tôt qu'il ne sçavoit rien du Sophyle, ni de son contenu, et j'eu bien garde de lui en parler, car quelqu'incontestables que soyent les petites verités de ce livret, leur connoissance n'est proprement bonne que pour la philosophie generale, et pourroient nuire aux travaux d'un chercheur de sa trempe. Or il vaut mieux pour l'utilité de la société que lui il cherche et trouve en mechanique que s'il avoit des idées un peu plus orthodoxes sur la matiere.

Si jamais je parvien par la grace divine à trouver ce que je cherche depuis long temps, sçavoir un ton visible et sensible dans les choses, qui nous indicqueroit certainement que leur cause tient oui ou non à une face de l'Univers accessible pour nos organes actuels, je crierai haut. Je ferai plus, je contraindrai d'entrer. Mais jusques la, je ne dois pas empêcher l'utile industrie | du sage physicien de trouver par hazard tout ce qu'elle peut, me contentant en attendant d'avoir prouvé aux materialistes de nos jours, qu'ils sont des archifôls de prendre leur matiere pour un tout ou pour une chose complétte, dont quatre ou cinq attributs definissent tous les contours et toute la nature.

Ce qui me frappe beaucoup dans le Chevalier (par mon ignorance peut-être), ce fut la prodigieuse connoissance qu'il me paroît avoir de toutes les fabriques en Europe, et de leur etat actuel, et tout cela vu du côté de l'histoire, de la mecanique, et de la politique.

J'attend beaucoup de son grand ouvrage qui va paroître, et ce qu'il m'en a dit me plut infiniment.

Je souhaite fort qu'il se mette tout de bon à sa metaphysique de l'optique. Comme j'ai courru un peu cette carriere depuis mon enfance, je me flatte que je lui ai été de quelque utilité. Du moins je lui ai dit tout ce que le temps me permit de me rappeler. Depuis son depart je me suis rappellé bien d'autres choses encore que je tacherai de lui faire sçavoir. Ce sont de petites manoeuvres qu'on apprend à la longue par hazard en travaillant, et dont la connoissance souvent abrège prodigieusement le chemin dans les recherches. Enfin je souhaite à Mr. le Chevalier tous les succes qu'il merite par son zèle.

Plut au ciel que dans quelques mois je pusse vous anoncer ou presenter mon Comte de Miranda. Pour celui, là je l'ai vu plus long temps et connu de beaucoup plus près. Je repond pour vous et pour | le Grand Homme, que si ce Comte, citoyen d'Athenes où il a achetté une maison, voudra s'établir à Munster, vous ne le chasserez ni de la ville, ni de vos maisons.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, le froid m'empêche de dire un mot de plus. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

